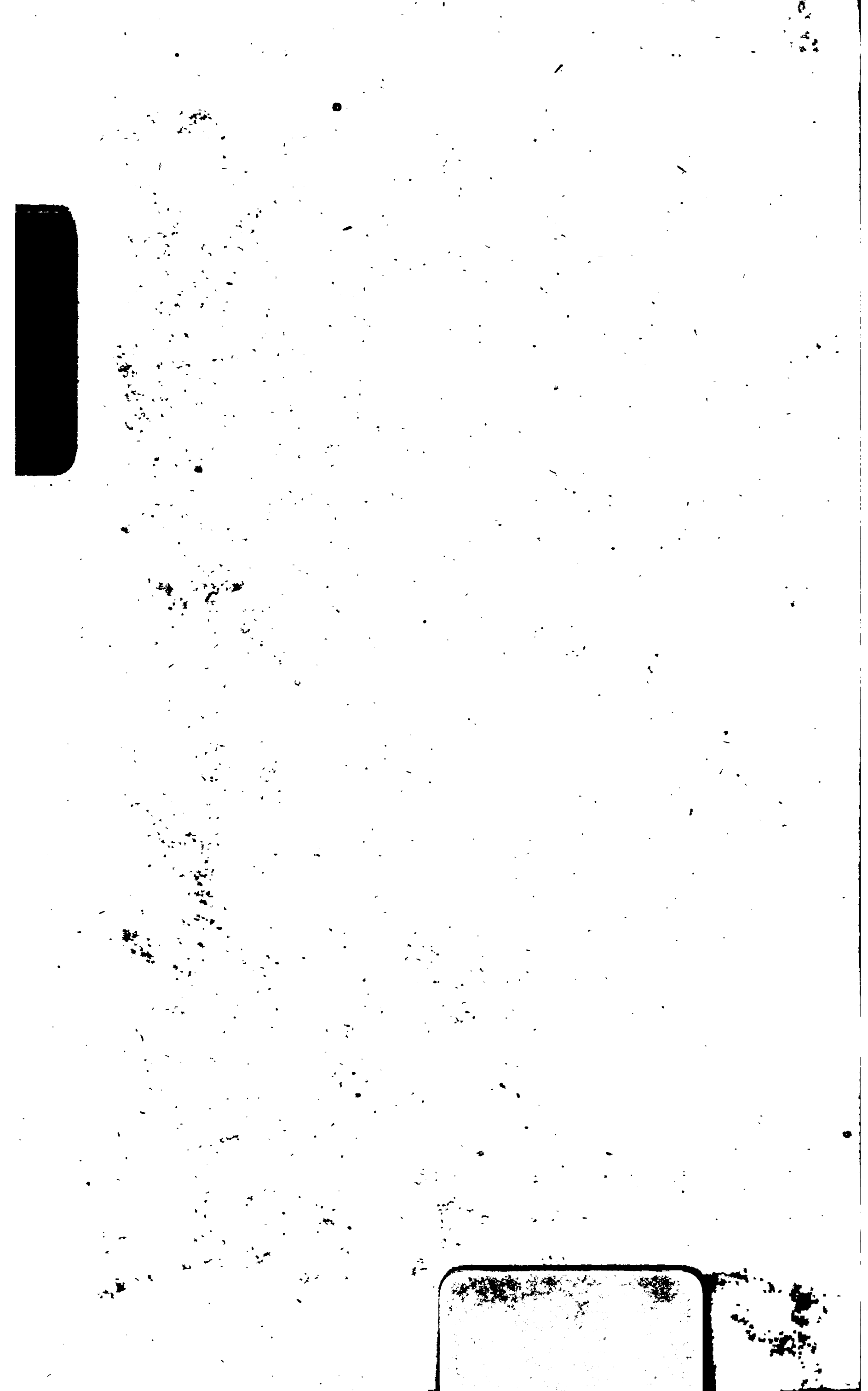




LE CHRISTIANISME

DES GENS DU MONDE,

MIS EN OPPOSITION

AVEC LE VÉRITABLE

CHRISTIANISME.

TOME I.

LE CHRISTIANISME

DES GENS DU MONDE,

MIS EN OPPOSITION

AVEC

LE VÉRITABLE CHRISTIANISME.

PAR WILLIAM WILBERFORCE, ESQ.,

MEMBRE DU PARLEMENT BRITANNIQUE.

Traduit de l'Anglais,

SUR LA ONZIÈME ÉDITION,

PAR M. FROSSARD, Docteur en Théologie dans l'Université Royale de France, Docteur honoraire de celle d'Oxford, ancien Doyen et Président de Consistoire, Professeur de Morale et d'Éloquence sacrée dans la Faculté de Théologie Protestante de Montauban.

TOME I.

Examinez avec soin les Écritures!.... JEAN, v. 39.

How charming is DIVINE PHILOSOPHY!
Not harsh, and crabbed, as dull Fools suppose,
But musical as is Apollo's lute,
And a perpetual feast of nectar'd sweets,
Where no crude surfeit reigns. MILTON.



A MONTAUBAN,

DE L'IMPRIMERIE DE PHILIPPE CROSILHES, PLACE D'ARMES.

1821.

TABLE DES MATIÈRES

RENFERMÉES DANS CE PREMIER VOLUME.

CHAP. I., page 7.

Imperfection de nos Idées sur l'Importance du Christianisme.

CHAP. II., p. 28.

Corruption de la Nature humaine.

CHAP. III., p. 72.

Défauts essentiels dans le système religieux de la plupart de ceux qui font profession d'être Chrétiens, relativement à notre Seigneur Jésus-Christ et au Saint-Esprit. — Avec une Dissertation sur l'usage des Passions dans la Religion.

CHAP. IV., p. 162.

Imperfection des idées dominantes sur la nature et la sévérité des devoirs du Christianisme.

Sect. I., p. 162.

Sect. II., p. 186.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU PREMIER VOLUME.

PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

Le scepticisme religieux a été poursuivi jusque dans ses derniers retranchemens. Les ouvrages les plus profonds ont éclairé l'entendement ; les discours les plus éloquens ont versé la persuasion dans les ames ; et, grâces à Dieu, l'incrédulité, auparavant si préconisée, ne compte plus qu'un petit nombre de sectaires corrompus ou orgueilleux.

Dans son inépuisable miséricorde, la Providence a encore dissipé, dans ces derniers tems, les épaisses ténèbres qui enveloppaient les classes inférieures de la société. De nombreuses écoles offrent aux enfans du pauvre une instruction religieuse et morale. On distribue avec abondance des livres pleins de la plus douce piété. Le flambeau de l'Évangile resplendit dans les contrées les plus reculées du monde habité. Le Christ est prêché en cent cinquante idiomes ; et les chapelles consacrées au Seigneur par de zélés

missionnaires, dans les îles de la mer du Sud, retentissent aussi des saintes hymnes chantées en son honneur sous les voûtes majestueuses des temples Européens.

Une seule classe de la société, plus importante encore par l'influence de ses vertus et de son exemple que par celle de ses richesses et de son pouvoir, avait été jusqu'ici négligée; aucune instruction directe ne lui avait même été adressée. Les gens du monde n'avaient point encore rencontré un ami qui fût à portée de descendre jusque dans le fond de leur cœur, pour redresser les écarts dans lesquels leur position les jette; et qui, bien initié lui-même dans les plus secrets mystères des passions, pût leur indiquer et la maladie morale dont ils sont atteints pour effrayer leur conscience, et son remède le plus salutaire pour les engager à travailler à leur prompte guérison.

Tel est le but de l'ouvrage dont la traduction est aujourd'hui présentée au public.

Le rang distingué que son Auteur occupe dans sa patrie l'a mis dans la position d'étudier le monde, ses tentations, ses biens si

recherchés et l'inconstance de leur durée. Placé par sa naissance et ses fonctions dans la haute classe de la société, il a reconnu avec douleur que, si l'on ne peut pas reprocher d'une manière spéciale à ceux qui la composent le scepticisme dans les opinions, ou l'immoralité dans la conduite, l'indifférence religieuse paralyse, du moins, les affections du plus grand nombre. En vain reconnaissent-ils et l'autorité des saintes Écritures, et la divine mission du Sauveur du genre humain, et l'influence d'une foi éclairée sur les mœurs, ces opinions purement spéculatives n'arrivent point jusqu'à leur cœur. Ils se qualifient du beau titre de Chrétiens, parce que cette Religion forme une partie de l'héritage de leurs ancêtres; mais, absorbés exclusivement par le monde et ses caprices, par l'ambition et ses tourmens, par le plaisir et ses remords, sans fermeté dans leurs principes, et réduisant tout leur système religieux à la pratique de quelques devoirs sociaux, le Christianisme ne jouit à leur égard que d'un droit purement honorifique. Une chose leur paraît « la » plus nécessaire, » mais ce n'est certainement point la richesse qui ne périra jamais. Leur cœur, dépouillé de tout principe de

vie, est loin de s'effrayer de ses faiblesses et de sa corruption. Leur Religion n'est que de la morale; celle-ci n'est même, dans leur système, que la recherche de l'estime publique et l'ambition d'un bonheur temporel. Enfin, les motifs qui les dirigent forment souvent une opposition directe avec la Religion à laquelle ils font profession d'appartenir.

Tels sont les adversaires que M. Wilberforce s'est attaché à combattre, à éclairer. Il l'a fait d'une manière victorieuse, et il est heureux des éclatans succès qu'il a obtenus.

Ce respectable savant était la personne la plus propre à opérer dans sa patrie cette importante révolution. La profondeur de son génie et l'étendue de ses connaissances, la solidité de ses principes religieux et l'onction avec laquelle il sait en persuader l'amour, l'influence de l'estime dont il est environné et le victorieux pouvoir de ses vertus : voilà ce qui agit en lui, ce qui répand un sentiment de vie sur tout ce qu'il dit, sur tout ce qu'il entreprend.

Pour remplir son but, il place devant les

yeux de ceux qui composent la première et la moyenne classe de la société, le tableau du véritable Christianisme, et il le met en regard du système religieux qu'ils professent. Il les invite à adopter des principes plus vigoureux, et à donner à leur foi plus de solidité, pour parvenir à purifier leurs moeurs. Toute sa doctrine, tous ses préceptes, il les puise dans la Parole de Dieu et dans les sublimes exemples du Sauveur. Loin de s'ériger en censeur farouche et atrabilaire; loin de s'environner de menaces et de condamnations, il s'empare des ames pour les instruire, les persuader, les ramener aux vérités, aux devoirs qui distinguent si éminemment la doctrine de son divin Maître. Des raisonnemens pleins de force, des objections victorieusement réfutées, un style élégant, de l'esprit sans recherche, une vaste érudition dont il ne fait aucun étalage, une éloquence pleine de sentiment, tels sont les moyens qu'il met en œuvre avec une rare habileté pour subjuguer l'indifférence religieuse qui fait dans le monde de si funestes ravages, pour verser dans toutes les ames les saintes émanations de la lumière Évangélique, et les inappréciables bienfaits de l'ordre moral.

En développant de si nobles principes, M. Wilberforce devait produire les fruits les plus salutaires. En effet, les nombreuses éditions de son ouvrage qui se sont rapidement succédées; les précieuses conversions qu'il a opérées dans les classes supérieures de la société; ses pieuses maximes qui produisent les fruits les plus salutaires, et les bénédictions que lui adressent tous les vrais amis de la Religion : voilà le seul trophée dont son ame également humble et excellente puisse s'enorgueillir. Quoiqu'il professe la Foi Protestante, et qu'il se montre aussi ferme dans ses principes que redoutable quand il combat le fanatisme religieux, il ne s'abandonne à aucune controverse, il ne provoque aucune des communions Chrétiennes ; bien différent de tant d'écrivains farouches et intolérans, qui prononcent anathème contre tous les Chrétiens qui ne pensent, qui ne prient pas exactement comme eux. Rien n'est exagéré dans son système dogmatique et moral. Il l'a fondé sur la vérité qui vient du Ciel. Les saintes Écritures sont son fanal; c'est là que son cœur si vertueux, si bienfaisant, a recueilli tous ses préceptes; c'est là qu'il a puisé toutes ses conso-

lations. En vain l'impiété s'est-elle flattée de jeter sur lui du ridicule en le qualifiant d'*Évangélique ;* cette épithète fait sa gloire ; elle lui annonce qu'il a accompli son œuvre. Oui ! il a remporté une grande victoire sur le monde. Bénissons Dieu de ses religieux succès !

Le traducteur connaît trop bien la modestie de M. Wilberforce pour n'être pas convaincu qu'il l'offenserait grièvement, s'il prenait le prétexte d'une préface, pour entreprendre son panégyrique. Cependant il doit à ses lecteurs de leur présenter quelques traits du caractère politique et moral d'une personne à laquelle il a voué une si haute estime. — M. Wilberforce, aussi éclairé que bienveillant, n'entretient qu'un désir, celui de concourir au bonheur de ses semblables : il n'offre dans sa vie entière qu'une action, le développement de la plus expansive philantropie. Élève-t-il la voix dans le Sénat Britannique, où il siège depuis quarante ans avec tant de distinction, comme l'amour de la patrie anime tous ses accens, et que le sentiment de l'ordre moral respire dans toutes ses opinions, les passions se calment, les tempêtes se dissipent, et le langage de la vérité triomphe des sophismes

de l'erreur. On l'a vu successivement poursuivre le despotisme colonial avec la plus infatigable intrépidité, obtenir la prohibition de l'infame commerce des Noirs, démontrer les avantages politiques et moraux de l'émancipation des Catholiques Romains, opposer les droits de la liberté aux invasions du pouvoir absolu, et les prérogatives de la couronne aux attaques de la licence désorganisatrice. Rien de ce qui peut contribuer à la prospérité nationale et au développement de l'esprit public n'est étranger à ses laborieuses méditations. Il n'existe dans la Grande-Bretagne aucune institution de bienfaisance, et elles sont si multipliées dans cette contrée, qu'il ne vivifie par son crédit et sur tout par ses bienfaits. Si l'enfant, après avoir été confié aux tendres soins de la seule nourrice qu'indique la nature, reçoit bientôt des instructions aussi importantes que méthodiques; si la lumière Évangélique est réfléchie dans toutes les parties du monde habité; si le livre de l'Esprit saint est distribué avec une pieuse prodigalité à tous ceux qui sont disposés à ouvrir leur ame à ses douces consolations; si les prisonniers, les malades, les orphelins, les indigens voient leurs maux adoucis et leurs larmes

essuyées, M. Wilberforce dirige ou seconde tous les mouvemens de cette active et inépuisable bienfaisance. Son toit domestique est lui-même un sanctuaire où un hommage solennel est incessamment rendu à la piété, à l'amour conjugal, à la vigilance paternelle, au respect filial; où toutes les vertus chrétiennes sont exercées, cette douce charité sur-tout dont il est la vivante image. Son nom est béni dans les deux mondes; et la postérité reconnaissante lui assignera un rang honorable dans le catalogue des bienfaiteurs de l'humanité.

Terminons cette faible notice en rapportant un sonnet composé à l'honneur de M. Wilberforce, par un poëte non moins religieux qu'élégant et sublime, indigné des railleries impies que les ennemis du véritable Christianisme lançaient contre un de ses plus éloquens défenseurs. Ce sonnet et la seconde épigraphe du titre de cet ouvrage, ne peuvent être présentés que dans la langue des Cowper et des Milton, car la traduction ternirait l'éclat de leurs pensées et affaiblirait l'énergie de leur expression.

SONNET

TO

WILLIAM WILBERFORCE, Esq.

BY

WILLIAM COWPER.

Thy country, Wilberforce, with just disdain,
  Hears thee by cruel men and impious call'd
  Fanatic, for thy zeal to loose the enthrall'd
From exile, public sale, and slav'ry's chain.
  Friend of the poor, the wrong'd, the fetter-gall'd,
Fear not lest labour such as thine be vain.
  Thou hast achiev'd a part; hast gain'd the ear
Of Britain's senate to thy glorious cause;
Hope smiles, Joy springs, and, tho'cold Caution pause
  And weave delay, the better hour is near
  That shall remunerate thy toils severe
By peace for Afric, fenced with British laws.

Enjoy what thou hast won, esteem and love
From all the Just on earth, and all the Blest above.

Le traducteur ne dira rien de son ouvrage. Il l'a entrepris dans le but d'être utile à la Religion, à la Morale, à sa Patrie. Voilà le seul titre qu'il puisse présenter à la bienveillance de ses Lecteurs.

INTRODUCTION.

Depuis plusieurs années, l'Auteur de cet ouvrage éprouvait l'ardent désir de présenter à ses concitoyens ses idées sur la science la plus essentielle au bonheur : la Religion. Mais les nombreux devoirs auxquels il est soumis dans sa carrière politique, et sa constitution qui le rend incapable d'un travail prolongé, se sont jusqu'à présent opposés à l'exécution de son dessein. Long-temps il a espéré que quelques momens de loisir lui permettraient de consacrer tout son temps et toute son attention à cet important ouvrage, sans craindre d'être interrompu par d'autres occupations ; et il soupirait d'autant plus vivement après l'instant où il pourrait s'abandonner tout entier, et sans trouble, à ces utiles méditations, qu'il désirait que ce qu'il se proposait d'offrir au public devînt par cela même moins indigne de fixer son attention. Cependant la vie s'écoule rapidement, et l'auteur acquiert chaque jour une plus intime conviction que c'est en vain qu'il se flatterait de jouir d'un loisir absolu. Il doit donc se contenter de mettre

à profit les rares momens dont il lui est donné de disposer dans le cours d'une existence toujours active et laborieuse, invoquant l'indulgence de ses lecteurs, et sollicitant leur pardon pour les nombreuses imperfections qu'il aurait sans doute découvertes et rectifiées s'il avait pu procéder à son travail avec une attention moins interrompue, et lui consacrer un esprit moins préoccupé.

Mais ces motifs d'indulgence, l'auteur ne les présente nullement dans l'intention de justifier les opinions qu'il va exposer, dans le cas où l'on penserait qu'il s'est écarté de la vérité. S'il est tombé dans l'erreur, il reconnaît avec franchise qu'il ne l'a pas fait sans lesplus mûres réflexions. Il se croirait impardonnable, s'il se permettait d'entretenir le public d'un sujet d'une si haute importance, sans s'y être préparé par un examen approfondi. Il déclare donc, avec vérité, qu'il n'offre à ses concitoyens que le résultat des observations les plus nombreuses, des recherches les plus exactes, des lectures les plus assidues, en un mot, d'une méditation aussi fréquente que sérieuse.

On le blâmera peut-être de s'être écarté de la carrière ouverte devant lui pour se livrer,

hors de propos, à des discussions appartenant à une profession à laquelle il est totalement étranger. S'il jugeait nécessaire de repousser cette accusation, il pourrait citer en sa faveur un grand nombre d'exemples dignes de la plus haute estime. Mais pour répondre à ce reproche il lui suffira, sans doute, d'observer qu'il est du devoir de tout homme d'augmenter, autant qu'il lui est donné de le faire, le bonheur de ses semblables; et que s'il est intimement convaincu qu'une multitude de personnes qu'il estime et qu'il chérit, sont plongées dans une erreur très-fatale, il aurait un cœur bien froid, ou des idées de bienveillance bien bornées, s'il pouvait être arrêté au milieu des travaux qu'il médite pour les ramener dans la voie de la vérité, par la crainte seule d'encourir le reproche de manifester une trop vive ardeur à leur rendre service.

L'auteur peut encore alléguer pour sa justification, non-seulement que la religion est une affaire qui doit occuper tous les hommes, mais que ses progrès ou sa décadence ont une liaison trop intime avec les intérêts temporels de la société, pour qu'ils ne deviennent pas l'objet spécial des sollicitudes d'un vrai publiciste; et que les réflexions qu'il croit utile d'offrir à sa

patrie sur des sujets religieux, doivent être accueillies avec moins de jalousie et avec plus de candeur, par cette circonstance particulière qu'elles sont l'ouvrage d'un Laïque : considération qui écarte du moins cette idée mise quelquefois en avant avec beaucoup d'injustice pour affaiblir les salutaires effets des livres publiés par des Ecclésiastiques, qu'ils sont dirigés par des motifs d'intérêt personnel, ou par des préjugés inséparables de leur profession.

Mais si la justification de l'auteur ne découle pas du mérite intrinsèque de son ouvrage, et si elle n'acquiert pas une nouvelle force par le motif qui l'a déterminé à l'entreprendre, il ne parviendra point à se concilier les suffrages de ses lecteurs, en multipliant les excuses. Écartant donc tout préambule ultérieur, il va présenter une analyse succincte des objets qu'il se propose de développer.

Son but principal n'est point de porter la conviction dans l'ame du sceptique, ou de réfuter les argumens des personnes qui rejettent ouvertement les dogmes fondamentaux de la religion ; mais de mettre en évidence ce que renferme de stérile et d'erroné le système de la plupart de ceux qui appartiennent à la classe

des Chrétiens orthodoxes, et de placer leur plan défectueux en opposition avec ce que l'auteur pense être le vrai Christianisme. Souvent son ame a été pénétrée d'une profonde douleur, en apercevant dans ces rangs des personnes qui n'ont aucune connaissance distincte de la nature et des principes de la religion qu'elles professent. Ce sujet est d'une haute importance. Que rien ne puisse donc l'écarter de nos ames, ni le tumulte du monde, ni ses folles dissipations. La scène de la vie et toutes ses inquiétudes et tous ses charmes disparaîtront bientôt à nos yeux; bientôt nous serons appelés « à com- « paraître devant le tribunal de Christ. » Une si redoutable certitude autorise donc suffisamment l'auteur à s'exprimer avec plus de liberté qu'il n'aurait sans cela été disposé à le faire. Il est même persuadé que cette considération, tout en justifiant sa franchise, engagera ses lecteurs à accorder à son ouvrage une attention sérieuse et réfléchie.

Il abuserait de leur indulgence, s'il donnait une plus grande étendue à ces remarques destinées à lui servir d'introduction. Il se borne donc à déclarer, avant de finir, que si les vérités qu'il se propose d'établir pouvaient paraître, au premier abord, d'une inutile austérité, il sollicite

le privilége de n'être point condamné avant qu'on n'ait recherché avec exactitude si ce qu'il affirme est d'accord avec le langage des Auteurs sacrés. C'est à cette épreuve qu'il en appelle avec une pleine confiance ; bien persuadé que ceux qui admettent l'autorité de l'Écriture-Sainte conviendront avec lui que quand la Parole de Dieu a prononcé, son jugement est sans appel.

CHAPITRE I.

IMPERFECTION DE NOS IDÉES SUR L'IMPORTANCE DU CHRISTIANISME.

Notions populaires. — Ce que l'Écriture-Sainte nous enseigne à cet égard. — L'ignorance religieuse est très-criminelle. — Exposition de deux fausses Maximes.

Avant d'entreprendre l'examen des imperfections particulières que présente le système religieux de la plupart de ceux qui se parent du beau titre de Chrétiens, il n'est point inutile de remarquer combien sont défectueuses les idées qu'ils entretiennent sur l'importance du Christianisme en général, sur sa nature intrinsèque, et sur ce qui le rend supérieur à toutes les autres doctrines. Si nous prêtons une oreille attentive à leurs conversations, nous les entendons préconiser la vertu par leurs éloges, et foudroyer le vice par leurs censures, applaudir même à la piété et condamner ceux qui en négligent les devoirs. Rien n'est plus louable, sans doute ; mais pour ne point nous laisser éblouir par « ces stériles » généralités, » livrons-nous à un examen plus

approfondi, et nous découvrirons que ce n'est point au Christianisme en particulier qu'ils offrent le tribut de leur admiration, mais tout au plus à la religion en général, peut-être même à la simple morale. Ils connaissent si peu en quoi le Christianisme leur est supérieur; l'étude qu'ils en ont faite a été si rapide, si superficielle, que loin d'avoir soigneusement discerné ses caractères spéciaux, à peine ont-ils poussé leurs recherches au-delà des circonstances extérieures qui distinguent cette sainte doctrine de toutes les autres institutions religieuses. Il est un petit nombre de faits, peut-être même de principes fondamentaux auxquels ils ne sont pas tout-à-fait étrangers; mais leurs conséquences, leurs rapports, leurs usages pratiques, ils ne les connaissent que très-imparfaitement. On peut même soupçonner qu'ils n'en ont pas la plus légère idée.

Trouvez-vous ce langage trop sévère pour désigner des hommes qui font profession d'être Chrétiens? Eh bien! considérez leur plan de conduite, ainsi que le cours ordinaire de leurs actions, et recherchez si vous pouvez distinguer quelques caractères de dissemblance entr'eux et les incrédules bien reconnus? Dans un siècle où l'on est forcé d'avouer, sans doute avec la plus profonde douleur, que l'infidélité lève une tête audacieuse, remarquez-vous qu'ils prennent un

soin particulier à instruire leurs enfans dans les principes de la foi qu'ils professent, et à leur fournir les argumens propres à la défendre contre les assauts multipliés de ses ennemis? Ils rougiraient, quand ils les introduisent dans le monde, à la seule pensée qu'ils pourraient être privés des connaissances propres à y remplir un rôle honorable, ou des talens destinés à les élever au-dessus de leur état; et pour s'épargner cette mortification, ils cultivent leur esprit et leur mémoire avec une infatigable activité. Mais pour leur instruction religieuse, peu leur importe qui la leur donne, et comment ils la reçoivent. L'étude du Christianisme ne forme point une partie intégrante de leur système d'éducation; et si leurs enfans témoignent quelqu'attachement pour cette divine science, ils doivent le plus souvent ce sentiment, non à la juste préférence qu'une saine raison accorde aux vérités dont elle est intimement convaincue, mais aux préjugés dont leur esprit fut imbu dès l'enfance, et qui ne reposent sur aucun fondement solide. Ils sont nés dans un pays Chrétien : ils sont donc Chrétiens. Leur père était membre de l'Église de Christ; il faut donc qu'ils lui appartiennent. Ah! quand la religion ne nous est transmise que par une succession héréditaire, cessons d'être surpris que tant de jeunes gens, d'ailleurs pleins

de lumières et de bons sens, commencent par douter de la vérité d'un système qu'ils ne connaissent que parce qu'ils y ont été élevés, et finissent par abandonner cette position dès qu'ils se sentent hors d'état de la défendre. Ne connaissant le Christianisme que par les difficultés qu'il renferme, et par les contradictions qu'on lui attribue faussement, ils auront peut-être le malheur de tomber dans la société des infidèles, ou ils seront bientôt ébranlés par de frivoles objections et de profanes plaisanteries; tandis qu'elles n'auraient fait que glisser sur leur esprit « comme un vent léger, » si leur foi avait été fondée sur une raison éclairée, ou sur de solides argumens.

Tenons-nous sur nos gardes avant qu'il soit trop tard. On ne saurait calculer dans quel discrédit le Christianisme peut tomber à une époque où les communications illimitées qui existent entre les diverses classes de la société, donnent une si facile publicité aux opinions des personnes d'un ordre supérieur. C'est à cette ignorance que doit être attribué, à beaucoup d'égards, le succès avec lequel le Christianisme a été récemment attaqué dans une contrée voisine de la nôtre. Si elle n'avait pas été tout-à-fait désarmée, lorsqu'elle a été exposée à cette lutte, elle aurait pu être forcée d'abandonner les postes

qu'elle ne pouvait défendre, et de jeter loin d'elle les fardeaux qui la surchargeaient; mais elle n'aurait point été mise hors de combat par de si faibles assaillans; elle aurait résisté à leurs sophismes, à leurs railleries, à leurs sarcasmes; car voilà tout ce qui composait leur artillerie de siége. Tenons-nous donc sur nos gardes, de peur que nous n'ayons les mêmes assauts à soutenir; et craignons qu'on ne nous fasse un crime, ou du moins un reproche, de ce que le Christianisme est presque négligé, s'il ne l'est pas tout-à-fait, dans nos écoles, peut-être même dans nos colléges.

On ne saurait espérer que ceux qui montrent si peu de respect pour ce grand objet, et qui dédaignent de le faire entrer dans l'éducation de leurs enfans, lui donneront plus d'importance dans les autres parties de leur conduite; car alors ils seront moins fortement stimulés par l'affection, et appelés à une moins grande responsabilité. Voilà pourquoi ils prennent si peu d'intérêt à l'état du Christianisme dans leur patrie, et se montrent si peu zélés à répandre la lumière de la vérité divine parmi les nations « qui sont » encore plongées dans les ténèbres. »

Mais la religion, répondra-t-on peut-être, n'aime ni l'éclat ni l'ostentation. Il est dans sa nature d'être modeste et de chercher la retraite.

Elle établit son domicile dans le cœur ; elle fuit les regards de la multitude. — Dieu veuille que cela soit ainsi !

Ne nous bornons point à considérer sous un point de vue général et transitoire ces Chrétiens si imprévoyans ; approchons-les davantage, et prêtons l'oreille aux indiscrètes conversations auxquelles ils se livrent dans l'épanchement d'une intime confiance. C'est alors que leur cœur se présente à découvert ; c'est alors qu'on peut établir les vrais principes de leur respect, de leur aversion, et l'échelle avec laquelle ils mesurent le bien ou le mal moral. Sans doute, nous n'apercevrons ici qu'un petit nombre, peut-être même aucun des traits caractéristiques du Christianisme ; à peine occupe-t-il une légère place parmi les nombreux objets de leurs espérances et de leurs craintes, de leurs joies et de leurs afflictions. Pleins de reconnaissance, autant du moins qu'ils en sont susceptibles, pour la santé, les talens, le bien-être et les autres avantages temporels dont ils jouissent ici bas, il est très-rare qu'ils placent dans le nombre des bienfaits dont l'Éternel les comble, la Religion, cette précieuse, cette éclatante preuve de la bonté de la Providence ; ou s'ils en font quelque mention, c'est avec froideur, avec indifférence et pour la forme seulement, comme un de ces

droits antiques qui tiennent un rang bien secondaire dans l'évaluation de leurs richesses et de leur pouvoir, mais qu'il croient cependant convenable de faire figurer dans le catalogue de leurs titres par des considérations de famille, ou pour se conformer à l'usage national.

Le meilleur moyen de fixer la question, c'est de donner à leur conversation un tour plus grave. Ici du moins leur religion, modeste et recueillie comme nous présumons qu'elle doit l'être, se présentera à découvert : cependant, c'est en vain, que nous y chercherons la religion de Jésus. La balance avec laquelle ils pèsent le vrai et le faux n'est point celle de l'Évangile. Ils ont des règles différentes pour approuver ou pour condamner ; ils avancent des principes, ils soutiennent des opinions diamétralement opposés au génie et au caractère du Christianisme. Vous vous croiriez plutôt environnés des disciples de l'ancienne école de philosophie ; il est même fort difficile de deviner comment ils pourraient se montrer à vous sous un autre point de vue, à moins qu'en prononçant le nom de quelque hérétique de profession, vous ne leur donniez l'occasion de démontrer leur zèle pour la religion de leur patrie.

Il est un fait qu'ils ne sauraient contester ; c'est que leurs opinions en matière de religion

n'ont point été formées par la lecture de la Parole de Dieu. Leur Bible demeure ensevelie dans le fond de leur bibliothèque, sans qu'ils songent jamais à l'ouvrir; ils ignoreraient même tout-à-fait ce qu'elle contient, s'ils ne l'entendaient pas lire de temps en temps dans l'Église, ou si leur mémoire ne conservait pas un léger souvenir des leçons qu'ils reçurent dans leur première enfance.

Qu'ils seraient différens, et même, à plusieurs égards contraditoires, ces deux systèmes de pure morale, dont l'un aurait pour base les maximes communément admises dans le monde Chrétien, et l'autre l'étude de nos Saintes Écritures! Ce serait une remarque bien curieuse à faire, que l'étonnement d'une personne qui n'aurait, jusqu'alors, adopté que le premier de ces systèmes, au moment où elle serait initiée dans les mystères du second: et ne croyez pas que nous nous abandonnions ici à une vaine conjecture; car tel fut l'effet produit dans l'esprit d'un ingénieux auteur (*a*), dont le petit ouvrage, tout en presentant quelques caractères de son penchant habituel pour le paradoxe, expose, nous devons l'avouer, sous un point de vue très-frappant, la *stérilité* de cette religion superficielle qui fait de nos jours des progrès si déplorables,

(*a*) Il est inutile de nommer M. Soame Jenyns.

et déploie cette heureuse perspicuité, cette grâce de style qui caractérisent éminemment les productions de cet écrivain. Mais après lui avoir offert ce tribut volontaire de notre estime, c'est avec regret que nous nous voyons contraints de remarquer que son ouvrage jette beaucoup de discrédit sur la cause qu'il avait l'intention de servir, par un grand nombre d'assertions mal digérées et extravagantes, défaut dont on ne peut se défendre quand on porte un jugement précipité sur un sujet vaste, profond, et qu'on ne l'a considéré que d'une manière imparfaite. On doit s'affliger, par-dessus tout, de ce que cet auteur considère la grande question qu'il s'attache à discuter plutôt comme une science purement spéculative, que comme un objet qui embrasse nos intérêts les plus précieux, puisqu'il s'agit de l'éternité. Sans doute, il eût bien mieux fait de chercher plutôt à convaincre ses lecteurs de leur corruption que de leur ignorance, et de les pénétrer du sentiment de leur danger, plutôt que de celui de leur folie.

Il est inutile de multiplier les argumens pour démontrer combien l'ignorance volontaire dont nous avons parlé, devient criminelle aux yeux de Dieu. Il est une vérité que doivent reconnaître tous ceux qui croient que l'homme est comptable de ses actions, et c'est à eux seulement que l'au-

teur s'adresse : c'est que nous aurons à répondre au Tout-Puissant de tous les secours que nous aurons reçus pour nous perfectionner dans la vertu, et pour contribuer au bonheur de nos semblables. Quand nous serons sommés de rendre compte de notre administration, puisque Dieu nous demandera quel usage nous avons fait de nos organes corporels, et des moyens qu'ils nous a confiés pour soulager les besoins de nos frères, à plus forte raison, devrons-nous répondre de l'emploi des nobles facultés de notre ame, l'invention, la mémoire, le jugement, de tous les moyens qui nous ont été fournis pour connaître la vérité, et de toutes les occasions qui se seront présentées pour y parvenir, de notre diligente application à tous nos devoirs, des sérieuses réflexions auxquelles nous avons dû nous livrer, et des sages résolutions qui ont pu nous affermir dans les routes de la vertu. Et à quels objets peut-on raisonnablement exiger que nous nous appliquions avec le plus d'ardeur, qu'à ceux dont notre sort éternel sera l'issue? Puisque Dieu, dans son infinie bonté, nous a fait la grâce de nous fournir tant de moyens d'instruction sur ce qu'il nous importe le plus de connaître, si nous persévérons volontairement dans notre ignorance, combien ne sera pas grand notre crime, combien ne sera pas terrible notre punition !

Et

Et pourquoi serait-ce dans cette recherche seule que nous espérerions acquérir des connaissances sans étude, et obtenir des succès sans efforts? Toutes les analogies de la nature nous donnent une leçon différente; et les jugemens que nous portons sur nos intérêts temporels et sur la politique de ce monde, nous confirment dans cette persuasion. Quelque libérale que soit la Providence divine, elle ne nous a point prodigué ses dons pour nous plonger dans l'indolence, mais plutôt pour réveiller notre activité et lui ouvrir une noble carrière; or personne ne peut s'attendre à s'élever au plus haut degré de la science, des arts, du pouvoir, de la fortune, ou de la gloire militaire, sans une vigoureuse résolution, une diligence soutenue, une infatigable persévérance. Et nous aurions l'espoir de devenir Chrétiens sans travail, sans recherches, sans méditation! Ah! cette prétention est d'autant plus déplacée, que le Christianisme est une révélation de Dieu, et non une invention de l'esprit humain; qu'il établit entre le ciel et nous de nouvelles relations, et des devoirs correspondans; qu'il contient enfin des dogmes, des préceptes, des motifs qui lui sont particuliers; qu'ainsi nous ne pouvons pas plus raisonnablement nous attendre à devenir savans dans cette science, en ne consacrant à son étude que les rares

loisirs que nous laisse le commerce de la vie, que nous ne devons espérer de saisir sans application les secrets de la politique de ce monde, ou un système complet de morale.

Une étude assidue des Saintes Écritures nous découvrirait toute notre ignorance passée. Nous cesserions alors d'être trompés par des apparences superficielles, et de confondre l'Évangile de Christ avec les systèmes des philosophes. Nous nous pénétrerions de cette importante vérité, si méconnue dans le présent siècle, que le Christianisme nous demande avec instance, à nous qui savons apprécier le bonheur de posséder une ame immortelle, non-seulement d'être *religieux* et *moraux* dans un sens *général*, mais *principalement* de croire à la doctrine, de méditer les principes, et de mettre en pratique les préceptes de notre divin Sauveur. Ce serait nous livrer à un trop vaste examen que de confirmer cette proposition, sans doute incontestable, par d'expresses citations de la parole de Dieu. Pour ne point anticiper ce qui appartient plus directement à une autre partie de cet ouvrage, il suffira de remarquer ici, d'une manière générale, que le Christianisme est toujours présenté dans l'Écriture comme la preuve la plus frappante, la plus sublime de la bonté de Dieu. Cet ineffable bienfait a été promis de la manière la plus bien-

veillante à nos premiers parens ; il a été annoncé par une longue suite de prophètes ; il a été le sujet de leurs prières, de leurs recherches, de leur longue attente. Environnés des plus imminens dangers, en butte aux plus violentes persécutions, il a été pour eux une source de paix, de consolations, d'espérances. Il s'approche enfin, — le Désiré de toutes les nations. — L'Étoile, si long-tems attendue, signale enfin son auguste présence. -- Une multitude de l'armée céleste exalte sa venue et proclame son caractère. « Gloire » soit à Dieu au plus haut des cieux, » « s'écrie-t-elle, » paix sur la terre, bonne volonté parmi » les hommes ! » L'Évangile est représenté dans toutes les pages de l'Écriture sous les emblèmes les plus propres à imprimer dans nos ames un profond sentiment de son inestimable valeur. C'est une lumière resplendissante qui dissipe les plus épaisses ténèbres ; c'est un libérateur qui met un terme à notre longue captivité ; c'est lui qui nous retire d'une noire prison ; c'est lui qui triomphe de la mort par sa résurrection ! « C'est « maintenant, Seigneur, que tu laisses aller ton » serviteur en paix, puisque mes yeux ont vu » ton salut ; » telle fut l'exclamation du pieux Siméon, quand il reçut dans ses bras l'Oint du Seigneur ; telle fut la joie, la reconnaissance avec laquelle le Christ fut accueilli par ceux

qui se rangèrent les premiers sous les étendards de l'Évangile. Tantôt sa communication est promise comme une récompense; tantôt la menace d'en être privé devient une punition; et quelque court que soit le modèle de prière que nous a enseigné notre divin Sauveur, une de ses demandes les plus importantes a pour objet la propagation du règne du Christ sur toute la surface du globe.

Quelles idées sublimes sur l'importance du Christianisme ne devraient pas élever dans nos ames de si magnifiques descriptions! Mais en vain avons-nous reçu « ligne sur ligne et » précepte sur précepte. » En vain a-t-il été solennellement proclamé, ce bienfait de la divine miséricorde; en vain a-t-il été sollicité avec tant d'ardeur, attendu avec tant d'impatience, annoncé avec tant d'acclamations, caractérisé avec tant de détails, accueilli avec tant d'allégresse, répandu sur nos têtes avec tant de générosité; nous ne daignons point l'accepter, nous le rejetons avec dédain, ou si nous consentons à le posséder, nous le recevons avec la même indifférence, que s'il n'était digne d'aucune estime. Cependant nous nous formerions une véritable idée de son excellence, si nous étudions diligemment la parole de Dieu, ce recueil précieux des vérités les plus sublimes et des plus saintes con-

solations. Certainement c'est là que nous pouvons apprendre, et ce que nous devons croire et ce que nous devons pratiquer. On serait donc fondé à présumer qu'il n'est pas besoin de beaucoup de sollicitations pour nous engager à parcourir ce volume sacré. La Raison le prescrit, la Révélation le commande. « La foi vient de ce » qu'on entend, et ce qu'on entend vient de la » parole de Dieu.—Sondez les Écritures.—Soyez » prêts à répondre à tous ceux qui vous deman- » deront raison de l'espérance que vous avez : » telles sont les déclarations, tels sont les ordres formels des Auteurs inspirés, ordres confirmés par les suffrages de tous ceux qui obéissent à ces avertissemens. Cependant nous ne saurions nier que, quoique nous possédions la Bible dans nos maisons, nous ignorons ce qu'elle contient; telle est même, à beaucoup d'égards, la cause de ce que la plupart des Chrétiens ont une connaissance si superficielle de la Religion qu'ils professent, et de ce qu'elle est mêlée de tant d'erreurs.

Ce n'est point ici le moment de rechercher avec détail la raison pour laquelle ceux qui admettent cette proposition : la Bible est l'ouvrage de Dieu, et qui font profession de fonder leurs espérances sur les dogmes du Christianisme, persévèrent avec opiniâtreté dans une si déplorable ignorance. Mais il ne paraîtra point hors

de propos de faire mention de deux opinions, intimement liées l'une à l'autre, qui paraissent prêter un secret appui à cette persévérance, dans l'esprit même des hommes les plus sérieux et les plus réfléchis. Voici la première : *La croyance est peu importante en elle-même : c'est à la pratique qu'il faut s'arrêter.* La seconde, qui est de la même famille, affirme *que tout dépend de la sincérité.* Ainsi donc, quelles que soient les opinions et la conduite d'un homme, dès qu'il est sincèrement persuadé qu'elles sont bonnes, quand il violerait toutes les lois que lui impose la société civile, il ne saurait être criminel aux yeux de Dieu.

Nous serions entraînés dans une trop longue discussion si nous énumérions tous les maux que peuvent engendrer ces deux propositions favorites. Bornons-nous à un, qui n'est certainement pas le moins funeste : c'est qu'on peut en faire une application illimitée, et qu'elles comprennent dans leur vaste enceinte les plus funestes des erreurs qui ont été accueillies, et les plus déplorables des crimes qui ont été commis.

A l'égard de la première maxime, il est bon de remarquer qu'elle procède de cette monstrueuse supposition que nous avons déjà mentionnée ci-dessus, que, bien que nous soyons des créatures responsables de nos actions, nous

ne serons point appelés à rendre compte de l'exercice de nos facultés intellectuelles. Il y a plus : elle est fondée sur cette prétention également fausse et grossière, que les opinions d'un homme n'exercent aucune influence sur sa conduite. Les avocats de ce principe, si fort à la mode, ont besoin qu'on leur rappelle que le jugement est souvent entraîné à la corruption par le cœur et par les affections qu'il éprouve ; et que le vice est un germe fécond de préjugés et d'erreurs. Loin de faire aucune attention à ces vérités, si universellement reconnues, et confondant les distinctions morales les plus importantes, ils placent au même niveau ceux qui, bannissant avec soin de leur cœur tout principe erroné, travaillent à la recherche de la vérité avec une sincère ardeur, et ceux qui donnent, tête baissée, dans les opinions que peuvent avoir imprimées dans leur ame les préjugés de leur enfance, leurs passions, leur intérêt mal entendu, et même leur extrême facilité à acquiescer à toutes les idées reçues dans le monde.

La dernière des maximes que nous avons énoncées : tout dépend de la Sincérité, est fondée sur cette supposition purement gratuite, que l'Être Suprême ne nous a pas accordé des moyens suffisans pour discerner la vérité du mensonge, le

juste de l'injuste. Elle établit que quelqu'extravagantes et répréhensibles que soient les opinions et la conduite d'un homme, on doit présumer qu'elles sont tout aussi bien le résultat d'une recherche impartiale et d'une sincère conviction, que si ses sentimens et ses actions avaient été strictement conformes aux lois de la raison et de la modération. Jamais principe ne fut plus général dans son usage, plus absolu dans l'exercice de son pouvoir. Combien sa belle simplicité, son énergique concision ne l'élèvent-elles pas au-dessus des laborieuses subtilités d'un Bellarmin ! Clément, Ravaillac, et tant d'autres estimables personnages de la même trempe, aux purės intentions desquels le monde a refusé jusqu'à présent de payer un juste tribut d'applaudissemens, auraient trouvé ici une excuse toute prête ; et leur innocence, si long-tems méconnue, obtiendrait enfin une réparation qui, pour être tardive, n'en serait pas moins complète. « Ce » sont des exceptions, » dira-t-on. Ce sont bien plutôt des exemples que ceux qui soutiennent une telle opinion, voudraient bien effacer des pages de l'histoire, parce qu'ils mettent au grand jour toute la fausseté de leur principe. Mais ne peut-on pas exiger d'eux qu'ils commencent par établir avec précision, pourquoi ils voudraient être exempts de son influence; ils trouve-

ront, à la vérité, cette tâche impossible à remplir; car la *sincérité*, dans son acception populaire, ne peut devenir sous aucun rapport le critérium du crime ou de l'innocence, sans servir également à justifier les assassins dont les noms viennent de souiller notre plume. Cette concession ne saurait être éludée; jamais personne n'a été plus fortement persuadé de l'innocence d'une action, que ces hommes n'ont été convaincus, que l'horrible forfait qu'ils étaient prêts à commettre, était non-seulement légitime, mais hautement méritoire. Ainsi donc, Clément et Ravaillac ayant été incontestablement sincères, ont été par là même indubitablement innocens. Il y a plus: les absurdes et pernicieuses conséquences de ce principe devraient être présentées sous un point de vue bien plus sévère que nous ne l'avons fait jusqu'ici. Ce serait même ne point aller trop loin, que d'affirmer que, tandis que les partisans de cette doctrine dédaignent de justifier ceux qui ne commettent que de légers crimes, sans perdre néanmoins le sentiment du bien et du mal, semblables à des sanctuaires très-fréquentés, ils offrent un secret asile aux scélérats consommés, qui, par une longue habitude de la perversité, ont perdu toute idée de la vertu, aussi bien que tout désir de la mettre en pratique; et qu'ils choisissent une conscience cautérisée, un cœur endurci, une

stupide insensibilité à tout sentiment moral, comme l'objet spécial de leurs panégyriques. Ce n'est pas seulement dans l'histoire profane qu'on trouve des exemples de la nature de ceux que nous venons de citer : c'est-à-dire, des hommes commettant de grands crimes avec une sincère conviction de la rectitude de leur conduite. L'Écriture nous en présente de la même nature; et c'était, sans doute, pour nous prémunir contre l'erreur que nous venons d'exposer, que notre divin Sauveur avertissait d'avance ses disciples, « que le temps venait où quiconque les ferait » mourir croirait faire une chose agréable à Dieu. »

Un principe aussi faux doit donc être abandonné; et les avocats de la sincérité doivent être contraints à rendre à cette expression, dont ils ont tant abusé, sa signification primitive, et à reconnaître qu'elle exige de l'honnêteté dans l'ame, un usage fidèle des moyens de s'instruire et de se perfectionner, le désir d'être éclairé, d'humbles recherches, d'impartiales réflexions, enfin un jugement exempt de tout préjugé. C'est au tribunal de cette sincérité que nous vous citons avec instance; et c'est à ces dispositions de l'ame, qui doivent toujours être accompagnées de ferventes prières pour obtenir la bénédiction divine, que l'Ecriture adresse ses plus excellentes promesses.

« Demandez, et l'on vous donnera ; cherchez, et » vous trouverez ; heurtez, et l'on vous ouvrira ; » ah ! que tous ceux qui ont soif viennent aux » eaux : » telles sont les consolantes assurances ; tels sont les affectueux encouragemens que l'Évangile offre à ceux qui cherchent la vérité avec un cœur sincère et droit. Que nous serions criminels, si nous dédaignions ces bienveillantes invitations ! « Combien de prophètes et de rois ont » désiré d'entendre ce que nous entendons, et ne » l'ont point entendu ? » Plus l'Évangile nous offre d'occasions de travailler à notre salut, plus grande aussi sera notre responsabilité. Revêtons-nous donc des sentimens qui conviennent véritablement à notre situation. La Religion nous présente toutes les considérations propres à nous inspirer de justes craintes, ou à mettre en activité notre industrie. Combien de tems encore l'éclat de notre méridien sera-t-il obscurci ? Si dans son long support, Dieu continue à nous accorder ses miséricordes, quoique nous en fassions un si criminel abus, les mépriser, serait aggraver nos fautes, et, en dernier résultat, ajouter à la sévérité de notre punition. L'époque de la rémunération ne tardera point à venir. Quand nous serons cités devant le tribunal de Dieu pour rendre compte de notre administration, quelle justification pourrons-nous présenter, si nous persistons volontairement

et avec obstination dans l'ignorance de la voie qui conduit à la vie, avec tant de moyens puissans de la connaître, avec tant de motifs décisifs de ne point nous en écarter ?

CHAPITRE II.

CORRUPTION DE LA NATURE HUMAINE.

SECTION I.

Idées imparfaites sur la Corruption de la Nature humaine.

Après avoir considéré les notions défectueuses que les classes supérieures de ceux qui se nomment Chrétiens ont adoptées sur l'importance du Christianisme en *général*, les premières erreurs particulières que nous nous proposons de signaler, sont relatives à la faiblesse et à la corruption de la nature humaine. Voilà un sujet auquel la plupart des personnes, dans les mains desquelles cet ouvrage tombera, n'ont probablement accordé qu'une attention très-superficielle. Si nous ne nous trompons pas dans notre conjecture, nous les supplions de lui prêter une oreille patiente et sérieuse. Ce point de doctrine est, en effet, de la plus haute importance; nous ne craignons même pas d'aller trop loin, en affirmant qu'il est inhérent à la racine même de la vraie religion,

qu'il est la base sur laquelle repose éminemment le sublime édifice du Christianisme.

L'auteur a eu de fréquentes occasions de remarquer que la généralité des Chrétiens de nom, qui appartiennent aux classes supérieures de la société, traitent avec dédain, qu'ils contestent, ou du moins atténuent, autant qu'ils le peuvent, la corruption et la faiblesse dont il est ici question. Ils reconnaissent, à la vérité, qu'il exista toujours dans le monde une grande masse de vice et de méchanceté; que le genre humain a constamment été enclin à l'égoïsme et à la sensualité, à l'oubli des principes les plus libéraux et au mépris des sentimens les plus délicats. Ils admettent que dans tous les siècles et chez toutes les nations, la vie publique et la vie privée offrent d'innombrables exemples d'oppression, de cruauté, de fraude, d'envie et de malice. Ils avouent que le plus souvent, c'est en vain qu'ils éclairent leur entendement, et qu'ils portent la conviction dans leur esprit, puisque cela ne contribue nullement à purifier leur cœur. Ils ont la conscience de leurs devoirs, mais ils n'ont point la volonté de s'en acquitter. Vous ne la leur inspireriez même pas, quand vous les forceriez à reconnaître que le sentier qui conduit à la vertu est aussi celui de leurs vrais intérêts et de leurs plus solides jouissances.

Ces faits sont certains; ils ne sauraient être contestés ; ils sont même tellement frappans, qu'on pensera sans peine que le célèbre apophthegme d'un sage de la Grèce, « la majorité » est méchante, » n'est point suffisant pour établir ses droits à une vraie supériorité de génie.

Mais en vain ces effets de la dépravation humaine sont-ils universellement notoires et déplorés, nous ne saurions nous flatter de remonter à leur véritable origine.

Causa latet, vis est notissima.

Préparons-nous à entendre plutôt alléguer la fragilité et l'infirmité humaine, de légères transgressions, des faiblesses accidentelles, des surprises imprévues, et tant d'autres excuses atténuantes qu'on accumule pour détourner les yeux de la vraie source du mal, et qui, sans choquer la raison, peuvent présenter des consolations à l'orgueil. Ceux qui se parent du beau titre de Chrétiens, ont l'habitude de peindre l'homme comme un être intrinsèquement pur et portant dans son cœur le germe de toutes les vertus; mais ils conviennent que bien souvent il est détourné, contre sa volonté, de la route qu'il lui est ordonné de suivre, ou terrassé par la violence des tentations auxquelles il est exposé. A leur avis, le péché est plutôt une indisposition accidentelle et temporaire, qu'une

maladie chronique, ou un vice constitutif; c'est une plante nuisible, qui, quoiqu'elle soit pleine de vie dans le cœur, et qu'elle y prenne son entier accroissement, n'est cependant point indigène à ce sol, et n'y est jamais produite spontanément.

Qu'il est humiliant, au contraire, le langage du Christianisme! Selon lui, l'homme est un véritable apostat, déchu de son excellence originelle, dégradé dans sa nature, et dépravé dans ses facultés; incapable de faire le bien, et disposé au mal; enclin au vice, — car il lui est naturel et facile; sans aucun penchant pour la vertu, — puisqu'elle ne lui présente que travaux, que difficultés. Il est souillé par le péché; cette corruption n'est pas légère et superficielle; elle est profonde, radicale; elle a même gangrené jusqu'à la moelle de ses os. Tel est le véritable caractère que l'Écriture assigne à l'homme; et quelque mortifiant que cet aveu puisse être pour notre orgueil, nous ne porterons pas l'audace au point de révoquer en doute cette humiliante vérité, à moins que cette même corruption ne soit aussi parvenue à abâtardir notre jugement. Je ne connais rien qui porte dans mon cœur le sentiment d'une conviction plus irrésistible, que la considération de ce qu'il nous reste de notre grandeur primitive, quand nous la mettons en contraste avec

l'état actuel de notre dégradation morale. « Oui ! » nous sommes tombés dans un abyme, et d'une » bien grande hauteur ! (a) »

Pour nous en convaincre, examinons premièrement avec attention les facultés et les qualités dont l'homme est doué, l'invention, la raison, le jugement, la mémoire ; cet esprit « si in» génieux à discourir, » « regardant en avant et » en arrière, » rétrogradant vers le passé, et s'en servant habilement pour régler le présent et pour anticiper l'avenir ; discernant, recueillant, combinant, comparant; capable, non-seulement de concevoir, mais d'admirer la beauté et l'excellence morale; susceptible de crainte pour se réformer, d'espérance pour prendre un nouveau courage, de joie pour adoucir ses peines, de tristesse pour dissiper ses illusions ; doué d'amour pour gagner les cœurs, de sympathie pour y entretenir une douce harmonie, de courage pour former des entreprises, de patience pour triompher de l'épreuve, de la conscience enfin, ce fidèle moniteur qui ne le quitte jamais, qui fortifie les conseils de sa raison, qui dirige et règle les passions de son ame. Oui ! c'est avec vérité que nous pouvons dire de l'homme, « qu'il est majestueux quoiqu'il ne présente

« (a) Into what depth thou seest,
« From what height fallen. »

» que

» que des ruines. » « Heureux, heureux mon-
» de ! » s'écrierait l'habitant d'une autre planète, si on lui parlait d'un globe tel que le nôtre, peuplé de créatures semblables à nous, et trouvant de si fréquentes occasions de mettre en activité les dons excellens dont leur nature est enrichie. « Heureux, heureux habitans d'un si
» beau monde, avec quelles délices votre puis-
» sant, votre sage Créateur ne contemple-t-il pas
» votre conduite, et quelle glorieuse récom-
» pense ne vous décernera-t-il pas quand le
» terme de votre épreuve sera expiré. »

« I, bone, quo virtus tua te vocat, i pede fausto,
» Grandia laturus meritorum prœmia. »

Mais nous nous sommes abandonnés trop longtems au plaisir de tracer de si délicieux tableaux. Un mortifiant constraste frappe nos regards dès que nous les dirigeons vers l'état *actuel* de l'homme ; et qu'après avoir considéré ses facultés *naturelles*, nous recherchons comment il les met en *exercice* et l'usage qu'il en fait. Saisissons d'un coup d'œil tout l'ensemble de la perspective ; observons l'homme dans tous les âges, dans tous les climats, dans toutes les nations, dans toutes les conditions, dans toutes les périodes de la société. Comment distinguerons-nous maintenant les caractères de sa sublime nature ? « Comment l'or est-il devenu obscur et le

» fin or s'est-il changé ? » Comment sa raison s'est-elle dégradée, ses affections se sont-elles perverties, sa conscience s'est-elle paralysée ? Comment la colère, l'envie, la haine, la vengeance, se sont-elles emparées de son malheureux cœur ? Comment est-il devenu l'esclave des plus grossiers appétits ? Quel fatal penchant pour le mal ! Quelle inaptitude pour le bien !

Transportons-nous un instant dans l'ancien monde ; ne nous bornons point à parcourir ces contrées couvertes de ténèbres, ensevelies dans une brutale ignorance, et gémissant sous le joug d'une sauvage barbarie. Visitons de préférence ces nations civilisées, la patrie du goût, de la philosophie, des belles-lettres et des arts libéraux ; et nous reconnaîtrons que même parmi ces hommes privilégiés, quelque éclat que le soleil de la science ait répandu dans leur ame, l'obscurité morale était si épaisse « qu'elle pouvait être touchée au doigt. » Voyez leur stupide idolâtrie, leur absurde superstition, leur insensibilité naturelle, l'indifférence avec laquelle ils portaient le joug de l'oppression, et cette brutalité qu'ils poussaient à l'excès. Ne nous restraignons point à considérer l'homme grossier et sans instruction ; mais que le savant et le littérateur deviennent les objets de nos observations. Ne fondons pas notre jugement sur la conduite seule des individus les moins

comprimés et les plus licencieux; nous détournerons même avec dégoût et avec honte nos regards des habitudes que se permettent et qu'avouent ceux qui passent pour décens et moraux. Saint Paul établit parfaitement ces faits, et il nous en donne l'explication : « c'est, dit-il, parce qu'ils » ne se sont point souciés de connaître Dieu, » qu'il les a livrés à un esprit dépravé. (*a*) »

Maintenant dirigeons notre vue vers un autre tableau ; considérons les habitans du nouvel hémisphère avant l'époque où nous y avons naturalisé nos funestes habitudes et nos contagieux exemples. C'est, sans doute, parmi ces enfans de la nature que nous pouvons nous attendre à trouver ces penchans vertueux qu'en vain nous avons

(*a*) Exempla duo, quæ pravitatis humanæ vim animo meo luculenter exhibent, non proferre non possum. Alterum, decens ille Virgilius, alterum Cicero, probus idem verique studiosus, suppeditat. Virgilius, innocuam certe pastorum vitam depicturus, ita incipit.

« Formosum pastor Corydon ardebat Alexim. »

Cicero in libro de Officiis primo, ubi de actionibus prout inter se apte et convenientes sint, loci temporis, et agentis ratione habita, disserit, argumentum sic illustrat : « Turpe est enim, valdeque vitiosum, in re severa, convivio dignum, aut delicatum, aliquem inferre sermonem. Bene Pericles, quum haberet collegam in prætura Sophoclem poëtam, hique de communi officio convenissent, et casu formosus puer præ-

cherchés ailleurs. Hélas! nos tentatives seront encore infructueuses. Un historien qui traite les nations Américaines avec moins de sévérité que d'autres écrivains dont l'autorité n'est pas moins respectable (*a*), les présente comme un composé d'orgueil, d'indolence, d'amour propre, de fourberie, de cruauté; se livrant à toutes les fureurs d'une vengeance que rien ne peut satisfaire, et à tous les excès d'une férocité que rien ne peut adoucir; étrangers aux plus aimables émotions de la nature, sans affection conjugale, sans tendresse paternelle, sans respect filial, sans attachement réciproque; unissant à cet état de barbarie, plusieurs des vices et des faiblesses qui dégradent les sociétés civilisées. Les horribles traitemens qu'ils infligent à leurs prisonniers de guerre, les féroces

teriret, dixissetque Sophocles. O puerum pulchrum Pericle! At enim, inquit Pericles, prætorem Sophoclem decet non solum manus, sed etiam oculos abstinentes habere. Atquî hoc idem Sophocles, si in athletarum probatione dixisset, *justa reprehensione caruisset*, *tanta vis est*, *et loci et temporis.* »

Quomodo sese res habuisse necesse est, cum vir antiquorum prestantissimis adscribendus, philosophiam, immo mores et officia tractans, tali doceret! Qualem sibi ipse virtutis normam proposuerat, satis liquet. Vide inter alia, *justa reprehensione*, etc., *et tanta vis est*, etc., etc.

(*a*) Voyez l'histoire de l'Amérique, par Robertson.

festins dont les entrailles de ces infortunés composent le mets le plus exquis, les cruelles tortures dont leur mort est précédée : tous ces faits sont assez notoires pour que nous vous en épargnions le dégoûtant récit. Encore si quelque qualité recommandable adoucissait l'horreur de cet épouvantable tableau. Mais nous n'avons à admirer en eux que la valeur, la persévérance et le zèle pour le bonheur de leur petite communauté; encore cette dernière vertu, telle qu'ils l'exercent et la dirigent, ne saurait mériter aucun éloge.

Mais vous nous invitez à abandonner les nations payennes dont les sentimens moraux ne sauraient être justifiés, et vous désirez que nous fixions plutôt notre opinion d'après la situation actuelle des peuples éclairés par la bienfaisante lumière de la Révélation. — C'est un fait évident, et nous le reconnaissons avec joie: le Christianisme a élevé la morale à un degré de perfection bien plus éminent que ne l'avait fait la religion des payens. Il a perfectionné le caractère de l'homme, et multiplié ses jouissances sociales. Il a étendu ses soins particuliers sur le pauvre et le faible. Il a même, depuis son berceau, fait profession de les prendre sous sa protection spéciale. Semblable à son divin Auteur, « qui fait » également pleuvoir sur les bons et sur les mé-

» chans, » l'Évangile répand ses innombrables bienfaits sur mille et mille individus qui jouissent de sa munificence tout en lui disputant son pouvoir, et en secouant le joug de son autorité. Cependant quel que soit l'avantage de cette situation, nous y découvrons une foule de preuves bien déplorables de la dépravation humaine. Cette dépravation devient par là même d'autant plus frappante et moins excusable. Car, quelles entraves sont maintenant assez fortes pour arrêter ses progrès? Quels sont les motifs dont elle ne triomphera pas? Considérez avec attention la vive lumière qui vous éclaire, et les inappréciables prérogatives dont vous jouissez; cet examen vous conduira à estimer à leur valeur réelle les importantes obligations qui vous sont imposées. Considérez dans combien de circonstances vos mauvais penchans sont maintenant contenus par les barrières que les lois opposent au vice, et par l'influence que l'opinion publique exerce sur la réforme des mœurs. Pour évaluer la force qu'on peut assigner à ces motifs, servez-vous de l'épouvantable leçon de l'expérience. Elle vous démontrera que, quand ces motifs perdent leur puissance régénératrice, les crimes les plus atroces sont commis avec effronterie et même à la face du jour. Considérez enfin l'excellence de votre code moral, les nouveaux principes d'obéissance que

vous présente l'Évangile, et par-dessus tout, l'effrayante sanction que donnent aux dogmes et aux préceptes du Christianisme la découverte distincte d'un état futur de rétribution, et la manifestation de ce jour épouvantable où « nous serons tous sommés de comparaître devant le » tribunal de Christ. » Cependant, quoique nous ayons acquis tant de science, et qu'elle soit portée au plus haut degré par un si solennel avertissement, combien n'ont pas été faibles nos progrès dans la vertu! Ils n'ont point été assez salutaires pour empêcher qu'on n'ait adopté différentes maximes de l'antiquité, qui, quand on les examine avec soin, établissent, de la manière la plus claire, la dépravation du genre humain. Citons quelques exemples propres à démontrer cette assertion. Il n'est pas moins reconnu, maintenant qu'autrefois, que la prospérité endurcit le cœur; qu'on abuse toujours d'un pouvoir sans bornes, au lieu de s'en servir pour augmenter le bonheur de l'humanité; que les habitudes du vice germent et se développent d'elles-mêmes, tandis que celles de la vertu ne se forment qu'avec lenteur et difficulté; que ceux qui peignent la vertu avec les plus vives couleurs et semblent le plus fortement épris de ses charmes, sont souvent les derniers à se soumettre à son influence, et sont détournés par les plus futiles bagatelles

de cette ligne de conduite qu'ils recommandent le plus sérieusement aux autres ; que tout cela a lieu, quoique la plupart des plaisirs que procure le vice, puissent se trouver certainement et avec moins d'alliage dans les sentiers de la vertu ; tandis que de leur côté ces sentiers présentent des délices bien supérieures, bien plus exquises, qui leur sont particulières, et qui ne sont altérées ni par ces inquiétudes, ni par ces remords, le funeste prix des jouissances que le vice procure au mondain.

Glissons légèrement sur d'autres argumens que nous aurions néanmoins tort de passer tout-à-fait sous silence. Il en est un dont la justice, quoique souvent contredite par des moralistes superficiels, sera certifiée par tous les pères de famille qui ont adopté des principes positifs. Nous le déduisons des dispositions perverses et opiniâtres qu'ils découvrent dans leurs enfans qui demeurent incorrigibles, malgré l'activité et la constance de leurs sages et généreux efforts. On peut en puiser un autre dans les différentes illusions que nous n'avons que trop de penchant à nous faire sur nous-mêmes, et que nous ne pouvons cependant méconnaître quand nous examinons les opérations de notre cœur avec une sérieuse attention. C'est à l'influence de ce genre de corruption qu'on peut attribuer, à beaucoup d'égards,

les insultes auxquelles le Christianisme a été trop fréquemment exposé. Cet Évangile de paix a été changé en une arène de cruauté ; et au milieu de l'aigreur des persécutions on a vu disparaître jusqu'à la dernière trace de cet esprit de douceur, de bienfaisance et d'amour qui caractérise si éminemment la religion de notre Sauveur. Il faut que cette infection se soit insinuée bien profondément dans notre substance spirituelle, et qu'elle en ait corrompu toute la constitution, puisqu'elle a pu altérer la nourriture la plus salubre, au point d'en faire le plus meurtrier des poisons ! Désirant toujours raisonner d'après des prémisses qui soient non-seulement orthodoxes, mais dont la vérité ne puisse être contestée par ceux auxquels cet ouvrage est adressé, nous nous sommes interdit tout détail sur les déplorables erreurs du monde payen et sur les notions si défectueuses et si déshonorantes pour la raison humaine qu'il avait adoptées concernant la nature et les perfections de l'Être suprême, qui néanmoins n'a point cessé « de lui donner des té- » moignages de ce qu'il est, en envoyant les » pluies du ciel et les saisons fertiles, en fournis- » sant la nourriture avec abondance et en rem- » plissant tous les cœurs de joie. » Mais il est évident que quand on s'adresse à des personnes qui se parent du beau titre de Chrétiens, on

peut leur présenter leur propre exemple comme une preuve frappante de la dépravation humaine. Ainsi donc, nous qui jouissons de la vive lumière de la Révélation; nous auxquels Dieu a manifesté d'une manière si claire et si précise tout ce qu'il nous importe de connaître sur son essence et ses attributs; nous qui professons de croire que « c'est par lui que nous avons la vie, » la respiration et toutes choses; » nous qui lui devons tout le bien-être dont nous jouissons ici-bas; nous qu'il sanctifie par la délicieuse espérance de la gloire céleste qui nous a été acquise par le sang de propitiation de son propre Fils, bienfait ineffable dont nous devons lui rendre d'éternelles actions de grâces; nous comblés de tant de gratuités, combien ne sommes-nous pas coupables de méconnaître sans cesse son autorité, de recevoir ses bienfaits avec tant d'ingratitude, de mépriser ses offres si miséricordieuses, ou, du moins, de ne les accueillir qu'avec la plus froide insensibilité!

Voulez-vous placer la question relative à la dépravation naturelle de l'homme sous un jour plus frappant encore? Choisissez parmi vous l'être le plus parfait, le Chrétien le plus vigilant, le fidèle pénétré du plus sincère renoncement à lui-même. Invitez-le à prononcer sur cette controverse, non en tirant ses conséquences de ce qui

se pratique dans un monde irréfléchi et dissolu, mais en jugeant d'après son expérience personnelle. Entrez avec lui dans son cabinet; demandez-lui son opinion sur la corruption de son cœur: il vous dira qu'il en éprouve fortement toute la puissance, et qu'il a acquis cette certitude par une exacte observation de ce qui se passe au-dedans de lui, et par une longue connaissance des œuvres de son entendement. Il ajoutera, que chaque jour fortifie sa conviction; qu'à chaque heure il découvre de nouveaux motifs de déplorer l'instabilité de ses projets, l'abjection de ses vues, l'égoïsme de ses désirs, le peu de simplicité de ses intentions, son extrême lenteur à entreprendre l'œuvre de son salut, et sa froide nonchalance à y mettre la dernière main. Il avouera qu'il se trouve irrésistiblement contraint de reconnaître que deux principes opposés se combattent en lui; ce qui le met hors d'état de faire tout le bien que sa raison lui ordonne d'accomplir. Il s'écriera enfin, en empruntant le langage de l'excellent Hooker: « le peu de fruits que nous
» recueillons dans la sainteté, sont, Dieu le sait,
» corrompus et mal-faisans; nous ne lui accordons
» aucune confiance; nous ne lui sacrifions rien
» de ce qui est du monde; nous n'osons appeler
» Dieu à notre secours; la seule grâce que nous
» lui demandions, c'est de supporter nos infir-

» mités, c'est de nous pardonner nos offenses. »

Telle est l'histoire morale de l'homme; telle est sa condition sur cette terre. Les figures représentées dans ce tableau peuvent varier, les couleurs peuvent offrir une teinte ou plus sombre ou plus brillante; mais les principes de sa composition, mais les grands traits de son caractère sont invariablement les mêmes. De quelque côté que nous portions nos regards, nous découvrons les plus tristes preuves de notre dépravation morale; que nous considérions les tems anciens, ou les siècles modernes, les hordes barbares, ou les nations civilisées, la conduite des personnes qui nous entourent, ou le moniteur que nous portons dans notre propre sein; que nous lisions ou que nous écoutions, que nous agissions ou que nous réfléchissions, nous sommes forcés de recevoir cette humiliante leçon :

Juppiter est quodcumque vides, quocumque moveris.

Maintenant si nous reportons notre vue vers le tableau que nous vous avons précédemment offert, si nous examinons avec attention les *facultés naturelles* de l'homme, et si nous comparons son état *actuel* avec celui auquel l'examen de ces facultés nous fait présumer qu'il a été primitivement destiné, comment pourrons-nous rendre raison d'un si étonnant constraste? La fragilité ou la faiblesse, des chutes accidentelles, des

surprises imprévues, ou toute autre expression destinée à qualifier notre désordre moral, présenteront-elles une idée distincte de la nature de cette maladie, ou en assigneront-elles la véritable cause? Comment pourrons-nous en rendre compte, d'après les principes du simple raisonnement, d'une autre manière qu'en concevant que l'homme, depuis qu'il est sorti des mains de son Créateur, s'est souillé par le péché, et que ce poison subtil a successivement infecté toute la race d'Adam, sur laquelle il a imprimé les ineffaçables caractères de sa fatale malignité? Il en est résulté que les appétits acquérant une force toujours croissante, que la raison et la conscience perdant chaque jour de leur pouvoir, celles-ci n'ont plaidé que d'une manière faible et impuissante contre ces concessions illicites que les premiers ont sollicitées. De sensuelles jouissances et d'illégitimes affections ayant avili nos plus nobles facultés, ont détourné nos cœurs de la connaissance de Dieu, et de la contemplation de ses augustes perfections, d'une respectueuse soumission à sa paternelle autorité, et d'une constante obéissance à ses sages commandemens. En commettant itérativement des actions vicieuses, les plus perverses habitudes se sont formées au-dedans de nous; elles ont rivé dans nos cœurs les fers du péché. Abandonnés aux funestes conséquences de notre

propre folie, notre entendement s'est insensiblement couvert de ténèbres, notre cœur s'est endurci, notre raison a trahi la confiance que nous lui avions accordée, notre conscience elle-même nous a fortifiés dans l'erreur, au point qu'au lieu de déplorer notre misérable condition, nous avons fini par baiser nos chaînes, et tirer vanité de notre ignominieux asservissement.

Voilà le tableau général des progrès du vice, lorsque l'homme lui permet de jeter de profondes racines dans son cœur. Les circonstances pourront sans doute varier selon les individus; et pour suivre une comparaison qui donnera une idée exacte de l'opinion que nous avons présentée, l'asservissement des uns est plus rigoureux que celui des autres, leurs chaînes sont plus pesantes, leur dégradation plus complète. Quelques-uns paraissent avoir échappé pour quelque tems de leur prison, mais aucun n'a acquis une entière liberté; tous, sans exception, portent en eux, à un degré plus ou moins grand, et d'une manière ou plus visible ou plus secrète, les déshonorans caractères de leur captivité.

C'est ainsi qu'un examen attentif et impartial nous force de reconnaître que tel est le véritable état des faits; et comment en rendre compte par aucune autre supposition que par celle d'une souillure originelle, d'un principe radical de cor-

ruption? Nulle autre solution n'est satisfaisante. Il n'y a que la puissante cause que nous venons de déterminer qui rende pleinement raison de cet effet. Elle est même la seule qui y parvienne d'une manière complète. Il paraît donc que la corruption de la nature humaine est démontrée par la même méthode de raisonnement que celle qui nous a conduits, d'une manière que nous avons trouvée concluante, à découvrir le principe de la gravitation, et à en déterminer les lois. Cette doctrine repose sur une base aussi solide que celle sur laquelle Newton a élevé le sublime édifice de sa philosophie. Quelqu'ingénieuse qu'elle paraisse, elle n'est point une pure spéculation, une théorie incertaine, mais le véritable résultat d'une expérience faite en grand, déduite de faits incontestables, et dont la réalité reçoit un jour encore plus éclatant de l'harmonie de ses différentes parties, et de l'explication des divers phénomènes du grand système de l'univers, auquel, sans elle, nous serions incapables d'assigner aucune cause plausible.

La Révélation interpose ici son autorité et prête un puissant appui aux conjectures de notre raison, si faible lorsqu'elle est abandonnée à ses seules forces. La Sainte Écriture parle de nous, comme de créatures dégradées; la plupart de ses pages nous offrent des motifs destinés à humi-

lier notre orgueil, et à réduire au silence nos folles prétentions. « L'imagination du cœur de » l'homme est mauvaise dès sa jeunesse. » « Qu'est-» ce que l'homme mortel qu'il soit pur, et celui » qui est né de femme qu'il soit juste? (*a*) » « Combien l'homme qui boit l'iniquité comme » de l'eau, n'est-il pas abominable et corrom-» pu. (*b*) » « L'Éternel a regardé du haut du » ciel les hommes, pour voir s'il y en a quel-» qu'un qui soit doué d'intelligence et qui cher-» che Dieu. Ils se sont corrompus, ils ont com-» mis des actions abominables, et il n'y en a » aucun qui fasse le bien, pas même un seul. (*c*) » « Qui peut dire: j'ai purifié mon cœur, mon » ame n'est plus souillée? (*d*) » « Voici j'ai été » formé dans l'iniquité, et ma mère m'a conçu » dans le péché. (*e*) » « Nous sommes des enfans » rebelles; nous vivons selon les inclinations de » de notre chair, nous abandonnant à ses volon-» tés et à ses pensées. (*f*) » « Misérable que » je suis! qui me délivrera de ce corps de » mort? (*g*) » — On pourrait accumuler les passages pour exprimer la même vérité. On pourrait même les éclaircir et les confirmer par un grand nombre d'autres considérations puisées dans cette

(*a*) Job xv. 14. (*b*) Ibid. 16. (*c*) Ps. xiv. 2. 3. (*d*) Prov. xx. 9. (*e*) Ps. li. 7. (*f*) Ephés. ii. 3. (*g*) Rom. vii. 24.

source

source sacrée ; telles que celles qui présentent un changement absolu, et le renouvellement total de notre nature comme une condition nécessaire pour que nous devenions de véritables Chrétiens ; ou celles qui résultent de cette observation, que les saints hommes rapportent toutes leurs dispositions et toutes leurs affections vertueuses à l'intervention immédiate de l'Être suprême.

SECTION II.

Dogme de l'Esprit malin. — État naturel de l'homme.

La Parole de Dieu nous apprend que nous avons à lutter, non-seulement contre notre dépravation naturelle, mais encore contre la puissance des ténèbres, contre cet Esprit malin qui gouverne le cœur du méchant, et dont la domination est si universelle, que l'Écriture lui donne le titre de « Prince de ce monde ». La plus forte preuve de la différence qui existe entre le système religieux de l'Écriture et celui de la foule des hommes qui se nomment Chrétiens, est celle que présente le sujet que nous traitons dans cet instant. Quoique l'existence et l'intervention de l'Esprit malin soient établies dans la Parole de Dieu, d'une manière distincte et par de nombreuses déclarations, cependant ce dogme est géné-

ralement méprisé dans un pays qui professe de reconnaître l'autorité de ce Livre sacré. Il y a quelques autres dogmes renfermés dans la Révélation, dont on n'approfondit communément ni la force, ni le dessein, mais auxquels on accède en termes généraux. Mais celui-ci est sur le point d'être universellement abandonné, comme un poste qui ne peut tenir plus long-tems. On le regarde comme un préjugé prêt à se dissiper, et qu'un homme de bon sens ne saurait admettre sans tomber dans un discrédit complet. Semblable, dit-on, aux spectres, aux sorcières ou à ces fantômes qui n'apparaissent que dans la nuit de la superstition, il ne peut, dans ce siècle de lumières, soutenir un sévère examen. Qu'on le laisse passer en paix, c'est tout ce qu'il peut espérer; car il devrait plutôt s'attendre à être tourné en ridicule sur le théâtre, comme un véritable objet de mépris et de dérision.

Quoique la doctrine de l'Écriture-Sainte, relativement à l'Esprit malin, soit généralement accueillie avec mépris; cependant si nous la considérons sérieusement et avec candeur, nous reconnaîtrons probablement qu'il y a lieu de croire qu'il n'y a pas plus de raisons de la rejeter, que cette multitude d'histoires absurdes sur les esprits et les apparitions, si communément propagées chez un vulgaire faible et crédule; et que l'Esprit

malin, ne pouvant être aperçu par nos organes corporels, on pourrait puiser dans cette même faiblesse un argument propre à accréditer son existence et ses opérations. Mais pour être d'accord avec nous-mêmes, il nous serait permis de partir du même principe pour contester la réalité de tous les autres êtres incorporels. En effet, que trouve-t-on dans ce dogme qui soit improbable en lui-même, et qui ne soit point confirmé par l'analogie? Ne sommes-nous pas convaincus qu'il y a des hommes pervers, ennemis de Dieu, pleins de méchanceté à l'égard de leurs semblables, et prenant plaisir, souvent avec trop de succès, à les exciter au mal? Pourquoi donc regardera-t-on comme incroyable qu'il puisse exister des intelligences spirituelles qui possèdent les mêmes penchans et qui aient également obtenu la permission de persuader aux hommes de commettre le péché? Certainement nous pouvons reprocher, à notre tour, à nos opposans toute l'absurdité de leur système, et les accuser avec fondement de tomber dans une grossière inconséquence, en admettant sans difficulté, l'existence et l'opération de ces qualités dans un être composé d'un corps et d'une ame, tel que l'homme, tout en les refusant à un Être purement spirituel; contredisant ainsi d'une manière directe l'autorité de l'Écriture, qu'ils reconnaissent néanmoins comme concluante, tan-

dis qu'ils ne peuvent pas prétendre un seul moment, qu'il existe rien dans la nature de la matière à quoi ces qualités s'appliquent naturellement.

Mais il est inutile de nous étendre davantage sur un sujet qui, quoique tourné en ridicule par l'homme inconsidéré, est bien propre à inspirer une profonde terreur à tous ceux qui fondent leurs opinions sur l'examen sincère et impartial de la Parole de Dieu. Il comble la mesure de notre misère naturelle et de notre insuffisance. Puisque notre condition intrinsèque est si faible, si dépravée ; puisqu'elle est si sujette aux tentations extérieures, nous devons être pénétrés d'une anxiété bien vive, quand nous réfléchissons que « le
» jour viendra où les cieux passeront avec le
» bruit d'une effrayante tempête, où les élémens
» embrasés seront dissous, où la terre sera entiè-
» rement brûlée, où les morts, grands et petits,
» seront cités devant le tribunal de Dieu, et où
» nous serons appelés à rendre compte de tout
» ce que nous aurons fait étant en notre corps. »
Nous sommes naturellement portés à recourir avec sollicitude aux oracles de la Révélation, afin de découvrir les attributs et le caractère de notre Juge; mais cette découverte ne produit en nous d'autre effet que de changer de pénibles appréhensions en une terreur certaine et déterminée.

Premièrement, par rapport aux attributs de notre Juge, si d'un côté la nature entière rend témoignage à son irrésistible pouvoir, de l'autre nous lisons dans l'Écriture que rien ne peut échapper à sa connaissance, ou éluder son examen ; que non-seulement nos actions, mais nos pensées les plus secrètes sont à découvert à ses yeux ; « qu'il nous environne, soit que nous mar» chions, soit que nous nous arrêtions, et qu'il a » une parfaite connaissance de toutes nos voies. (*a*) » Oui ! l'Éternel sonde tous les cœurs et connaît » toutes les imaginations des pensées ; il mettra » au jour les choses cachées des ténèbres, et il » manifestera les conseils du cœur. (*b*) »

Écoutez maintenant ce que la Bible vous enseigne sur le caractère de Dieu et sur les règles qui détermineront ses jugemens. « Le Seigneur, no» tre Dieu est un feu consumant, même un » Dieu jaloux. — Ses yeux sont trop purs pour » voir le mal. — L'ame qui péche mourra. — » Les gages du péché sont la mort. — Sans la » sanctification, personne ne verra le Seigneur. » — Ces déclarations si positives, sont encore fortifiées par le récit de plusieurs châtimens épouvantables du Tout-Puissant, que l'histoire sainte présente à notre méditation : La punition « des » anges qui n'ont point persévéré dans leur pre-

(*a*) Ps. CXXXIX. 3. (*b*) 1. Chron. XXVIII. 9.

» mier état, qui n'ont point conservé leur dignité,
» et qui ont abandonné leur propre demeure; Dieu
» les a condamnés à des chaînes éternelles dans les
» ténèbres, où il les garde pour le grand jour
» du jugement. : » Le désastre de Sodome et de Gomorrhe : La sentence prononcée contre les nations idolâtres de Canaan, et dont l'exécution fut confiée aux Israélites, par l'exprès commandement de Dieu, avec menace d'une semblable peine en cas de désobéissance : La ruine de Babylone, de Tyr, de Ninive et de Jérusalem, dénoncée prophétiquement, comme la punition de leur crime, et dont l'événement a présenté une conformité exacte et terrible avec les prédictions de Dieu : Certainement ces exemples sont bien suffisans pour affaiblir cette trompeuse confiance, en vertu de laquelle, présumant trop de la connaissance que le Créateur a de notre faiblesse, et de sa miséricordieuse disposition à y avoir égard quand il prononcera notre jugement, nous pensons qu'au lieu de nous livrer à de tristes appréhensions, nous pouvons nous jeter, avec une pleine assurance, dans les bras de cette inépuisable clémence de notre Juge suprême. Il est vrai que les menaces de la Parole de Dieu sont toujours accompagnées de nombreuses déclarations qu'il nous fera grâce, si nous nous repentons sincèrement, et si nous rentrons dans les voies de

la sainteté. Mais, hélas ! quel est celui d'entre nous dont la conscience ne lui reproche pas de s'être joué de la longanimité de Dieu? Quel est celui qui a religieusement accompli les résolutions d'amendement qu'il avait formées dans la saison des cruels souvenirs et des cuisans remords? — Et combien cette inquiétude qu'excitent de si douloureux retours, n'est-elle pas fortifiée, augmentée par des passages aussi formels que les suivans : « Je vous » ai appelés, et vous avez refusé de répondre; » je vous ai tendu les mains, et personne n'y a » pris garde; vous n'avez tenu aucun compte » de mes conseils, et vous avez dédaigné mes » remontrances ; aussi je me rirai de votre ca- » lamité, je me moquerai de vous quand vous » serez en proie à la terreur. Lorsque les mal- » heurs fondront sur vous comme un orage, » lorsque votre ruine s'approchera comme une » tempête, lorsque l'affliction et l'angoisse vous » accableront; alors on m'appellera, mais je ne » répondrai point; on me cherchera avec em- » pressement, mais on ne me trouvera point; » puisqu'ils ont haï ce qui pouvait les éclairer, » et qu'ils n'ont fait aucun cas de la crainte de » l'Éternel. (*a*) » Les terreurs que doit exciter dans nos ames la lecture des jugemens que nous avons cités, et le langage solennel de l'Écriture,

(*a*) Prov. I. 24, 25, 26, 27, 28, 29.

reçoivent pour les esprits méditatifs et observateurs une nouvelle confirmation, s'ils étudient exactement leur constitution morale. En effet, tout ce que nous avons avancé sur les conséquences finales du vice, est strictement analogue à ce que nous pouvons remarquer dans le cours ordinaire des affaires humaines ; et le soigneux examen qu'on en fait démontre que Dieu a établi un ordre si parfait de causes et d'effets, que, quoique interrompu ici-bas par des obstacles et des difficultés d'une nature temporaire, cet ordre proclame hautement les principes du gouvernement moral de l'Éternel, et annonce avec force que le vice et l'imprudence auront pour dernier terme le malheur de ceux qui s'y abandonnent. (*a*) Non que cette espèce de preuves nous soit nécessaire ; car, quand nous pesons scrupuleusement tous les argumens qui établissent l'évidence de ce dogme, ce que nous devons reconnaître comme une révélation divine, n'a nullement besoin d'une semblable confirmation. Cependant, comme on a lieu de s'attendre à trouver une parfaite conformité entre les paroles et les œuvres du Tout-Puissant, ce n'est point se livrer à une vaine spéculation, que de remarquer que la constitution visible des choses dans le monde où nous vivons, s'accorde parfaitement avec les

(*a*) Voyez l'analogie de Butler.

images frappantes que l'Écriture emploie pour peindre les terribles conséquences du vice, et même de ce que le monde qualifie pour l'ordinaire d'imprudence et d'inconsidération.

Dans une si déplorable situation, que nous reste-t-il à faire? Ne conservons-nous aucun espoir? N'avons-nous aucun moyen d'échapper au « terrible jugement de Dieu, et à l'ardeur du feu » qui doit dévorer ses ennemis? (*a*) » Bénissons-en notre Père céleste! nous ne persévérerons pas à jamais dans cette funeste condition. « Retournons donc à nos places fortes, nous » captifs qui avons de l'espérance. » Écoutons ce Sauveur charitable qui proclame « qu'il est » destiné à vivifier ceux qui ont le cœur brisé, » à prêcher la liberté aux captifs, et à rendre la » vue aux aveugles. » Ceux qui sont fortement persuadés que leur perte est sans ressource, et qui ont tant de raisons de le faire, recevront avec une bien douce alégresse la nouvelle d'une si heureuse délivrance, et ils sauront l'apprécier à sa haute valeur. Il est donc bien important de ne pas considérer avec trop de légéreté des sujets d'une nature si grave, tels que la corruption de l'homme, les progrès continuels qu'elle fait et les faiblesses qui en sont le résultat. Cette discus-

(*a*) Hébr. x. 27.

sion est bien pénible, sans doute ; elle est bien humiliante pour l'orgueil humain. L'ame s'y soumet avec difficulté ; elle éprouve même, en y réfléchissant un mélange d'angoisse et de dégoût ; mais elle sent combien cette méditation est analogue à sa situation actuelle ; elle se persuade même que, semblable aux douloureuses leçons de l'adversité, elle ouvre dans ses conséquences une vaste carrière à sa régénération. Oui ! c'est ici, et puissions-nous ne jamais l'oublier, que nous devons jeter les premiers fondemens de l'édifice de notre salut. Sans cela, quelqu'illusion que nous puissions nous faire à cet égard, il ne tardera pas à s'ébranler et à tomber en ruines. Certes, ce n'est point là une spéculation métaphysique ; c'est une *affaire pratique.* Des idées légères et superficielles, soit sur notre état naturel de dégradation, soit sur notre insuffisance à nous en retirer par nos seules forces et sans aucun secours étranger, s'accommodent trop bien avec notre insouciance naturelle ; elles produisent même cette fatale insensibilité aux menaces de Dieu, que nous voyons se propager si généralement autour de nous. N'ayant point la conscience de la malignité de notre maladie et de son épouvantable issue, nous ne mettons aucune ardeur à lui chercher un remède. Néanmoins ce ne sera qu'avec beaucoup de persévé-

rance que nous pourrons l'obtenir. Car nous ne devons jamais oublier que notre délivrance n'est point une chose que nous soyons *forcés* d'accepter, mais un bienfait qui nous est *offert*. Il est vrai que tous les secours nécessaires pour l'obtenir nous ont été fournis; car, gardons-nous de jamais bannir de notre ame cette pensée que nous sommes incapables par nous-mêmes de faire aucun bien, et même d'en avoir la volonté; c'est pourquoi nous sommes fortement exhortés « à travailler à notre salut avec crainte et tremblement, (*a*) » — à être vigilans, parce que nous sommes environnés de dangers, — à « nous revêtir de toutes les armes de Dieu, parce que nous sommes entourés d'ennemis.

Voulons-nous obtenir les forces nécessaires pour dissiper cette léthargie qui est prête à envelopper toute notre substance spirituelle? Regardons comme un avantage éminent d'acquérir une profonde conviction pratique de la dépravation et de la faiblesse de notre nature. C'est elle qui nous retirera la première de notre trompeuse sécurité; ce sera encore elle qui nous rendra actifs et vigilans jusqu'à la fin. Regardons, par conséquent, comme un devoir important d'établir solidement cette doctrine dans notre enten-

(*a*) Philip. II. 12.

dement et de lui donner de profondes racines dans notre cœur. Pour arriver à une pleine persuasion de la vérité de ce dogme, considérons, avec une sérieuse attention, les solides fondemens sur lesquels il est assis. Il nous est clairement manifesté par la lumière naturelle; il est fortifié d'une manière irrésistible, par ce qui se passe dans notre cœur, lorsqu'il est abandonné à ses seules forces. Mais de peur qu'il ne se trouve quelqu'un qui soit ou assez opiniâtre pour se refuser à l'évidence présentée à notre raison et confirmée par une longue expérience, ou, du moins, assez inattentif pour ne s'en occuper nullement, la Révélation a imprimé sur ce dogme le sceau de sa divine autorité, comme nous l'avons déjà remarqué; elle a même élevé cette preuve à un degré de certitude si éminent, que nous serions complétement inexcusables, si nous pouvions conserver le plus léger doute au milieu d'une telle masse d'argumens irrésistibles.

Mais ce n'est point assez d'accorder notre *acquiescement* à cette doctrine; il faut encore que nous l'adoptions par *sentiment*. Dans ce but, appelons à notre secours toute la puissance de l'habitude. Accoutumons-nous à rapporter à notre dépravation naturelle, comme à leur cause primitive, les funestes exemples du vice et de la folie que l'histoire nous transmet, ou dont nous sommes

entourés, et vers lesquels notre cœur n'est que trop fortement entraîné. Soyons sans cesse vigilans et pleins de défiance de nous-mêmes. Regardons d'un œil d'indulgence et de commisération les fautes et les infirmités de nos frères; car elles doivent nous inspirer la même sympathie que les malades éprouvent à l'égard des personnes affligées par des infirmités semblables aux leurs. Si nous recevons cette leçon avec un cœur bien disposé à en profiter, nous en recueillerons bientôt les heureux fruits; elle nous conduira à des progrès assurés; et quelque répugnance que nous ayons à la recevoir, elle sera du nombre de celles qui concourront avec l'étude et l'expérience, les événemens journaliers de la vie et les observations les plus récentes des œuvres de notre propre cœur, pour opérer par degrés notre régénération. Craignons donc qu'on ne nous reproche que tant d'abondans moyens d'instruction nous ont été vainement offerts; car alors notre ruine serait le funeste et terrible résultat d'une si criminelle persévérance au mal.

SECTION III.

Corruption de la Nature humaine. — Objection.

Il existe une difficulté bien plus formidable

que toutes les autres ; l'orgueil humain se refuse à être humilié. Forcé d'abandonner la défense de l'innocence, et serré de si près, qu'il ne peut plus échapper à la conviction à laquelle nous avons voulu l'entraîner, un opposant plus courageux se présente sur le champ de bataille ; mais sa défaite est certaine, et il fera de vains efforts pour excuser ce qu'il ne saurait contredire. « Quel que soit mon caractère, » prétend-il, « c'est mon Créateur qui m'a fait ainsi. J'ai reçu » en héritage, et vous en convenez vous-même, » une nature dépravée et encline au mal ; com» ment donc aurais-je le pouvoir de surmonter » les tentations dont je suis environné ? Si cette » considération ne suffit pas pour établir mon » innocence, elle doit, du moins, excuser et » même atténuer ma faute. Celui dont la jus» tice et la bonté sont infinies, ne soumettra » point un être faible et fragile comme je le » suis, à une loi, équitable, sans doute, quand » elle a pour objet des créatures d'une nature » supérieure, mais qui est totalement dispropor» tionnée à la mienne. »

Que mes lecteurs ne soient point alarmés ! Je ne me dispose pas à entamer la discussion de la grande question relative à l'origine du mal moral, ou à essayer par de longs raisonnemens de concilier son existence et sa punition avec l'idée que

nous nous formons des perfections de Dieu. Ce sont des questions dont la solution claire et complète est trop au-dessus de l'intelligence humaine, si du moins l'on en juge par le peu de succès que les raisonneurs les plus subtils et les plus profonds ont obtenu de tous les travaux auxquels ils se sont livrés pour résoudre les difficultés qu'elles renferment. Cependant, comme l'objection que nous venons de présenter est quelquefois répétée par les Chrétiens de nom, nous ne pouvons la passer sous silence. Opposons lui donc quelques courtes observations.

Si ce langage sortait de la bouche d'un sceptique bien reconnu, il ne serait pas très-difficile de lui démontrer toute la futilité de son raisonnement; néanmoins nous désespérerions de le convaincre de la solidité du nôtre. Nous lui opposerions peut-être, des impossibilités qui saperaient tout le système qu'il s'efforcerait d'établir. Argumentant d'après les concessions qu'il consentirait à nous faire, nous pourrions indiquer en quoi ses préjugés sur la conduite de l'Être suprême ont été, dans le fait, déjà combattus, particulièrement par l'incontestable existence du mal physique et moral; et s'il est reconnu qu'ils sont erronés sous un rapport, pourquoi ne le seraient-ils pas sous un autre? Mais, quoique par ces argumens et tant d'autres semblables, nous

pourrions enfin réduire au silence notre adversaire, nous ne saurions guères nous flatter de lui faire adopter notre opinion. Faisons mieux ; entreprenons de le retirer de ces régions ténébreuses et glissantes, car elles le sont bien réellement pour de faibles mortels, afin de ne lutter avec lui, que quand nous l'aurons conduit sur un terrain solide et exposé à la clarté du jour, où nous pourrons marcher d'un pas libre et assuré. Alors nous lui présenterons avec candeur tous les argumens propres à démontrer la vérité de notre sainte religion ; argumens qui ont été bien suffisans pour satisfaire les hommes les plus sages, les plus savans et les plus justes. Après cela, nous insisterons sur la pleine confirmation que le Christianisme reçoit par son rapport intime avec la nature et les besoins de l'homme. Nous conclurons en lui demandant franchement s'il pense que si cette masse d'évidence peut être balancée par la seule difficulté déduite d'un sujet que tout le monde reconnaît être aussi élevé que mystérieux, et en l'invitant aussi à nous accorder que nous ne voyons qu'une partie, encore est-elle bien petite, de l'universelle création de Dieu, et que nos facultés sont tout-à-fait incompétentes pour juger les plans de son infinie sagesse. S'il est permis à l'auteur d'en appeler à son propre jugement, il dira que cette méthode de traiter avec les incré-

dules

dules est en général la meilleure, sur-tout à l'égard de l'objection que nous considérons maintenant ; et qu'adopter une marche contraire, c'est ressembler à ce savant, qui, désirant convaincre un Indien complétement ignorant, de la vérité du système de Copernic, loin de commencer par des propositions simples et faciles, pour le conduire par degrés à des notions plus abstraites et plus profondes, lui présenterait, dès son début, quelques théorèmes transcendans, auxquels l'intelligence n'accorde son tardif assentiment que quand elle est entraînée par la force irrésistible de la démonstration. Notre novice, au lieu de se prêter à une si fausse méthode d'instruction, se préviendrait contre les énigmatiques explications de son instituteur, et le fuirait avec dégoût. Mais il est bon de se souvenir que cet ouvrage est adressé aux personnes qui reconnaissent l'autorité des Saintes Écritures. Pour les convaincre qu'il se trouve quelques sophismes dans le raisonnement de notre adversaire, il suffit donc d'établir que si la Parole de Dieu donne des idées claires de la justice et de la bonté de l'Être suprême, aussi bien que de la dépravation naturelle de l'homme, elle n'enseigne pas avec moins de précision que cette dépravation naturelle ne sera jamais admise pour excuser le péché; mais que « ceux qui auront » fait de mauvaises œuvres ressusciteront pour la

» condamnation (*a*) ; — et que les méchans iront » en enfer, ainsi que tous ceux qui auront oublié » Dieu. » — Il est bien important de remarquer ici que c'est dans le dessein de réduire plus efficacement au silence les doutes incrédules qui s'élèvent dans le cœur humain, que notre divin Sauveur, quoiqu'il ait été un messager de paix et de bonne volonté envers les hommes, a répété dans plus d'une circonstance ces épouvantables déclarations.

Les Saintes Ecritures ne sont pas moins claires et précises, quand elles nous prémunissent contre la supposition que nos péchés et leurs terribles conséquences peuvent être imputés à Dieu. — « Que personne ne dise, lorsqu'il est tenté : » c'est Dieu qui me tente ; car, comme Dieu ne » peut être tenté par aucun mal, aussi ne tente- » t-il personne (*b*). » Dans d'autres passages, cette idée est repoussée comme injurieuse au caractère de notre juste Juge. — « Prendrai-je » aucun plaisir à la mort du méchant, dit le » Seigneur, l'Éternel, et non pas plutôt à ce qu'il » se détourne de ses voies et qu'il vive » (*c*) ? « Je ne prends point de plaisir à la mort de » celui qui meurt, dit le Seigneur, l'Éternel. Con- » vertissez-vous donc et vivez (*d*). » Chaque page

(*a*) Jean v. 29. (*b*) Jacq. I. 13. (*c*) Ezéch. XVIII. 23. (*d*) Ezéch. XVIII. 32.

de la Parole de Dieu contient quelque avertissement ou quelque invitation adressés au pécheur. Voilà pour un esprit réfléchi autant de preuves incontestables de la proposition que nous nous sommes attachés à établir.

Il était d'autant plus nécessaire de ne point passer sous silence l'objection que nous venons de réfuter, que quand on ne lui aurait pas donné une étendue suffisante pour détruire tout-à-fait la responsabilité morale de l'homme, et qu'on ne l'aurait pas présentée dans l'audacieux langage dont on s'est servi ci-dessus, on peut du moins observer qu'on la produit fréquemment à un degré inférieur; et que souvent, quand elle n'affecte pas une forme distincte, elle se glisse secrètement dans l'ame, étendant sur elle un nuage de doute et d'incrédulité, affaiblissant les règles de la justice, présentant de trompeuses consolations et inspirant une ruineuse tranquillité. Pour ne point anticiper sur ce qui entrera nécessairement dans la discussion, lorsque nous considérerons la nature et la régularité du Christianisme pratique, bornons-nous à remarquer ici que, quoique les Saintes Écritures établissent très-clairement la corruption et la faiblesse naturelle de l'homme, elles ne favorisent jamais, même au plus faible degré, au contraire, elles réfutent directement la supposition que nous avons tant de pen-

chant à établir, que notre faiblesse et notre corruption naturelle peuvent être regardées comme atténuant ce que la Justice divine exige de nous, et comme opposant une sorte de palliatif aux transgressions que nous nous permettons contre les lois de Dieu. Il ne serait pas difficile de démontrer qu'une semblable notion est en guerre ouverte avec tout le plan de la rédemption par le sacrifice de Jésus-Christ. Mais peut-être est-il suffisant, quand des insinuations telles que celles que nous condamnons, entrent de force dans l'imagination d'un Chrétien, de lui recommander de les réduire au silence par ce qui forme leur meilleure réponse pratique; — c'est que si notre condition naturelle est faible et dépravée, si nos tentations sont nombreuses et notre Juge suprême infiniment saint, cependant les offres de pardon et de grâce, de courage et de force qu'il fait aux pécheurs repentans sont universelles et illimitées. Ne soyons néanmoins pas surpris si toutes ces vérités semblent environnées de difficultés que nous ne pouvons entièrement résoudre. Combien n'en rencontrons-nous pas de pareilles de tous les côtés? A peine existe-t-il autour de nous un objet qui ne présente pas matière à une multitude de doutes et de contradictions. Chaque reptile qui rampe sur la terre, chaque herbe, chaque fleur que nous

contemplons, se jouent de notre imbécilité et démontrent que des bornes ont été prescrites à nos recherches. La nature entière nous prêche l'humilité. Est-il donc surprenant que nous soyons embarrassés quand il s'agit de résoudre une difficulté qui regarde, non les propriétés de la matière ou des nombres, mais les conseils et les voies de Celui « dont l'intelligence est infinie (*a*), dont les jugemens sont impénétrables et les voies incompréhensibles » (*b*). Malgré notre ignorance, nous pouvons nous reposer sur Dieu lui-même, qui nous déclare formellement que « quoique la nuée » et l'obscurité l'environnent, la justice et le » jugement sont la base de son trône » (*c*). N'oublions point encore que si le Christianisme présente quelques dogmes difficiles à expliquer, les vérités qu'il nous importe le plus essentiellement de connaître sont à la fois simples et faciles à comprendre. La vraie sagesse consiste à nous y tenir attachés, à accorder notre assentiment à tout ce qui nous est révélé, même à ce qui surpasse notre faible intelligence (observez bien que nous ne disons pas, à ce qui est contraire à notre raison); enfin à accueillir avec une pleine confiance ce qui nous a été manifesté avec clarté et d'une manière satisfaisante. Dans le vrai, nous sommes peut-être trop disposés à

(*a*) Ps. CXLVII. 5. (*b*) Rom. XI. 33. (*c*) Ps. XCVII. 2.

nous plonger dans des profondeurs qu'il est au-dessus de notre pouvoir de sonder; et c'est pour nous prémunir contre cette erreur, qu'un Auteur inspiré, après avoir menacé des plus sévères châtimens le peuple que Dieu avait choisi pour le combler de ses faveurs les plus particulières, s'il violait la loi de Dieu, introduit les nations environnantes comme demandant la cause d'une si cruelle punition, et termine ses importantes réflexions par cette admonition instructive : « Les » choses cachées appartiennent à l'Éternel notre » Dieu; mais les choses révélées sont pour nous » et pour nos enfans à jamais, afin que nous » observions toutes les paroles de cette loi » (*a*).

Tout homme qui est sérieusement pénétré du sentiment de l'état critique dans lequel nous sommes placés sur cette terre, qui réfléchit au tems incertain qui nous est donné pour faire notre paix avec Dieu, et qui mesure la courte durée de notre vie, suivie du jugement dernier et d'un bonheur ineffable, ou d'une épouvantable misère, ne considérera pas, sans un mélange de tristesse et d'effroi, tant de Chrétiens se livrer aux vaines spéculations d'une arrogante curiosité, et se jouer de leurs plus précieux, de leurs éternels intérêts. C'est ne donner qu'une bien faible idée de cette folie, que de

(*a*) Deut. XXIX. 29.

la comparer à la conduite d'un homme convaincu de rebellion, qui, étant conduit en la présence de son souverain, au lieu de saisir cette heureuse occasion pour solliciter son pardon, accueillerait avec froideur, et même avec mépris, la grâce qu'il lui offrirait, et s'occuperait insolemment à approfondir ses desseins et à critiquer ses conseils. Mais notre situation, quoique trop semblable à celle de ce rebelle, en diffère cependant dans cette importante circonstance, que du moins son succès peut être incertain, tandis que le nôtre est assuré, si nous ne le compromettons pas par notre propre faute; et que si, d'un côté, notre crime est incomparablement plus grand que celui de l'homme qui s'est révolté contre les ordonnances d'un monarque terrestre, d'un autre côté, nous savons que notre Juge suprême est plein de patience, facile à apaiser, plus disposé enfin à nous accorder notre pardon, que nous à le demander.

Que font donc ceux qui sont vivement pénétrés du sentiment de leurs forfaits et de leur repentir? Ils suivent le conseil d'un célèbre Poëte:

Ils volent où la clémence
De l'homme criminel adoucit la sentence;
La face contre terre, ils tombent à genoux,
Par les cris du remords désarment son courroux;

Et leurs ardens soupirs, et leurs voix gémissantes,
Du repentir sincère expressions touchantes,
S'élèvent vers le Dieu qui, même en les jugeant,
Traita des fils ingrats comme un père indulgent (*a*).

MILTON, *traduction de Delille.*

CHAPITRE III.

Défauts essentiels dans le système religieux de la plupart de ceux qui font profession d'être Chrétiens, relativement à notre Seigneur Jésus-Christ et au Saint Esprit, — avec une dissertation sur l'usage des Passions dans la Religion.

SECTION I.

IDÉES IMPARFAITES SUR NOTRE SAUVEUR ET SUR LE SAINT ESPRIT.

QUE « Dieu a tant aimé le monde, que dans sa » tendre miséricorde il a donné son Fils unique » Jésus-Christ pour notre rédemption. »

Que notre divin Sauveur a quitté volontairement la gloire de son père et s'est fait homme.

(*a*) What better can we do, than prostrate fall
Before him reverent; and there confess
Humbly our faults, and pardon beg; with tears
Watering the ground, and with our sighs the air
Frequenting, sent from hearts contrite, in sign
Of sorrow unfeign'd, and humiliation meek?

Qu'il « a été le méprisé et le rejeté des hommes,
» un homme de douleur, et qui sait ce que c'est
» que la langueur :

Qu'il « a été navré pour nos forfaits et frappé
» pour nos iniquités ;

Que « le Seigneur a fait venir sur lui l'iniquité
» de nous tous :

Qu'enfin « il s'est abaissé lui-même jusqu'à
» supporter la mort de la Croix pour nous, mi-
» sérables pécheurs, afin que quiconque vient
» à lui avec une sincère repentance et une vé-
» ritable foi ne périsse point, mais qu'il obtienne
» la vie éternelle :

Qu'il « est maintenant à la droite de Dieu, in-
» tercédant pour son peuple :

« Qu'étant réconciliés avec Dieu par la mort
» de son Fils, nous pouvons nous approcher
» avec confiance du trône de la grâce, afin
» d'obtenir miséricorde et de trouver grâce dans
» le tems convenable :

Que « notre Père céleste accordera certaine-
» ment son Saint Esprit à ceux qui le lui de-
» mandent :

Que « l'Esprit de Dieu doit habiter en nous ;
» et que si quelqu'un n'a point l'Esprit de Christ,
» il n'est point à lui :

Que par cette divine influence, « nous serons
» renouvelés, par la connaissance, à l'image

» de Celui qui nous a créés, et remplis des fruits
» de la justice, qui sont produits par Jésus-Christ
» à la gloire et à la louange de Dieu. » — Qu'é-
» tant tous ainsi réunis pour jouir dans la lumière
» de l'héritage des Saints, » nous dormirons au Seigneur; et quand la dernière trompette sonnera, notre corruption se changera en incorruptibilité; — et qu'étant enfin devenus parfaits par sa ressemblance, nous serons admis dans son Royaume céleste.

Tels sont les dogmes fondamentaux que nos Saintes Ecritures nous enseignent relativement au Sauveur et au Saint Esprit, et qu'admettent toutes les Eglises Protestantes. Nous les tiendrons pour démontrés, conformément à notre plan général. Il est, nous l'espérons, un bien petit nombre de ceux qui suivent habituellement les rites consacrés dans notre culte, qui méconnaissent ces grandes vérités, ou qui ne leur accordent aucune attention. Elles sont consacrées dans toutes nos prières liturgiques, et dans toutes celles que nous y ajoutons pour invoquer les miséricordes divines. Veuille le Seigneur que nous puissions présumer, avec une égale confiance, que tous ceux qui en adoptent les expressions, discernent aussi dans leur entendement toute leur force et leur excellence, qu'ils éprouvent leur influence sur leurs affections et leur efficacité

régénératrice sur leur cœur! Alors, quelles vives émotions elles exciteront en nous, quelle profonde contrition et quelle horreur de nos péchés; en même tems, quelle humble espérance, quelle foi solide, quelle joie céleste, quel ardent amour, quelle gratitude sans cesse active, toujours ravissante!

Il est bien à craindre qu'il n'existe, sous ce rapport, une grande imperfection dans la Religion de la plupart de ceux qui font profession d'être Chrétiens; imperfection qu'on peut comparer à une paralysie qui a frappé au cœur. Dans ses premières atteintes, elle n'altère que faiblement l'apparence extérieure du corps; mais elle éteint le principe interne de la chaleur, elle arrête le mouvement du sang, et bientôt l'engourdissement se propage jusqu'aux fibres les plus éloignées du centre de la vie. Cette imperfection est entièrement liée à celle qui a fait le sujet principal du chapitre précédent. « Ce ne sont » pas ceux qui sont en santé qui ont besoin de » médecin; ce sont ceux qui se portent mal. » Si nous avions fortement senti tout le poids de nos péchés; si nous avions acquis une profonde conviction que ce fardeau nous conduira, en dernier résultat, à la perte de notre ame, nos cœurs tressailleraient à l'ouïe de cette gracieuse invi-

tation : « Venez à moi, vous tous qui êtes tra-
» vaillés et chargés, et je vous soulagerai. (*a*). »
Mais pour ceux que leurs péchés n'ont que légèrement fatigués, ce serait une véritable affectation, que de prétendre qu'ils ont des idées bien élevées de la valeur de la délivrance qui leur est offerte, et de l'ardeur avec laquelle ils doivent l'accepter. Il est donc bien rare que cette prétention se soutienne; et l'observateur le plus superficiel, comparant les sentimens et les intentions de la plupart des Chrétiens avec les articles qu'ils ont maintenus dans leur confession de foi, et avec l'énergique langage de l'Écriture, doit être frappé de leur étonnante disproportion.

Sans parler de cette multitude d'hommes, de l'esprit desquels les affaires ou les vanités de cette vie ont banni tout principe religieux, remarquons ce qui se passe dans l'ame de ceux en qui l'on reconnaît le plus de décence et de moralité. D'après quelle règle les jugerons-nous? Leur cœur est-il véritablement animé de ces nobles sentimens? Sont-ils embrasés de cet amour que la Religion est si propre à inspirer? Alors sans doute leur ame est disposée à se porter vers elle avec une impétuosité immodérée, ou, du moins, à revenir à elle avec une nouvelle ardeur, aussitôt qu'elle aura surmonté ce refroidissement

(*a*) Matth. XI. 28.

que lui avaient causé les sollicitudes et les affaires de la vie. Il connaissait bien la nature humaine, ce peintre habile qui traçait en ces mots les caractères d'une affection bien sincère : « Elle est » volage et frivole en toute chose, excepté dans » la constante image de l'objet qui est aimé (*a*).

« Mais comment, dira-t-on peut-être, pouvez- » vous savoir que ces personnes-là ont l'esprit » rempli de ces pensées ? Avez-vous le se- » cret de lire dans le fond des cœurs ? » Appelons-en à un témoignage que nous avons déjà invoqué dans un exemple précédent. « De l'a- » bondance du cœur, dit l'Écriture, la bouche » parle. » Abordons ces Chrétiens dans un moment opportun, et dirigeons la conversation sur des matières religieuses : tout ce que nous pourrons obtenir sera de les engager à en parler d'une manière générale. Ils se perdront dans des lieux communs ; ils n'avanceront rien de précis, rien de déterminé, rien qui annonce un esprit habitué à contempler un objet sous toutes ses faces. En vain vous efforcerez-vous de diriger la conversation vers ce sujet qui devrait toujours occuper le premier rang dans le cœur d'un pécheur racheté,

(*a*) « Unstaid and fickle in all other things,
» Save in the constant image of the object
» That is beloved. » SHAKESPEARE.

ils tromperont tous vos efforts; et si vous cherchez à leur rappeler leur rédemption, vos ouvertures seront accueillies avec une extrême froideur, peut-être même avec un dégoût qu'ils ne sauront dissimuler; de sorte que ce qui pourra vous arriver de plus heureux, sera d'en venir à une discussion obligée et de pure forme. L'excellence des préceptes moraux de notre Sauveur, sa douceur et sa simplicité, son dévouement absolu, la pureté sans tache de ses mœurs, la patience et la charité qu'il fit briller à l'heure de sa mort: tous ces grands objets, ils ne pourront sans doute s'en entretenir sans admiration, s'ils se déterminent à en parler, puisque ces vertus ont souvent arraché une louange involontaire, même aux infidèles les plus acharnés et les plus pervers. Mais ne considéreront-ils pas ces qualités d'une manière purement abstraite, plutôt que comme des perfections et des traits caractéristiques de ce Protecteur, de ce Bienfaiteur, de cet Ami, « qui nous a aimés, et qui s'est donné pour nous, » qui est mort pour *nos* offenses et qui est ressuscité pour *notre* justification, qui est maintenant à la droite de Dieu, où il intercède » pour *nous*? » Qui pourrait penser que cette douceur et cette humanité, ce renoncement à soi-même et cette patience dans l'adversité, que nous louons avec tant de froideur, ont été exercés

envers *nous-mêmes* dans des actes d'une infinie bienveillance, dont *nous* recueillons seuls tous les avantages ; dans des sacrifices et des travaux auxquels Jésus s'est soumis pour *notre seul intérêt;* dans des peines et des affronts qu'il a endurés pour *notre* seule délivrance?

Heureusement que des moyens efficaces ont été employés pour empêcher que ces grandes vérités ne s'échappent entièrement de notre souvenir. Grâce aux rédacteurs de notre Liturgie, bien plus qu'à un grand nombre de personnes qui occupent nos chaires, on nous ramène à leur juste valeur et à leur véritable connexion, toutes les fois que nous entrons dans nos temples pour offrir à l'Éternel le culte qui lui est dû. Cependant sera-ce aller trop loin, que d'affirmer que, quoique ces vérités y soient présentées avec une grande décence, pour ce qui concerne le jour, le lieu et leur application, nous les accueillons généralement avec aussi peu d'intérêt, que ces récits de légendes racontés par un vénérable historien, ou ces événemens qui remontent à une haute antiquité, sans être pour cela dignes d'une plus grande confiance, et qui, quoiqu'ils aient été très-intéressans pour nos ancêtres, se rapportent à des époques et à des circonstances si différentes des notres, qu'il n'est pas possible que nous y attachions un grand prix? Nous

les écoutons avec une indifférence très-marquée ; nous les répétons par routine, prenant tour à tour le ton de la plus profonde humilité et celui de la plus vive reconnaissance, sans que notre physionomie perde son calme habituel ; et quand le service du jour est terminé, nous bannissons entièrement ces pensées de notre esprit, jusqu'à ce que le retour du Dimanche, nous appelant à célébrer de nouveau le culte public, nous offre l'occasion de répéter la périodique expression de notre gratitude et de notre humilité. Si l'auteur a mis quelque vivacité à condamner la tiédeur avec laquelle on s'occupe du bienfait de la Rédemption, il espère qu'on la lui pardonnera en faveur de ses motifs. Les Unitaires et les Sociniens, qui refusent leur assentiment à divers dogmes particuliers de l'Évangile, ou qui s'égarent en entreprenant de les expliquer, peuvent bien ne sentir que faiblement ces grandes vérités, ou en parler sans émotion. Mais pour ceux qui professent de les croire sincèrement, cette froideur devient très-répréhensible. Les plus signalés services que l'homme puisse rendre à son prochain paraissent bien méprisables, si on les compare aux ineffables miséricordes de Christ ? — à ces miséricordes achetées à un si haut prix et dispensées si généreusement, — à cette délivrance du malheur éternel, — à ce don d'une

« d'une couronne de gloire qui ne se flétrira ja-
» mais. » Et, je vous le demande, combien la froideur que nous censurons ici ne nous paraîtrait-elle pas condamnable, si nous l'éprouvions de la part d'une personne à laquelle nous aurions rendu un service signalé? Le véritable amour est un principe ardent, actif; une gratitude froide, phlegmatique et sans vie, est une contradiction dans les termes. De généreuses affections exercent-elles réellement toute leur vigueur dans nos ames? Alors, comme nous nous plaisons à exalter l'excellence et à énumérer les mérites de notre bienfaiteur! Comme nous nous échauffons quand on ose avancer devant nous quelque chose qui tende à le déprécier! Comme nous nous plaisons à parler de sa bonté! Avec quelle piété nous conservons tous les objets qui peuvent nous rappeler son souvenir! Avec quelle joie nous saisissons toutes les occasions de rendre, soit à lui, soit à ceux qui lui sont chers, ces bons offices qui, quoique d'une faible valeur en eux-mêmes, peuvent attester la sincérité de notre reconnaissance! La simple mention de son nom réjouit notre cœur et enflamme tous les traits de notre physionomie; et si la mort nous l'a ravi; si en rendant le dernier soupir, il nous a demandé pour toute récompense que nous nous réunissions de tems en tems pour célébrer sa

mémoire et les services qu'il nous a rendus, dans une cérémonie où nous déployerions toute la chaleur de notre affection, toute la sincérité de notre reconnaissance, je vous le demande, pourrions-nous soutenir l'idée de manquer à une si sainte obligation?

Tels sont les vrais caractères, telles sont les opérations naturelles d'une vive gratitude. Comment pouvons-nous donc croire, sans violer les principes les mieux établis de la nature humaine, que quand *les effets* sont si différens, le *principe intérieur* demeure invariablement le même?

Si l'amour de Christ inspire une telle langueur à la foule des Chrétiens de profession, on ne peut pas espérer que leur joie et leur confiance en ses miséricordes soient très-vigoureuses. Nous sommes encore forcés de remarquer qu'il n'y a rien ici de distinct, rien de spécifique, rien qui annonce une ame persuadée des priviléges du Chrétien, bien familiarisée avec leur usage, puisant habituellement sa consolation dans les espérances que lui offre l'Évangile, vivifiée enfin par le sentiment de ses excellentes qualités et celui de sa glorieuse réhabilitation.

La doctrine des opérations sanctifiantes du Saint Esprit paraît être encore plus mal accueillie que celle de la Rédemption. Ce serait donner une idée bien inexacte de l'insuffisance des notions

que la plupart des Chrétiens entretiennent sur ce sujet, que de se borner à affirmer qu'ils ne sentent point assez fortement l'inefficacité de leurs seuls efforts pour purifier leur cœur et sanctifier leur conduite; et qu'ils ne s'occupent pas chaque jour à employer, avec diligence et humilité, les moyens qui leur ont été fournis pour obtenir le secours de Dieu et en faire un bon usage. Leurs idées sur ce sujet sont si confuses, si languissantes, que nous nous écarterions très-peu de la vérité, en avançant qu'on ne saurait affirmer, même en les jugeant de la manière la plus favorable, qu'ils sont bien convaincus de la vérité de ce dogme.

L'auteur de cet ouvrage connaît toutes les objections que peuvent lui opposer ceux dont il vient de condamner, avec tant de liberté, les opinions. Il est préparé à les entendre soutenir « qu'il arrive souvent que ceux qui prétendent » éprouver les plus vives affections religieuses » n'en ressentent réellement que de très-faibles, » peut-être même aucune; que, sans citer au- » cun exemple d'une hypocrisie étudiée, quoiqu'il » en existe un trop grand nombre, les affections » qui se sont exclusivement arrogé le titre de » religieuses, ne sont que des écarts d'une ima- » gination exaltée, ou les rêveries d'un cerveau

» enflammé ; qu'en particulier, cet amour pour
» notre Sauveur, qu'on recommande si chau-
» dement, n'est autre chose qu'une vaine fer-
» veur, qui ne produit de fermentation que
» dans l'esprit désordonné de l'enthousiaste ;
» que la religion est plus solide dans sa nature,
» plus tempérée, plus vigoureuse dans ses effets ;
» qu'elle rejette avec dédain l'appui du seul sen-
» timent auquel nous prétendrions l'associer ;
» sentiment si volatil, si indéterminé, si trivial
» et d'une si faible utilité ; sentiment qui varie
» selon les hommes, et même dans le même
» homme, selon les tems, les circonstances et
» le mouvement accidentel des esprits animaux ;
» sentiment, enfin, dont notre nature est bien
» peu susceptible à l'égard d'un Être qui échappe
» à nos regards.

» Pour ce qui concerne les opérations du
» Saint Esprit, ajoutera-t-on probablement, il
» ne vaut guère la peine de consacrer beaucoup
» de tems à développer leur théorie, puis-
» qu'il est manifeste que dans la pratique il
» n'existe pas de signe positif dont nous puissions
» faire usage pour reconnaître leur réalité, même
» en ce qui nous concerne, bien moins encore
» en ce qui concerne les autres. Tout ce que
» nous savons, c'est que ceux qui prétendent

» avoir reçu ces secours extraordinaires, n'ont
» jamais manqué d'abuser de la crédulité du
» vulgaire, et de mettre à l'épreuve la patience
» du sage. Depuis les hypocrites du dix-septième
» siècle, dont le langage avait tant d'affectation,
» et ces fanatiques dont les mœurs étaient si
» farouches, jusqu'à leurs descendans, moins
» dangereux sans doute, parce qu'ils ont obtenu
» de nos jours moins de succès, nous entendons
» élever des prétentions également insoutenables,
» on nous obsède de contes également oiseux,
» on fatigue nos oreilles par un jargon d'une bas-
» sesse également repoussante; nous distinguons
» même assez fréquemment en tout cela, des arti-
» fices tout aussi vils et des intentions tout aussi
» mercenaires. Cette doctrine, pour ne pas dire
» pire, ne tend qu'à favoriser l'indolence de
» l'homme. Car en lui promettant de lui indiquer
» une méthode abrégée de devenir sage et bon,
» on écarte de lui la nécessité de se livrer de
» soi-même, et avec diligence, à cet important
» travail. Abandonnant donc toutes ces spécu-
» lations également indolentes et chimériques,
» la véritable sagesse nous ordonne de leur subs-
» tituer quelque chose de plus solide et de plus
» pratique; et cet ouvrage est, de votre aveu,
» assez difficile pour nous en occuper entièrement,
» puisqu'il s'agit de réparer les désordres de nos

» passions, de former notre caractère moral et de
» cultiver les vertus qui le constituent. » —
« Tel est l'usage que Dieu nous ordonne de faire
» de notre entendement. Et vous voudriez le
» dégrader en le confondant avec le tempé-
» rament physique ou les désirs d'une imagi-
» nation déréglée ? Vous vous obstineriez à faire
» prévaloir des moyens non-seulement indignes
» de notre divin Maître, mais qui, dans l'esprit
» des hommes réfléchis, ont toujours environné
» la Religion de soupçons et de dédains ; et qui,
» sous le vain prétexte de l'honorer, ne servent
» qu'à faire injure à sa cause et à lui enlever
» tout son crédit ? » Notre Opposant, s'échauffant
à mesure qu'il va en avant, prendra peut-être
un ton plus impatient. « Les dogmes, s'écriera-
» t-il, n'ont-ils jamais été pervertis au point
» de frapper d'un vrai déshonneur la Religion
» de Jésus ? Avez-vous besoin d'un exemple ?
» Lisez la devise de l'étendard de l'inquisition,
» voyez les pieux Dominicains soumettant à la
» torture leurs malheureuses victimes pour
» l'amour de Christ (*a*). Ou bien voulez-vous
» contempler les effets de vos principes quand
» ils se développent en grand et qu'on les prend
» en masse, si nous pouvons nous servir de cette

(*a*) Telle est l'inscription écrite sur la bannière de l'inquisition.

» expression, portez vos regards au-delà de » l'Atlantique? Là combien votre zèle ne sera- » t-il pas édifié par la sainte activité d'un Cortez, » d'un Pizarre et des apôtres qu'ils lancèrent » dans l'hémisphère occidental? A quelle autre » cause pourrait-on attribuer les immenses ra- » vages des persécutions nationales, des Croi- » sades, et de tant d'autres guerres religieuses » dans lesquelles la rapacité, l'orgueil, la » cruauté, se couvrant du masque de ce principe » spécieux, ont affligé si long-tems le monde » entier? Le Prince de paix a été contraint de » prendre l'attitude d'un féroce conquérant; et, » oubliant le message de bonne volonté qu'il » avait apporté aux hommes, il est sorti comme » un second Fléau de Dieu (*a*), pour désoler » et dévaster toute l'espèce humaine. »

Que le nôm sacré de Religion ait été trop souvent prostitué pour accomplir les plus détestables desseins; que des bigots furieux, de sanguinaires persécuteurs, et d'hypocrites égoïstes de toutes les qualités, de toutes les dimensions, depuis le général d'armée si habile au pillage, jusqu'à l'oracle au langage benin d'une congrégation de faux dévots, se soient faussement parés des cou-

(*a*) Titre d'Attila, roi des Huns, dont les ravages et les dévastations sont bien connus.

leurs du Christianisme : voilà des vérités bien tristes et bien humiliantes ; aussi personne ne les reconnaît plus volontiers, personne ne les déplore avec plus d'amertume que ceux qui se forment la plus haute idée de la nature de notre sainte Religion, et qui prennent le plus vif intérêt à la maintenir dans toute sa dignité. Nous sommes prêts à admettre encore, sans qu'il soit nécessaire d'entrer en discussion là-dessus, que les affections religieuses et le dogme du secours divin ont été, de tout tems, plus ou moins défigurés par les fausses prétentions et par la conduite extravagante de ces farouches fanatiques ou de ces enthousiastes dont le cerveau était certainement aliéné. Voilà néanmoins ce qui arrive dans toutes les circonstances où la dépravation de l'homme pervertit les bienfaits de Dieu. Pourquoi donc n'en faire un argument que quand il y a du danger à en abuser? N'en est-il pas de même de tout principe qui exerce quelque activité, soit dans le monde naturel, soit dans l'économie morale? Considérez, par exemple, les propriétés de la matière. Elles ont sans doute été dispensées par la Providence pour notre bien-être et notre avantage spécial ; cependant elles ont souvent été appliquées aux usages les plus déraisonnables ; bien plus souvent encore elles ont été changées en tout autant d'agens de misère

et de mort. C'est sur ce fait qu'est fondée cette maxime, aussi juste que bien connue, que les « meilleures choses, quand on en abuse, peuvent » devenir les plus mauvaises; » maxime qu'on doit appliquer spécialement à la Religion. Car dans ce cas-ci, ce n'est pas seulement comme dans tant d'autres, qu'un grand pouvoir, quand il est méchamment employé, peut faire d'autant plus de mal qu'il a plus de force; mais c'est que le même principe, sur lequel nous nous appuyons généralement pour restreindre et retarder les progrès du péché, cesse non-seulement d'opposer une douce résistance, mais acquiert une puissante activité dans la direction opposée. Et vous voudriez vous prévaloir de ces abus pour étouffer dans les ames tout sentiment religieux? N'est-ce pas en employant les mêmes faux fuyans que tant d'infidèles ont déclaré une guerre opiniâtre au Christianisme? et le monde ne sait-il pas assez quels en ont été les funestes effets? Supposons qu'on soit parvenu à éteindre le flambeau de la Religion dans tous les cœurs, alors la Liberté demeure pour affliger le monde; car cette puissance qui, sagement dirigée, est la dispensatrice de la lumière et du bonheur, devient, lorsqu'elle dégénère en licence, et l'expérience ne l'a que trop cruellement démontré, un véritable fléau pour la nation sur laquelle elle

exerce ses malignes influences. Ainsi sapez les fondemens de la Liberté. Qu'est-ce qui a été le plus déshonoré par de faux prétendans que le Patriotisme ? Eh bien! étouffez le Patriotisme. Mais alors, les dangers dans lesquels vous avez été jetés n'ont pu être surmontés que par le Courage. Bannissez donc le Courage. — De la même manière, vous pouvez successivement priver l'homme de la Raison, du dón de la Parole, de la Mémoire et de toutes les Prérogatives qui le distinguent d'une manière si éminente. Mais peut-être en avons-nous déjà trop dit pour répondre à une objection qui est assise sur un terrain si difficile à défendre, et qui nous autoriserait également à condamner toutes nos facultés physiques ou morales, par la raison seule que nous en avons fait quelquefois un mauvais usage.

Quant à l'assertion de notre Opposant, qu'il n'existe aucune règle pour déterminer la validité de nos prétentions aux affections religieuses, elle doit être admise en partie. Sans doute nous ne sommes pas toujours capables de lire dans le cœur des hommes, et de connaître leur véritable caractère; et c'est à cause de cela que nous restons, en quelque manière, en butte aux prétextes faux et hypocrites qu'on nous oppose d'un air si triomphant. Mais alors ces prétextes ne prouvent pas mieux que toutes les

prétentions qu'on peut former reposent sur la fourberie et l'hypocrisie, qu'on ne peut conclure de ce qu'il y a eu un grand nombre d'hommes qui ont étalé des prétentions fausses et intéressées à la sagesse et à l'honnêteté, qu'il n'exista jamais sur la terre aucun homme sage et honnête. Nous ne raisonnons ainsi, que parce que notre ame a un fatal penchant vers la corruption. Pourquoi sommes-nous si surpris, si scandalisés de ce qu'il se trouve des imposteurs dans l'Église de Christ? N'est-ce pas exactement ce que notre divin Maître lui-même nous annonce; et quand on lui présente cette antique difficulté : « N'as-tu pas semé » de la bonne semence dans ton champ; d'où » vient qu'il a produit de l'ivraie? » sa réponse ne fournit-elle pas la meilleure solution? — « C'est un ennemi qui a fait cela. » — Sans doute, l'hypocrisie est si *détestable*; l'enthousiasme présente des dangers si imminens, que nous sommes bien autorisés à chercher avec un soin jaloux à nous garantir de leurs atteintes. Cependant il n'est point hors de propos de saisir cette occasion pour observer que nous sommes quelquefois disposés à tirer des conclusions trop défavorables des apparences qui nous déplaisent, et que nous pouvons principalement et même tout-à-fait attribuer à des conceptions communes ou confuses, à des manières et des habitudes dégoûtantes, ou

à des expressions d'une telle bassesse ou d'une telle inconvenance qu'elles dégénèrent en grossiéreté. La manière et le langage d'un homme vulgaire, quand il traite des matières religieuses, seront probablement vulgaires; et il est difficile qu'un homme de lettres, dont le goût est poli et délicat, ne soit pas choqué, quoique sans raison, de leur inconvenance. Mais nous devrions du moins faire tous nos efforts pour corriger les jugemens inconsidérés que nous sommes si disposés à prononcer dans de semblables occasions, et apprendre à apprécier un tissu solide et qui offre une exacte ressemblance, quoiqu'il soit caché sous une draperie lourde et mal assemblée. Un Apôtre a déclaré qu'il n'était point venu pour prêcher les Grecs instruits et d'un goût exquis, « avec des discours éloquens ou avec une sagesse humaine, » et qu'il avait pris grand soin de ne point adopter ces formes extérieures, de peur qu'on n'attribuât ses succès à ses talens oratoires, plutôt qu'à l'efficacité de sa doctrine, et au pouvoir divin dont elle émanait. Dans notre siècle, les opérations extraordinaires du Saint Esprit et ses dons miraculeux ayant pris fin, il est absolument nécessaire qu'un Ministre du Seigneur unisse à une profonde étude, à une solide éloquence et à une soigneuse préparation, la délicate attention d'adopter les manières les

plus convenables, et le talent de traiter ses sujets avec autant de force que de précision. Voilà le seul moyen d'enseigner avec un vrai succès notre sainte Religion, et d'imprimer sur cette fonction le plus honorable caractère. Saisissons cette occasion pour rendre hommage à la vérité, en remarquant qu'une Société de Chrétiens, qui, par la grossiéreté, vraiment repoussante du langage qu'elle avait adopté, avait à juste titre excité des soupçons de la nature la plus sévère contre ses principes, s'est parfaitement réhabilitée dans l'opinion publique (*a*), et se montre peut-être supérieure à tout ce qui mérite le plus d'éloges dans les tems modernes par les preuves non équivoques de son amour pour Jésus-Christ, et par le zèle le plus ardent, le plus actif, le plus patient pour son service; zèle tempéré par la prudence et adouci par la charité ; zèle tendant au grand but qu'elle se propose par l'emploi modeste et graduel des moyens les mieux combinés; zèle enfin soutenu par un courage qu'aucun danger ne peut intimider, et par une paisible constance qu'aucune fatigue ne saurait épuiser.

(*a*) Voyez le témoignage des Marchands des Indes occidentales, en faveur des Moraves, dans le rapport du Conseil privé sur la Traite des Nègres.

SECTION II.

De l'admission des Passions dans la Religion.

L'objection de notre Adversaire porte en substance, qu'insister sur l'obligation de rendre notre Sauveur l'objet de nos affections, c'est dégrader notre culte religieux, c'est substituer une série de simples sensations au culte de l'entendement. Elle mérite donc la plus sérieuse considération. Si elle est juste, elle est décisive; car notre culte doit être incontestablement « un service raisonnable » (*a*). Notre Opposant peut entendre par là ou que ces affections sont déraisonnables en elles-mêmes, ou qu'elles sont déplacées dans la Religion. Il peut difficilement affirmer que les affections sont déraisonnables dans leur propre nature. Supposer qu'il soutiendra cette assertion, c'est supposer qu'il ignore ce que le plus faible écolier connaît si bien, relativement au mécanisme du cœur humain. Regardons par conséquent comme accordé que ce n'est point là ce qu'il veut dire; et bornons-nous à examiner le dernier terme de l'alternative. Ici encore on peut entendre ou que les affections sont déplacées dans la Religion sous un point de vue

(*a*) Rom. XII. 1.

général, ou que notre divin Sauveur n'est pas digne de les inspirer.

L'opinion de ceux qui prétendent que les affections sont déplacées dans la Religion, paraît avoir reçu un accueil universel. On regarde les affections comme le plus formidable rempart de l'enthousiasme. On pense qu'il est expédient d'imiter la prudence de ces généraux qui se hâtent de raser la forteresse et d'enclouer les canons, dès qu'ils craignent qu'ils ne tombent dans les mains de l'ennemi. L'homme n'est que trop disposé à se laisser induire en erreur par des expressions mal définies et mal comprises; et les progrès de cette persuasion, que nous cherchons à combattre, ont été d'autant plus favorisés par cet abus de langage, qu'on ne s'est point assez attaché à la réprimer dès son origine. C'est ainsi qu'on a permis, presque sans résistance, à cette espèce de Religion qui bannit de l'ame toute affection, toute chaleur, de s'arroger exclusivement la qualification de *raisonnable*. Loin d'obtempérer avec trop de complaisance à cette prétention, attachons-nous à discuter mûrement une question d'une si haute importance; mais faisons-le avec profondeur et sans partialité. Alors, ou nous nous trompons fort, ou nous reconnaîtrons que cette prétention n'est qu'une erreur aussi grossière que dangereuse. Si ce sacrifice est jugé

vraiment indispensable, il faudra bien nous y soumettre; mais, avant de le faire, on ne nous contestera pas le droit d'être écoutés avec patience, disons mieux, avec une indulgente faveur, décidés à faire tous nos efforts pour démontrer que rien n'oblige à recourir à un remède si désespéré. Cette discussion nous entraînera sans doute fort loin. Mais notre prolixité sera facilement justifiée, et par la grandeur de notre sujet, et par la considération qu'il ne paraît point avoir jusqu'ici suffisamment fixé l'attention des personnes qui ont écrit sur des matières religieuses.

Une très-forte présomption contre la doctrine que nous nous préparons à combattre, c'est qu'elle tend à exclure du service de la Religion, le sentiment, cette partie si importante de la constitution humaine; et tandis que nous pensons que c'est là le plus noble emploi que nous puissions faire de ce principe si actif de notre nature spirituelle, nos adversaires le condamnent comme le plus dangereux et le moins utile. Or, je le demande, comment peut-on se refuser à admettre que, semblables aux organes du corps, les qualités élémentaires et les passions originelles de l'ame nous ont toutes été données par notre Créateur, pour que nous en fassions l'usage le plus excellent? Il est vrai que, par une suite funeste de notre condition dégénérée, elles sont dans

dans une perpétuelle révolte contre notre raison et notre conscience ; tandis qu'elles devraient reconnaître, sans hésiter, la supériorité de leur puissance. Mais quand la Révélation aurait gardé le silence sur ce sujet, la raison naturelle aurait suffi pour faire présumer qu'il ne peut appartenir qu'à une Religion émanée de Dieu, d'arrêter les funestes effets de cette dépravation. Oui! la sagesse humaine, quoiqu'abandonnée à ses seules lumières, a démontré, d'une manière tacite, que cette entreprise était au-dessus de ses forces. Considérez, en effet, les deux plus célèbres systèmes de la philosophie. Voyez l'un confirmant expressément les passions dans l'autorité qu'elles avaient usurpée ; tandis que l'autre, désespérant de parvenir à les régler, a jugé qu'il n'y avait d'autre parti à prendre que de les éteindre. Le premier a agi comme un gouvernement sans énergie qui proclame l'indépendance d'une province en pleine révolte, parce qu'il n'a point assez de caractère pour la faire rentrer sous son obéissance. L'autre a fondé son plan si vanté sur la même base que cette barbare politique qui calme les troubles dont une contrée turbulente est affligée, en ordonnant l'extermination de ses habitans. Le retour du calme est sans doute le résultat de cette mesure ; mais ce n'est point le calme de l'ordre ; c'est celui de l'impuis-

sance. Ce n'est point le silence de la tranquillité ; c'est celui de la mort.

Trucidare falso nomine imperium, et ubi solitudinem faciunt, pacem appellant. — TACIT.

Le Christianisme, osons l'espérer, ne sera point réduit à de si déplorables expédiens. D'ailleurs, dans le fait, il ne consentirait jamais à les mettre en œuvre. Aussi se bornent-ils à affaiblir son efficacité, ceux qui se méprennent sur son caractère, ou qui ne se font aucune idée de son pouvoir. Qu'est-ce, en effet, qui constitue sa principale gloire, sa fonction essentielle? N'est-il pas appelé à maintenir toutes les facultés de notre nature dans une régulière subordination, dans une juste dépendance, afin que l'homme, rétabli dans toutes ses prérogatives, puisse enfin se diriger vers le véritable but que se proposa Celui qui l'a créé, et se dévouer, d'une manière absolue et dans une parfaite harmonie, à son service et à sa gloire? « Mon fils, donne-moi ton » *cœur.* » — « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu » de tout ton *cœur :* » — telles sont les demandes directes et énergiques qui nous sont faites dans l'Écriture. Nous ne pourrions jeter un coup d'œil sur une seule des pages de ce Livre saint, sans y découvrir d'abondantes preuves que c'est la religion des Affections que Dieu exige essentiel-

lement de nous. Amour, Zèle, Gratitude, Joie, Espoir, Confiance : tous ces sentimens y sont individuellement caractérisés. Et gardez-vous de croire que la parole de Dieu se borne à les tolérer comme des faiblesses. Non! elle nous les prescrit comme un devoir indispensable; elle nous les recommande comme le culte le plus agréable que nous puissions offrir à l'Éternel. Les passages relatifs à ce sujet sont si nombreux, que ce serait vouloir ne pas finir que de se livrer à des citations particulières. Nous nous bornons donc à renvoyer notre lecteur à la sainte Bible. Nous l'invitons de plus à observer, que si elle accorde de justes éloges à la véhémence des passions, lorsqu'elles sont mises en activité par un objet légitime, elle enseigne encore qu'un cœur dur, froid et insensible est souverainement criminel. Elle déclare que la tiédeur est l'objet particulier du dégoût de Dieu et de son aversion, tandis que le zèle et l'amour obtiennent toujours son bon plaisir et sa haute protection. Elle promet de plus à celui qui arrache son cœur de pierre pour le remplacer par un cœur plus tendre et plus ardent, qu'il recueillera incessamment les fruits salutaires du retour de la faveur de Dieu et de l'opération sanctifiante de sa grâce. Quand l'Apôtre priait le Seigneur pour les fidèles de Philippe au bonheur desquels il prenait le

plus affectueux intérêt, il le sollicitait d'augmenter de plus en plus leur amour déjà « très-« grand. » Notre culte a reçu les formes les plus propres à maintenir nos affections dans une ferveur habituelle, ou à leur donner de la vie quand elles sont frappées d'engourdissement; et c'est dans le dessein de leur imprimer une plus grande vivacité, qu'on y a introduit la musique et le chant de nos hymnes sacrés. Si nous étudions le caractère de ces hommes éminens que l'Écriture nous peint avec de si magnifiques couleurs, nous les voyons pleins de chaleur, de zèle et d'affection. Célèbrent-ils les gratuités de leur suprême Bienfaiteur, fonction qui leur offre tant de charmes, leur cœur s'enflamme, il brûle de la plus sainte extase; le langage le plus énergique devient trop froid pour exprimer l'ardeur de leurs transports; ils invitent la nature entière à former auprès d'eux un chœur sacré; ils l'adjurent d'unir sa voix à la leur pour chanter des alleluia d'alégresse, de louanges et d'actions de grâces. Entre les Auteurs inspirés, c'est l'Homme selon le cœur de Dieu, qui imprime le plus d'énergie à ces vives effusions. Ses cantiques paraissent même nous avoir été donnés dans le but de transmettre un modèle de louanges à toutes les générations qui devaient lui succéder; de sorte que nous pouvons dire, avec un excellent

prélat (*a*), dont le cœur brûlait aussi de cette flamme céleste, que « c'est en empruntant les » propres expressions de ce Livre divin, que » les louanges de l'Église se sont élevées d'âge » en âge jusqu'au trône de la Grâce. » Après que Dieu eut arrêté, au milieu de sa sanguinaire carrière, celui qu'il destinait à être l'Apôtre des Gentils, et dont la conversion devait offrir à l'Église un monument de sa grâce régénérante, l'énergie des affections de Saint Paul s'affaiblit-elle ? Non ! c'est dans leur direction seule qu'elles éprouvent quelque changement. C'est à son divin Maître qu'il consacre ses affections, sans aucune altération, sans aucun partage. Son zèle brille dès-lors de l'éclat le plus pur; et ni l'intensité, ni la longueur de ses souffrances, ne parviennent à attiédir sa ferveur ou à refroidir l'enthousiasme de ses chants de triomphe. Enfin, le culte que les esprits glorifiés rendent à l'Éternel dans le Ciel, ne nous est point présenté comme une méditation froide et purement intellectuelle, mais comme un hommage de reconnaissance et d'amour. Certainement on ne prétendra point que les fidèles auxquels il est promis, tandis qu'ils sont sur la terre, « qu'ils seront rendus » capables d'avoir part à l'héritage des Saints » dans la lumière, » soient dispensés de préparer

(*a*) Le D.r Horne.

leur cœur, en toute humilité, à se réunir aux bienheureux dans leurs immortelles louanges.

L'auteur pense qu'il est convenable de prévenir ses lecteurs contre une fausse illusion, dont l'esprit de notre Opposant ne paraît nullement exempt : c'est que les affections religieuses tirent principalement leur force de la ferveur physique, des ardeurs, des transports, de l'enthousiasme dont le tempérament est susceptible; et que ces affections, ainsi qu'une expérience journalière doit nous en convaincre, peuvent être facilement excitées dans les personnes douées d'une imagination exaltée, et dont les passions sont très-vives, quoique leur cœur ne soit ni fortement ému par l'objet qui les enflamme, ni sincèrement intéressé en sa faveur. L'acteur le plus médiocre attestera la vérité de cette remarque. Les passions des hommes les plus méchans peuvent recevoir un très-haut degré d'effervescence, tandis qu'il existe beaucoup de gens de bien qui n'en sont nullement susceptibles; elles peuvent être affectées, elles peuvent être sincères; mais qu'elles soient véritables ou simulées, elles ne forment point la véritable règle d'après laquelle on doit déterminer la nature réelle et la force intrinsèque des affections religieuses. Voulons-nous éclairer notre opinion à

cet égard? Examinons si ces affections sont assises sur une solide instruction, appuyant leurs racines sur une notion forte et juste des grands et nombreux priviléges dont leur objet est doué; ou bien si, fondées sur l'ignorance, elles sont vagues et sans aucun but déterminé; si elles sont naturelles et faciles, ou forcées et contraintes; vigilantes et promptes à se fixer sur les grands objets qui les excitent, et puisant de pures délices dans les exercices de la prière, de la louange, de la contemplation religieuse, leur nourriture la plus substantielle; ou si elles négligent volontairement les occasions favorables pour la recevoir, les apercevant dans l'avenir avec peu d'impatience, se les rappelant avec peu de satisfaction, s'en voyant privées sans regret. Recherchons encore si ces affections religieuses ne s'emparent de notre cœur que dans certaines circonstances, ou si elles y fixent leur domicile habituel; si elles prennent de l'empire sur nos passions et favorisent nos penchans vicieux, auxquels leur origine, leur nature et leur direction déclarent une guerre ouverte, ou si la victoire n'étant point encore décidée entre la vertu et le vice, le combat est du moins permanent et la contestation interminable; si elles modèrent tous les appétits secondaires; si elles régularisent tous les désirs qui ne devien-

nent coupables que quand ils conduisent à des excès; enfin, si elles s'efforcent d'exercer sur le cœur une domination tellement fixe, que personne ne puisse la leur disputer. Remarquons, par-dessus tout, si elles conduisent à l'accomplissement de tous les devoirs de la vie, devoirs personnels et domestiques, devoirs civils et sociaux. Alors, l'étendue de leur domaine et l'universalité de leur influence serviront à les distinguer de ces efforts particuliers, de cette diligence et de ce renoncement à soi-même, auxquels l'homme n'est déterminé que par des motifs subordonnés. La preuve déduite de la conduite est donc la seule décisive; toutes les autres sont douteuses, ambiguës. Elle seule, soit que nous fondions nos argumens sur la raison, soit qu'ils reposent sur l'Écriture, est un guide infaillible. Les événemens journaliers de la vie conjugale et domestique nous apprennent que la chaleur des affections, quand elles n'ont qu'une véhémence occasionnelle et transitoire, ne peut que trop bien s'allier avec une conduite qui offre des preuves incontestables d'une négligence ou d'une méchanceté très-criminelles. Mais cette passion, que les saintes Écritures désignent spécialement sous le nom d'Amour, est un sentiment profond plutôt que superficiel, une émotion fixe et permanente, plutôt que vague et pas-

sagère. Elle prouve ses droits à ce titre par des actions correspondantes à sa nature, par des efforts pratiques pour satisfaire les désirs et avancer les intérêts de l'objet de son affection. « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole. » « Voici en quoi consiste notre amour pour Dieu : » c'est que nous gardions ses commandemens. » Telle est donc la meilleure méthode d'éprouver la qualité des affections religieuses, ou quand cette qualité est déterminée, d'en estimer la puissance. Loin de nous faire un mérite de la ferveur de notre dévotion, toujours trop tôt calmée, nous devrions nous soumettre fréquemment et avec le plus grand soin, à une épreuve bien moins douteuse : celle d'examiner avec impartialité notre conduite journalière, de comparer souvent nos véritables services avec ceux que nous pourrions rendre, et d'établir un rapport exact entre nos efforts habituels, nos moyens naturels ou acquis, et les occasions que nous rencontrons d'être utiles.

Après cette longue explication, dont nous espérons qu'on nous pardonnera la prolixité en faveur de l'importance du sujet, et vu le danger de s'éloigner de la vérité « en s'écartant ou à » droite ou à gauche, » nous sommes parfaitement disposés à accorder à notre Opposant que les affections religieuses peuvent devenir plus ou

moins vives dans les différens hommes, et dans le même homme, en raison du tems, du caractère, de l'âge, de la situation ou des habitudes. Mais si l'on établissait une objection sur cette base, on seroit aussi déraisonnable que si l'on révoquait en doute l'obligation de suivre les préceptes qui nous prescrivent de soulager l'indigent, parce que les circonstances qui varient à l'infini mettent dans l'impossibilité de déterminer d'avance la somme que chaque individu doit consacrer à cet objet sacré, ou d'établir pour chaque occurrence particulière une mesure invariable et un mode commun de contribution. S'il s'élève dans notre esprit quelques doutes sur une question de morale, il nous est facile de les résoudre, en leur appliquant cette maxime d'un éminent écrivain : « Un cœur honnête est le » meilleur des casuistes. » Celui qui, en toutes choses, se montre plein d'ame et de sentiment, mais qui demeure froid et phlegmatique dès qu'il s'agit de la Religion, ne peut pas s'attendre, quand cette froideur n'est pas le résultat d'une véritable humilité et d'une tristesse bien sincère, à être mieux reçu quand il présentera pour excuse son caractère naturel, que celui qui alléguerait sa pauvreté pour se justifier de ce qu'il ne soulage pas le nécessiteux dans ses besoins, tandis qu'il se jette dans un tourbillon de dépenses

excessives, et que son inclination le porte à saisir toutes les occasions de s'y précipiter. Dans les deux cas, « c'est la bonne volonté qui fait la » bonne œuvre. » « Car l'on est agréable à Dieu » selon ce qu'on a, et non selon ce qu'on n'a » pas. (*a*) »

Après avoir puisé dans la parole de Dieu tant de preuves décisives du peu de fondement de l'objection proposée contre l'admission des passions dans la Religion, tout argument ultérieur pourra paraître superflu à ceux qui sont disposés à s'humilier devant la sainte autorité de l'Écriture. Cependant cette question est d'une si haute importance, il est même tellement à craindre qu'on ne la considère trop légèrement, qu'il est très-utile de continuer la discussion. Elle nous conduira à reconnaître que les plus belles conclusions de la raison présentent un parfait accord avec l'évidente autorité de la Révélation; de sorte qu'invoquer le secours des affections pour le service de la Religion, c'est non-seulement ce qu'une saine raison peut prescrire de plus convenable, mais encore ce qu'elle indique avec clarté et avec force à notre jugement, ce qu'elle exige positivement de nous dans les circonstances où nous sommes placés. Nous avons tous une œuvre à faire; elle intéresse notre bonheur éternel.

(*a*) 2 Cor. VIII. 12.

Néanmoins, nous sommes bien peu disposés à l'accomplir. Nous vivons dans un monde rempli d'objets qui distraient sans cesse notre attention, et impriment à tous nos efforts une direction opposée au succès. Un ennemi redoutable est toujours à nos côtés pour nous aveugler et nous séduire. Il est vrai que si nous le combattons avec persévérance, le succès ne sera pas douteux; mais, pour cela, il faut que nos efforts n'éprouvent aucune interruption. Nous sommes donc appelés à une résolution vigoureuse, à une vigilance continuelle, à un renoncement complet, à une infatigable activité. Mais, hélas! l'homme n'est pas un être purement intelligent.

Video meliora proboque, deteriora sequor,

voilà une plainte qui devrait sortir chaque jour du fond de notre cœur. La plus légère sollicitation de nos appétits suffit souvent pour nous porter à agir d'une manière opposée à notre jugement le plus éclairé, à nos intérêts les plus précieux, à nos plus fermes résolutions. En vain la maladie, la pauvreté, la disgrace, même la misère éternelle se réunissent-elles pour nous ramener au devoir. Elles cessent bientôt de fixer notre attention; elles sont exclues de notre sphère visuelle par des objets qui sont cependant si insignifians et d'une si faible consistance, si abjects

et si méprisables, qu'ils échappent entièrement à l'œil de notre raison.

Ces observations reçoivent une plus forte confirmation, quand on les applique aux méditations religieuses, que quand on les rapporte à tout autre objet, parce qu'alors les intérêts sont d'une bien plus haute importance. Mais elles peuvent aussi s'appliquer à des exemples d'un autre genre, selon leur mesure, toutes les fois qu'il s'agit d'un exercice laborieux, pénible et continuel, dont nous pouvons être détournés par des obstacles imprévus, ou par les sollicitations du plaisir. Que devons-nous faire quand nous formons une entreprise difficile, mais nécessaire? La réponse est facile. — Nous devons nous appliquer non-seulement à convaincre notre entendement, mais sur-tout à persuader notre cœur; et, pour y parvenir, nous devons donner une plus grande force à nos affections. Telle est, en effet, la marche que suit tout homme jouissant du simple bon sens, aussitôt qu'un individu auquel il prend un très-vif intérêt, son fils, par exemple, ou son frère, est prêt à former une entreprise longue et difficile, périlleuse et incertaine, dont le succès le conduira à la fortune et à la considération, et le non-succès à la ruine et au mépris. Il y a plus : si ce père est convaincu que son fils possède des facultés qui,

soumises à un exercice vigoureux et continuel, sont tout ce qui est exigé pour réussir dans cette entreprise; d'un autre côté, s'il n'ignore pas que ce jeune homme est volage et inconstant; s'il a des raisons de craindre qu'il ne manque de fermeté dans ses résolutions, et d'activité pour les exécuter, combien ce moniteur affectueux ne redoublera-t-il pas d'efforts pour imprimer dans l'ame de son élève le sentiment de l'importance et de la dignité de son entreprise, et pour en fermer l'accès à toutes les considérations d'un ordre inférieur! — « Pesez bien, mon fils,
» lui dira-t-il, la valeur de l'objet pour lequel
» vous allez combattre; contemplez, calculez
» ses diverses prérogatives, afin que votre ame
» entière brûle de la vive ardeur de l'acquérir.
» Considérez encore que si vous échouez, la
» misère et l'infamie s'uniront pour rendre plus
» cruelle la disgrace qui vous accablera. Ayez
» soin que cette opinion erronée, qu'on ne vous
» demande qu'un service facile et sans péril, ne
» ralentisse pas un seul instant l'activité de vos
» efforts; prenez garde au danger imminent
» que vous courez; mais aussi connaissez bien
» où vous devez chercher votre entière sécurité.
» Il est pénible, sans doute, il est périlleux, le
» service qu'on exige de vous; mais si vous faites
» un usage énergique et persévérant des facultés

» dont vous êtes doué, vous marcherez à une
» victoire assurée. Accoutumez-vous donc à
» considérer les affreuses conséquences aux-
» quelles une disgrace vous entraînerait; après
» cela, fixez les yeux sur le glorieux prix qui
» couronnera vos succès; et si vos forces viennent
» à diminuer et vos esprits à s'épuiser, que la
» vue ravissante de l'objet de vos désirs ranime
» votre résolution, et donne une nouvelle vi-
» gueur à votre ame défaillante. »

Voici une remarque que nous présente un observateur qui ne se trompa jamais : « Les
» enfans de ce siècle, dit le Sauveur, sont plus
» prudens en ce qui regarde leurs affaires, que les
» enfans de lumière. » Il est incontestable qu'en matière de Religion, nous sommes appelés à disputer et à argumenter sur les principes de nos actions avec des hommes dont la sagesse et l'habileté, quand il s'agit de leurs affaires temporelles, sont universellement reconnues. Voilà exactement ce qui se passe dans l'exemple que nous venons de citer. La circonstance que nous avons développée est une représentation parfaite, quoique très-faible, de notre condition actuelle. « Fragiles et infirmes dans nos desseins, » nous avons à consommer une œuvre dont la nécessité est indispensable, et qui nous offre un suprême intérêt. De toute part nous sommes sollicités

à la négliger. Les difficultés, les dangers sont nombreux et urgens ; et la nuit de la mort s'approche à grands pas. A quelle époque arrivera-t-elle? C'est ce que nous ignorons ; mais nous savons très-bien que quand elle viendra, « l'homme » ne pourra plus travailler. » Tout cela est parfaitement connu. Il semble donc que, dans cet état de choses, nous devrions chercher, avec une vive inquiétude, à nous pourvoir de quelques puissans stimulans. La simple science est décidément trop faible. Il n'y a que les affections qui puissent suppléer à ce qui lui manque. Voilà l'occasion où elles peuvent remplir le but pour lequel elles nous ont été données. Cependant, quand nous désirons de nous préparer à cette grande entreprise en les appelant à notre secours, on nous accuse d'agir d'une manière contraire à notre raison. Quoi donc! est-ce nous conduire raisonnablement, que de nous dépouiller de l'armure à l'épreuve dont nous étions revêtus, et bientôt après d'aller au-devant de nos plus dangereux ennemis, et de ne nous soumettre à tant de pénibles travaux qu'après avoir jeté loin de nous les précieux cordiaux qui auraient pu rafraîchir nos nerfs et ranimer nos esprits?

Que ces prétendus avocats de la raison reconnaissent donc enfin leur folie, et rendent justice à la sagesse infinie et à l'inépuisable bonté de

notre

notre Instituteur céleste, qui, connaissant bien mieux que nous-mêmes notre véritable condition, notre imprudence, notre indocilité, nous a enjoint, avec autant de sagesse que de bienveillance, à faire usage de tous les secours qui peuvent alléger le poids de nos infirmités. Ainsi donc celui qui a commandé l'effet, a aussi commandé les moyens de le produire.

Maintenant, si l'usage des affections dans la Religion est *en général* décidément conforme à la raison, il ne faudra pas beaucoup de paroles pour prouver que notre divin Sauveur en est le véritable objet. Nous savons que l'amour, la gratitude, la joie, l'espérance et la vérité ont tous des objets qui leur sont appropriés. Mais on doit accorder, en même tems, que si ces objets ne se présentent point à nous, il est très-déraisonnable d'espérer que les passions qui leur correspondent pourront être excitées. Si nous réclamons de l'amour, quand l'objet qui doit l'inspirer ne possède aucune perfection, ou n'excite aucun désir; de la reconnaissance, quand aucun service n'a été rendu; de la joie, quand on n'a nulle raison de se réjouir; de l'espérance, quand on n'attend rien d'avantageux; de la confiance, quand on n'a aucun soutien sur lequel on ose s'appuyer, alors, sans doute, il ne nous

reste qu'à baiser la verge prête à nous frapper, et à nous soumettre avec patience à la correction qui nous menace. Ce serait vraiment une servitude semblable à celle d'Égypte, que d'exiger des effets sans offrir les moyens propres à les produire. Est-ce là l'état des choses? Sommes-nous prêts à adopter le langage des ennemis déclarés de notre adorable Sauveur, et à dire de « celui en qui habite la plénitude de la Divi- » nité, qu'il n'y a en lui ni forme ni éclat; » et que, « quand nous le regardons, il n'y a rien » en lui qui nous le fasse désirer (*a*)? » N'était-il pas nécessaire que celui qui, « bien qu'il fût » en forme de Dieu, n'a point fait trophée d'être » égal à Dieu, s'anéantît lui-même en notre » faveur, qu'il prît la forme d'un serviteur, qu'il » se rendît semblable aux hommes, qu'il s'a- » baissât et portât l'obéissance jusqu'à la mort, » même jusqu'à la mort de la croix (*b*)? » N'est-ce pas un sujet de *joie*, que « le Seigneur nous » soit né (*c*), » puisque par lui « nous avons » été délivrés de la puissance des ténèbres et » rendus capables d'avoir part à l'héritage des » Saints qui sont dans la lumière (*d*)? » Quelle *espérance* peut être comparable à celle à laquelle nous appelle « Jésus-Christ qui est en nous (*e*),

(*a*) Esaïe. LIII. 2. (*b*) Philip. II. 6. 7. 8.
(*c*) Luc. II. 10. 11. (*d*) Col. I. 12. 13. (*e*) Ephés. I. 18.

» qui est notre espérance et notre gloire (*a*)? » Existe-t-il une *confiance* préférable à celle que doit nous inspirer « notre Sauveur, qui est toujours » le même, hier, aujourd'hui et dans tous les » siècles (*b*)? » Certainement, si le cœur de notre Adversaire n'est pas fermé à toute émotion généreuse, il ne pourra relire l'objection qu'il vient de présenter, sans rougir de honte et d'indignation.

Mais enfin, forcé de quitter sa position favorite, et de reconnaître que les affections religieuses dont notre divin Sauveur est l'objet, n'offrent rien de déraisonnable, notre Opposant ne renonce point encore au combat; au contraire, il affirme que la constitution de notre nature ne nous rend nullement susceptibles de ces sentimens envers un Être invisible avec lequel, ajoute-t-il, il n'existe aucun de ces moyens de communication et de commerce intime qui forment et resserrent les relations qui unissent l'homme à l'homme.

Nous sommes disposés à reconnaître qu'il y a quelque chose de spécieux dans cette objection. On pourrait même invoquer en sa faveur le témoignage de l'Écriture. En effet, Jerémie s'écrie (*c*) : « Mon œil afflige mon ame ; » et

(*a*) Col. I. 27. (*b*) Héb. XIII. 8. (*c*) Lament. III. 51.

Saint Jean déclare que « celui qui n'aime pas » son frère qu'il voit, ne peut aimer Dieu qu'il » ne voit pas (*a*). » On avait déjà fait la remarque suivante avant le siècle d'Horace :

> Segnius irritant animos demissa per aures,
> Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus.

Les objets qui s'offrent à nos regards font sur notre ame des impressions plus promptes, ils produisent en nous un sentiment plus profond, nous en conservons même un souvenir plus durable. Mais quoiqu'on doive accorder que cette circonstance rend plus difficile de maintenir les affections dont nous parlons dans un état de santé et de vigueur, cela prouve-t-il que la chose est impossible? Ne serait-ce même pas tirer une conclusion trop précipitée ? Et celui qui se sentirait disposé à l'admettre comme vraie, ne devrait-il pas néanmoins être conduit à suspendre son jugement, par la réflexion que cet argument peut également être opposé à la possibilité d'aimer Dieu, et que cependant cet amour est un devoir dont le plus frivole lecteur de l'Écriture-Sainte, s'il reconnaît sa divine autorité, ne peut contester l'indispensable obligation? Mais il suffit que nous nous rappelions les preuves que l'Écriture nous a déjà fournies, pour nous

(*a*) 1 Jean. IV. 20.

convaincre qu'elle fait des affections religieuses la matière d'une haute et sérieuse obligation. Regardons en conséquence comme très-constant, que l'impossibilité alléguée par notre Adversaire n'est assise sur aucun fondement.

Si nous considérons ce sujet sous un point de vue plus particulier, nous serons forcés de reconnaître que cette objection s'évanouit aussitôt qu'on examine les circonstances avec attention et de bonne foi. Dans ce but, consacrons quelques instans à établir la nature des affections de l'ame, à rechercher les sources où elles puisent leur aliment, à indiquer enfin les moyens que nous offre l'expérience pour en augmenter le pouvoir.

L'état de l'homme est tel, que ses sentimens ne sont point des esclaves dociles de sa raison, et qu'ils se refusent également aux efforts qu'elle fait, soit pour les diriger convenablement, soit pour en étendre l'influence. L'excellence est le véritable objet de l'amour; le bien qu'on désire alimente l'espérance; le mal qu'on redoute inspire la crainte; les infortunes de nos semblables ouvrent nos ames à la pitié. On pourrait supposer que chacune de ces passions est excitée, dans une exacte proportion avec le jugement que notre raison porte sur la grandeur et l'importance de l'objet qui correspond avec elle. Mais

cela n'arrive point ainsi. Choisissons, pour première preuve, le sentiment de la pitié. Le récit du meurtre de plusieurs milliers d'hommes nous cause bien moins d'émotion que les détails d'un événement déplorable, arrivé dans une rue voisine. Les malheurs racontés dans un roman, quoique nous sachions très-bien qu'ils sont imaginaires, nous affectent beaucoup plus vivement que l'aride description d'une bataille. Nous prenons un si grand intérêt à ces accidens, bien qu'ils soient de pure invention, que nous avons beaucoup de peine à les bannir de notre pensée, et à rendre le calme à notre ame. Souvent c'est avec un regret marqué que nous nous soumettons à abandonner notre livre, quand nous sommes appelés à soulager une infortune réelle; nous ne nous y décidons même que par un principe de devoir, et sans éprouver aucun sentiment d'intérêt, ou aucune émotion de tendresse. Il serait aisé de démontrer qu'il en est absolument de même des autres affections de l'ame. Quelle que soit la cause de cette disproportion, comme elle appartient à la métaphysique, et qu'elle n'est point ici de notre ressort, nous ne nous arrêterons pas à la développer. Mais le fait est incontestable. Il paraît qu'il existe quelque chose d'*étranger* entre la passion et son objet, que la familiarité et le

pouvoir de l'habitude doivent graduellement détruire. Vous devez vous efforcer de les tenir l'un et l'autre dans un *contact immédiat;* ils doivent être unis et liés par des circonstances particulières et de légers incidens. C'est ainsi que, dans le monde physique, l'acier et le caillou ne sauraient produire aucune chaleur sans collision; le sauvage ignorant nous apprendra la nécessité du frottement; et l'habile chimiste, celle des mélanges. Maintenant, nous l'admettons : un objet est mis dans un *contact plus intime* avec sa passion correspondante, quand on peut le voir et s'entretenir avec lui. Voilà, sans doute, un moyen; mais en conclurons-nous qu'il n'en existe pas d'autre? En l'affirmant, nous tomberions dans la même erreur que si nous soutenions, contre l'expérience universelle, qu'il n'y a que les objets soumis à notre vue qui soient susceptibles de fixer notre attention. Mais rien n'est moins fondé que cette supposition. Ce serait trop prêter à la plaisanterie, que de présenter, comme un exemple du contraire, l'attachement du métaphysicien à ces spéculations insubstantielles, et le zèle avec lequel il recherche ces sciences abstraites,

Extra flammantia mœnia mundi,

tandis qu'il n'a point l'idée de les resserrer « dans » sa sphère diurne visible, » et de les soumettre

à la trivialité d'une application pratique. L'exemple de l'impression produite par la lecture d'un roman, prouve que nous pouvons être très-fortement affectés par des événemens que nous savons être tout-à-fait imaginaires. Si nous pensons fréquemment à quelqu'un, si nous parlons beaucoup de lui, si nous nous appesantissons sur ses excellentes qualités, si nous le plaçons dans des situations qui, bien que d'invention, nous intéressent et nous affectent vivement, alors nous trouvons qu'insensiblement nous nous attachons de plus en plus à lui; tandis que le plus sûr moyen d'éteindre l'attachement, même le plus vif, c'est de nous livrer à des occupations, ou de fréquenter des sociétés propres à diriger vers un autre objet nos pensées et nos méditations. Interrogez une mère depuis long-tems séparée de son fils; demandez-lui si la carrière aussi dangereuse qu'honorable qu'il a fournie n'a pas concentré toute son attention dans cet objet chéri, et fortifié son attachement par un continuel aliment? Elle vous répondra que, loin qu'il lui soit devenu moins cher, elle croit que ses affections ont acquis plus de vivacité; il lui semble même qu'elle le chérit bien plus que l'enfant qui a vécu habituellement sous le toit maternel, et qu'elle n'a jamais perdu de vue. Comme elle s'est réjouie de son bonheur! Quelles larmes amères elle a versées sur ses infor-

tunes ! Avec quelle impatience elle anticipe l'époque de son retour !

Nous trouvons donc que la vue et le commerce habituel ne paraissent point nécessaires pour produire ou augmenter l'attachement, quand les moyens d'un *contact intime* ont été fournis; mais, d'un autre côté, si des obstacles se sont opposés à ce que cet objet ait été mis dans un *contact intime*, la vue et le commerce habituel ne sont pas suffisans pour lui donner le pouvoir d'exciter des affections proportionnées à sa grandeur réelle. Supposons une personne que nous avons souvent vue, avec laquelle nous avons conversé, et dont on nous a dit en général qu'elle possède un mérite extraordinaire. Alors nous admettons l'assertion. Mais, si nous n'avons aucune connaissance de ses circonstances particulières; si nous n'avons contracté aucune liaison avec elle; en un mot, si rien ne nous a mis dans le secret de ses bonnes qualités, celles-ci nous intéressent bien moins que le mérite que nous découvrons, même à un degré inférieur, dans ceux avec lesquels nous avons formé une intime société. Un père a plusieurs enfans; ils sont constamment sous ses yeux; ils lui sont également chers. L'un d'eux tombe malade : son père se met aussitôt dans un *contact plus immédiat* avec lui; il paraît concentrer en lui seul toutes ses affections. Il est donc vrai

de dire que, quoiqu'on ne puisse pas nier qu'un objet excite plus aisément une affection correspondante, quand il est visible, cette considération est évidemment loin de tenir le premier rang. Nous sommes même si peu les esclaves du sens de la vue, qu'une connaissance particulière des qualités intrinsèques d'un objet, fortifiée par la puissance de l'habitude, nous rendra tout-à-fait insensibles aux impressions que produiront ses formes extérieures, et détruira complétement les préventions défavorables qu'inspirera son extérieur s'il est repoussant.

Qu'il nous soit permis de remarquer ici que les observations précédentes offrent une explication plus digne de confiance que celle qu'on a donnée quelquefois, d'un phénomène incontestable que présente l'esprit humain; savoir: que les plus grandes calamités publiques, en dépit de tout ce que notre raison peut nous dire, affectent bien moins notre sensibilité que les désastres les moins importans, quand ils nous arrivent à nous-mêmes. Un auteur éminent (*a*) n'exagère point quand il prétend « qu'un homme » plein d'humanité éprouverait un chagrin bien » plus vif, en apprenant que le lendemain il » perdra un doigt, que s'il entendait dire que

(*a*) Le D.r Adam Smith, dans sa Théorie des sentimens moraux.

» le grand empire de la Chine vient d'être en-
» glouti par un tremblement de terre. La pensée
» de l'opération qu'il est condamné à subir le
» tiendra réveillé toute la nuit. Le dernier évé-
» nement lui inspirera, sans doute, plusieurs
» réflexions mélancoliques sur l'instabilité de la
» vie humaine, sur la vanité de tous les travaux
» auxquels nous nous livrons, et qui peuvent
» être anéantis en un seul instant; il lui sugge-
» rera peut-être quelques conjectures sur les
» causes de ce désastre, et sur les effets qu'il
» pourra produire dans le monde politique et
» commercial; mais bientôt après il reprendra
» le cours de ses affaires, avec la même aisance,
» la même tranquillité que si ce déplorable évé-
» nement n'était point arrivé; et il goûtera toute
» la nuit un sommeil profond et paisible sur
» les ruines de cent millions de ses semblables.
» L'égoïsme n'est point la cause de cette froideur;
» car l'homme le moins sensible sera disposé à
» penser que la perte d'un doigt n'est rien, si
» ce sacrifice peut prévenir une si épouvantable
» calamité. » Cette doctrine du *contact*, dont la discussion a été entamée ci-dessus, offre ici une solution satisfaisante; et tout ce qui a été dit peut aisément servir à fixer les circonstances qui engendrent et fortifient les affections de l'ame quand elles se dirigent vers un objet spécial. Il

paraît qu'on peut placer au premier rang, tout ce qui tend à donner une impression vive et distincte de l'objet, en le considérant sous toutes ses faces, et en dirigeant souvent vers lui les pensées et les affections au point de l'environner par degrés d'un ascendant irrésistible; tout ce qui tend à exciter et à maintenir un vif intérêt en sa faveur; en d'autres termes, tout ce qui produit une parfaite connaissance, de fréquentes jouissances intellectuelles, et des contemplations qui touchent fortement le cœur. Supposons qu'on employe ces moyens à un degré déterminé, on peut s'attendre qu'ils seront plus ou moins efficaces, à proportion que les qualités intrinsèques de l'objet ouvriront une carrière plus ou moins vaste à leur opération, et présenteront plus ou moins de matériaux à mettre en œuvre. Comment donc concevoir qu'ils ne seront d'aucune utilité, quand ils auront pour objet notre Rédempteur? Si les principes d'amour et de gratitude, de joie, d'espérance et de confiance ne sont pas entièrement étouffés dans nos cœurs, ils ne peuvent qu'être fortement réveillés par les différens objets correspondans que cette sainte contemplation présente graduellement à nos regards. Ce langage de l'Apôtre peut bien être adressé aux Chrétiens : « Vous l'aimez » sans *l'avoir vu*; quoique vous ne le *voyiez pas*

» *encore*, vous ne laissez pas de croire en lui,
» cette foi vous remplit d'une joie ineffable et
» glorieuse (*a*). »

Mais, dans l'exemple que nous venons de présenter, de nouvelles considérations se réunissent pour affaiblir de plus en plus cette objection qu'il est impossible d'aimer un être invisible. Notre divin Sauveur, s'il nous est permis de nous exprimer ainsi, n'est point éloigné de nous; et les différentes relations qui nous unissent à lui, paraissent nous avoir été manifestées dans le but de former tout autant de liens d'intimité avec lui, et d'offrir, par conséquent, tout autant d'occasions d'entretenir avec lui un commerce habituel. Il ne se présente point à nous « enveloppé d'un éclat » éblouissant, » mais il s'est abaissé autant que cela a été nécessaire, pour converser avec de faibles mortels. Nous ne pouvons supposer qu'il est hors d'état de s'occuper de nos affaires et de sympathiser avec nous, puisque nous avons reçu la gracieuse assurance que « loin d'être incapable » de compatir à nos infirmités, il a été éprouvé » comme nous par toutes sortes de tentations (*b*). » Les images sous lesquelles il est représenté nous donnent l'idée de la plus vive tendresse. « Il

(*a*) 1. Pier. 1. 8. (*b*) Héb. IV. 15.

» paîtra son troupeau comme un berger ; il » rassemblera ses agneaux entre ses bras, et les » portera dans son sein ; il conduira celles qui » les allaitent (*a*). Ils n'auront plus de faim, ils » n'auront plus de soif, et la chaleur ne les » frappera plus, ni le soleil ; car celui qui a » pitié d'eux les conduira et les menera aux » sources d'eaux (*b*). » Dans une des dernières paroles de consolation qu'il adresse à ses disciples : « Je ne vous laisserai point orphelins, » leur déclare-t-il, mais je viendrai à vous (*c*). » Il est vrai que les enfans de Christ sont privés ici-bas de sa vue personnelle; mais ils ne le sont ni de sa tendre affection, ni de ses soins paternels. En attendant qu'il leur soit donné de s'unir à lui, il faut qu'ils fortifient leur vénération pour lui, par la vive anticipation du bienheureux jour où « celui qui est allé leur préparer une place, » reviendra pour les recevoir auprès de lui. » Alors ils seront admis dans sa présence immédiate ; « car nous voyons à présent, comme dans » un miroir, d'une manière obscure ; alors » nous verrons face à face. A présent je ne » connais qu'imparfaitement ; alors je connaîtrai » comme j'ai moi-même été connu (*d*). »

Nous en avons dit bien assez, sans doute, pour

(*a*) Esaïe. XL. 11. (*b*) Esaïe. XLIX. 10.
(*c*) Jean. XIV. 18. (*d*) 1. Cor. XIII. 12.

prouver que ce cas particulier, considéré dans sa vraie nature, fournit les considérations les plus abondantes et les moyens les plus puissans pour exciter de vives émotions; et nous pouvons affirmer, sans craindre d'être réfutés, que si nous faisons un usage diligent et habituel de ces considérations et de ces moyens, nous pourrons entreprendre, avec une pleine confiance de succès, l'ouvrage de donner à nos affections à l'égard de notre divin Sauveur, toute la force et toute l'activité qu'il est digne de nous inspirer. Mais, et nous en bénissons Dieu, nous avons un motif de confiance bien plus puissant encore; car la plus excellente circonstance n'a point été présentée; et l'auteur n'a pas encore jugé convenable d'en faire usage, désirant lutter avec ses adversaires sur leur propre terrain. Cette circonstance est qu'ici, comme dans tout autre cas, l'espérance Chrétienne est fondée, non sur les spéculations ou les seules forces de l'homme, mais sur les déclarations de Celui qui ne saurait mentir, et sur l'intervention de Celui qui est tout-puissant.

L'Écriture nous apprend qu'une des principales opérations du Saint Esprit, consiste à imprimer ces divins principes dans le cœur de l'homme, et à favoriser leur accroissement. Elle nous encourage à croire que le secours de Dieu donnera

de l'efficacité à nos plus diligens efforts, si nous le sollicitons avec ferveur dans nos prières, et si nous les accompagnons du sentiment d'une humble dépendance en la grâce divine. Employons donc, avec confiance, tant de moyens mis à notre disposition. Mais, qu'il nous soit permis, à notre tour, de demander à nos adversaires, *s'ils* se sont appliqués avec humilité, avec persévérance, à obtenir cette force divine? ou bien si, dédaignant ce secours sous prétexte qu'il les conduirait à l'indolence, ils ont été d'autant plus fermes et infatigables dans leurs efforts isolés et dénués de tout appui; ou plutôt s'ils n'ont pas également négligé l'un et l'autre de ces moyens? Renonçant au premier, ils ont complétement oublié le second. Mais ce n'est pas tout; ils renversent toutes les méthodes que nous avons présentées pour augmenter le respect; et ils suivent exactement la marche que devraient adopter ceux qui désirent d'affaiblir une affection trop exaltée. C'est ainsi que rejetant, sans en avoir fait l'épreuve, tous les moyens déduits de la Raison ou de l'Écriture, que nous soutenons être nécessaires pour arriver à la *fin*, et employant ceux qui sont d'une nature directement opposée, ces hommes osent mettre en avant l'impossibilité où ils sont de se conduire d'une manière plus régulière. Nous pourrions démontrer,

démontrer, au contraire, qu'ils nous fournissent une nouvelle preuve de la solidité de nos raisonnemens. Nous établissons donc, comme une proposition fondamentale, qu'une connaissance spéculative, que des considérations frivoles ou superficielles, ne sont par elles-mêmes d'aucune utilité; et qu'aucun bien ne peut être produit si l'on ne fait un usage diligent et continuel de la méthode que nous avons prescrite. Ils nous offrent eux-mêmes un exemple de la vérité de nos assertions; et puisqu'ils ne présentent aucun argument contre l'efficacité du moyen que nous avons recommandé, ils avouent par là qu'ils n'en connaissent aucun autre.

Dirigeons maintenant nos regards vers des hommes d'un ordre supérieur, qui ont réellement reconnu la vérité de nos raisonnemens; qui ne se sont point bornés à prendre le nom de Chrétiens, mais se sont nourris de la vraie substance du Christianisme, et en ont senti la puissante influence; qui, quoique fréquemment souillés par la corruption dont leur ame est atteinte, quoique pénétrés de honte et d'accablement à la vue de leurs nombreuses imperfections, ont éprouvé, dans de meilleures saisons, combien était douce l'expérience qu'ils ont faite de sa ferme espérance, de sa joie environnée de

tant de dignité, de son inaltérable confiance, de ses consolations plus qu'humaines. L'amour de leur Rédempteur enflammait leur ame; et cet amour n'était ni superficiel ni insignifiant, mais constant et raisonnable; résultant de la ferme conviction du mérite de son objet; rehaussé par le sentiment permanent d'une immensité de bienfaits continuels et multipliés, quoique nullement mérités : se manifestant incessamment par les actes d'une entière obéissance ou d'une souffrance adoucie par la résignation. Telle fut la Religion des saints Martyrs du seizième siècle, illustres ornemens de l'Église Anglicane et de la nôtre. Ils ont réalisé la théorie dont nous venons de vous présenter un trop faible développement. Feuilletez leurs écrits, et vous trouverez que leurs pensées et leurs affections furent fortement mises en exercice par l'habituelle contemplation de notre divin Seigneur. C'est ainsi qu'ils firent usage des *moyens* que leur avait fournis la Grâce divine. Quels en furent les *effets?* En vain furent-ils assaillis par la persécution et l'infortune, la dégradation et le mépris; — tous ces maux n'eurent d'autre résultat que de placer leurs affections dans un *contact plus immédiat* avec leur objet. Non-seulement leur amour n'éprouva ni diminution ni refroidissement, mais il s'éleva à toute la hauteur de

leur situation ; il brûla d'une nouvelle ardeur ; et, lorsqu'enfin ils furent conduits à un supplice cruel et ignominieux, loin de murmurer contre leur destinée, ils se réjouirent, au contraire, de ce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir pour le nom de Christ. Nous pourrions descendre à des tems beaucoup plus récens pour prouver la réalité de ce divin principe. Mais, de peur que nos autorités ne soient contestées, remontons jusqu'aux Apôtres de notre Seigneur. Une lecture rapide de leurs saints Livres nous démontrera qu'ils nous recommandaient, qu'ils nous prescrivaient même l'amour de Christ comme une des principales grâces de l'Évangile. Mais un examen plus attentif de leurs oracles nous présentera des preuves abondantes qu'ils furent eux-mêmes d'éclatans exemples de l'excellence de leurs préceptes ; que notre Sauveur fut réellement l'objet de leurs plus ardentes affections ; et que ce qu'il avait fait et souffert pour eux, fut le sujet continuel de leur respectueux souvenir, de leur sincère reconnaissance.

SECTION III.

Idées imparfaites relativement aux opérations du Saint Esprit.

Les Chrétiens de nom sont, en général, très-disposés à se créer un système religieux, au

lieu de le tirer de la Parole divine. C'est ce qu'on remarque, d'une manière frappante, dans le dogme de l'influence du Saint Esprit, auquel ils ne donnent qu'un sens général et indéterminé. Si nous cherchons dans les Écritures des instructions sur cet important objet, nous y recueillons une leçon bien différente. Elles nous enseignent, d'une manière très-formelle, que « nous ne » pouvons rien par nous-mêmes; » que « nous » sommes naturellement des enfans de colère, » et sous le pouvoir de l'Esprit malin; que notre entendement est enveloppé de ténèbres, et nos cœurs pleins d'aversion pour les objets spirituels. Elles nous prescrivent, en conséquence, de solliciter dans nos prières l'influence du Saint Esprit, pour éclairer notre entendement, dissiper nos préjugés, purifier nos cœurs corrompus, et nous renouveler à l'image de notre Père céleste. C'est cette influence qui, selon la Parole de Dieu, nous réveille d'un profond sommeil, nous dirige au milieu des ténèbres, « nous vivifie lorsque » nous étions morts (*a*), nous délivre de la puis- » sance des ténèbres, nous attire à Dieu, et » nous transporte dans le Royaume de son Fils » bien-aimé (*b*). » C'est cette influence qui « nous » a créés en Jésus-Christ pour les bonnes œu- » vres (*c*); » qui « habite en nous, qui marche

(*a*) Ephés. II. 15. (*b*) Col. I. 13. (*c*) Ephés. II. 10.

» au milieu de nous (*a*), » de manière que, « nous dépouillant du vieil homme avec ses » œuvres, » nous pouvons nous considérer comme « ayant revêtu le nouvel homme qui, se » renouvelant et croissant en connaissance, se » forme à l'image de celui qui l'a créé (*b*). » C'est cette influence qui nous fait « entrer dans la » maison de Dieu par le Saint Esprit (*c*). » C'est par son divin secours, et par lui seul, que nous pouvons croître en Grâce, et nous perfectionner dans la Sainteté. L'Écriture inculque ces leçons d'une manière si positive, si particulière, et par de si nombreuses déclarations, qu'on serait fondé à penser qu'il est impossible qu'il existe aucune différence d'opinions parmi ceux qui admettent son autorité. Tantôt (*d*) la repentance chrétienne, la foi, et la sainteté qui en est une conséquence, sont attribuées, d'une manière générale, à l'influence de Dieu; tantôt l'Écriture parle de ces dispositions en les séparant l'un de l'autre, et en les attribuant également à l'infinie Puissance. Souvent différentes grâces qui appartiennent particulièrement au caractère du Chrétien, comme celles qui se rapportent à nos devoirs à l'égard de nos

(*a*) 2. Cor. VI. 16. (*b*) Col. III. 9. 10. (*c*) Ephés II. 22.

(*d*) Voyez les huit Sermons du D.r Doddridge, sur la Régénération, compilation très-précieuse; et l'Essai de Mr Laurin, sur la Grâce divine.

semblables, non moins que celles qui ont pour objet l'Être suprême, dérivent immédiatement de cette source. Quelquefois encore elles se réunissent collectivement vers cette tige commune; alors elles sont désignées sous le titre succinct de « Fruits de l'Esprit. » Pour correspondre avec exactitude à ces désignations, et produire ces heureux effets, l'Écriture promet ailleurs tous les secours de la Grâce divine; mais aussi elle menace, de la part de Dieu, de les retirer ou d'en suspendre l'exercice, comme une punition des péchés des hommes, et comme une des plus fatales conséquences de son déplaisir.

La Liturgie de l'Église anglicane et celle des Églises réformées de France, sont strictement d'accord avec les développemens que nous venons de donner à ces instructions de la Parole de Dieu.

SECTION IV.

Idées erronées entretenues par les Chrétiens de nom, à l'égard des conditions de notre réconciliation avec Dieu.

S'il est vrai, qu'en contradiction avec les déclarations les plus positives de l'Écriture, et avec le rituel de nos Églises, les opérations sanctifiantes du Saint Esprit, premiers fruits de

notre réconciliation avec Dieu, notre rédemption par la mort de notre Sauveur, et les dons parfaits qu'il accorde à ses disciples, sont trop généralement dépréciés et méprisés; s'il n'est pas moins vrai que nos pensées, quand elles ont pour objet notre divin Sauveur, sont faibles et confuses; que nos affections pour lui sont tièdes, languissantes; qu'elles n'ont aucune proportion avec celles que devraient éprouver à l'égard de l'Auteur de leur délivrance, des créatures retirées, à un si grand prix, d'une ruine totale, et réintégrées dans tous leurs droits à la gloire éternelle; s'il est vrai, enfin, qu'elles ne ressemblent en rien à ce qu'ont éprouvé d'autres hommes échappés aux mêmes dangers, et aspirant au même héritage; si cela est ainsi, il faut bien le répéter, gardons-nous de nous faire illusion sur notre véritable état; efforçons-nous plutôt de remonter jusqu'à la source de ce mal. Nous sommes fortement exhortés à *examiner avec soin nos fondemens*. S'ils renferment quelque excavation ou quelque dégradation, soyons certains que l'édifice menace ruine, quoique son extérieur n'annonce aucun danger. Faisons alors une question; et qu'on y réponde avec toute la solennité, toute la réflexion que réclame un objet d'une si haute importance; demandons si, quand il s'agit du grand intérêt de tous, savoir *des moyens*

par lesquels le pécheur peut se réconcilier avec Dieu ; il n'y a pas de fortes raisons d'appréhender que les Chrétiens de nom, auxquels nous nous sommes adressés, n'entretiennent trop généralement des notions très-superficielles et très-confuses, peut-être même hautement dangereuses? Demandons s'il n'y a aucun sujet de craindre qu'ils ne recourent que d'une manière indistincte et nominale, à celui qui « a porté nos péchés en son corps » sur le bois, » qu'ils ne reposent leurs espérances éternelles sur une persuasion des miséricordes divines, vague, générale et sans qualification ; enfin que, par une erreur bien plus funeste encore, ils ne se confient en leurs seuls mérites négatifs ou positifs? « Ils » peuvent examiner leur conduite d'un œil im- » partial, se féliciter de n'avoir violé aucune » de leurs relations sociales, s'applaudir de » s'être éloignés de tout vice grossier, ou s'ils y » ont été entraînés par accident, de ne s'y être » jamais précipités par habitude ; et, dans le cas » où il n'en serait pas ainsi, » car il y a bien peu d'hommes qui puissent s'en flatter, si le mot Vice est pris dans un sens conforme aux stricts enseignemens des Écritures, « s'ils n'espèrent pas que la » balance penchera en leur faveur, ou du moins » très-légèrement à leur désavantage, quand on » pèsera fidèlement leurs bonnes et leurs mauvai-

» ses actions, et que l'on fera une réduction cal-
» culée sur la faiblesse humaine? » Ces considérations suffisent au plus grand nombre pour calmer leurs appréhensions. Voilà les cordiaux qu'ils trouvent le plus à leur portée quand ils se livrent à des pensées sérieuses ou qu'ils éprouvent un abattement accidentel ; et dans les saisons où ils se jugent avec moins d'indulgence qu'à l'ordinaire, ils appellent à leur secours cette persuasion générale, que la miséricorde et les compassions divines sont inépuisables. Cependant les personnes, dont nous analysons les sentimens, ne renient point le Sauveur d'une manière absolue. Elles ne renoncent pas formellement à leurs droits aux avantages de sa mort. Elles terminent même toutes leurs prières par l'invocation du nom de Christ. Mais si elles ne le font pas par pure habitude, ou pour se conformer avec décence à la doctrine qu'elles ont embrassée, on peut du moins attribuer leur conduite à cette même irrésolution de principe qui influençait un philosophe expirant, quand il ordonnait qu'on rendît, en son nom, au dieu de la médecine les hommages que l'usage avait consacrés.

D'autres vont plus loin : car il existe beaucoup de nuances entre les hommes qui rejettent absolument le dogme de la Rédemption de Christ, et ceux qui l'admettent avec une foi cordiale.

Ceux qui composent cette classe intermédiaire se soumettent, à l'égard de notre divin Sauveur, à une sorte de dépendance générale, indéterminée, et dont ils saisissent fort mal l'esprit. Mais leurs espérances, s'ils peuvent avoir une idée distincte des preuves sur lesquelles elles sont fondées, paraissent résulter, en dernière analyse, de cette persuasion qu'ils sont devenus, par Jésus-Christ, membres d'une nouvelle association, en vertu de laquelle ils seront jugés d'après des lois plus douces que celles auxquelles ils seraient soumis s'ils ne jouissaient pas de cette prérogative. « Dieu ne poussera pas maintenant la » sévérité au point de nous faire rendre compte » de tout le mal que nous aurons fait. Au con- » traire, il nous dispensera de la rigoureuse » exécution de sa loi; car elle est si sévère, » que de faibles créatures, telles que nous, sont » dans l'impossibilité de l'observer dans toute » son étendue. Le Christianisme a adouci les » conditions que nous imposait la Justice divine; » de sorte que tout ce qui nous est demandé » à présent, c'est que nous nous confions, avec » un cœur plein de gratitude, aux mérites de » Christ pour obtenir le pardon de nos péchés, » et faire agréer l'hommage de notre sincère, » quoique imparfaite, obéissance. La fragilité, » les imperfections auxquelles notre nature est

» assujettie, ou auxquelles notre situation actuelle
» nous expose, ne sauraient être jugées avec
» une extrême rigueur; et comme c'est la pra-
» tique qui constitue réellement le caractère,
» nous pouvons être bien persuadés que si, à
» tout prendre, notre conduite est passablement
» bonne, nous en serons quittes pour une
» légère punition, et même sans qu'il nous en
» soit infligé aucune, et nous deviendrons enfin
» participans de la félicité céleste, par notre
» Seigneur Jésus-Christ. »

Il ne nous est point donné de pénétrer dans le cœur humain. Nous ne devons donc jamais parler qu'avec réserve et défiance, quand nous nous appuyons sur des apparences ou des déclarations extérieures pour affirmer l'existence d'un principe ou d'un sentiment intime; considérant sur-tout que nous sommes exposés à tomber dans l'erreur par l'ambiguité de notre langage, ou par l'inexactitude avec laquelle les autres peuvent s'exprimer eux-mêmes. Mais il est souvent aisé à tout homme qui connaît bien l'anatomie du cœur humain, si je puis me servir de cette expression, de s'apercevoir que, généralement parlant, les personnes qui tiennent ce langage, ne se reposent point autant sur les mérites de Jésus-Christ et sur l'efficacité de la Grâce divine, que sur le pouvoir qu'elles ont elles-

mêmes d'exécuter les conditions modérées que leur impose la Justice divine. Il découvrira, par conséquent, en elles plutôt la disposition d'atténuer la malignité de leur maladie, que celle d'exalter l'excellence du remède qui leur est offert. Il trouvera ces chrétiens prêts à pallier ceux de leurs défauts qu'ils ne pourront entièrement justifier, à rehausser le mérite de ce qu'ils nomment leurs bonnes qualités et leurs actions recommandables; et comme s'il s'agissait d'établir un compte, à placer le bien en regard avec le mal. Si la balance ne leur est pas très-défavorable, ils se persuadent, alors, qu'ils auront le droit de réclamer les avantages des souffrances du Sauveur, comme une compensation qui ne saurait leur être refusée. Ils n'ont qu'une faible idée, si faible même qu'on pourrait affirmer qu'ils n'en ont aucune, de l'importance ou de la difficulté du devoir que l'Écriture nous impose quand elle nous ordonne de nous soumettre « à » la justice de Dieu; » ou de notre penchant à nous justifier à ses yeux, plutôt qu'à reconnaître, dans le langage d'un pénitent qui implore sa grâce, que nous sommes des pécheurs, et que nous sommes incapables de nous sauver nous-mêmes. Ils ne se sont jamais imposé la loi de renoncer complétement à leurs seuls mérites et à leurs propres forces; d'où il résulte qu'ils demeurent

étrangers à la dignité naturelle du cœur humain, dont cet appel aurait réveillé l'activité, et qu'il aurait disposé à la résistance. TOUTES LES ERREURS DANS LESQUELLES ILS TOMBENT PROVIENNENT NATURELLEMENT DES FAUSSES IDÉES QU'ILS ENTRETIENNENT SUR LES PRINCIPES FONDAMENTAUX DU CHRISTIANISME. Ils ne considèrent point que cette Religion a pour but de « justifier les pécheurs (*a*), » par Jésus-Christ qui est mort pour eux, « lorsqu'ils étaient » encore des méchans; » qu'elle a pour but (*b*)

(*a*) 1. Rom. IV. 5.

(*b*) L'auteur espère qu'il sera trop bien compris, pour qu'on puisse supposer qu'il entend qu'un homme qui persévère dans ses péchés et dans son impénitence, peut être accepté et finalement sauvé, parce qu'il a la foi. Le chapitre suivant, sur-tout la section VI, le vengerait pleinement d'une si absurde interprétation. En attendant, il se bornera à remarquer ici, que la véritable foi, dont la repentance forme une partie essentielle, est regardée dans l'Écriture comme le *principe radical de la sainteté*. Que la racine existe, alors elle produira des fruits convenables. Si l'on avait attentivement pesé cette considération, on aurait aisément expliqué et concilié les passages des Épîtres de Saint Paul et de Saint Jacques, qui ont fourni un si vaste champ à la dispute et à la controverse. Saint Jacques parle constamment, non de celui qui *a* la foi, mais de celui qui *dit* qu'il a la foi. Il met en opposition cette prétendue foi, qui est imparfaite et morte, avec la foi qui est éclairée, complète et vivante. Cela doit cer-

de nous réconcilier avec Dieu, dont nous étions les *ennemis*; et de rendre les fruits de la sainteté, des *effets* et non les *causes* de notre justification et de notre réconciliation; qu'en un mot, elle ouvre la porte des miséricordes célestes aux pécheurs les plus coupables, quand ils se repentent; afin qu'obéissant aux bienheureuses impulsions de la grâce de Dieu, par laquelle ils ont été réveillés du sommeil de la mort, et bien disposés à solliciter son pardon, ils puissent entrer dans son sanctuaire, et devenir capables, par l'influence régénérante du Saint Esprit, de produire les fruits de la Justice. Mais ils conçoivent plutôt le Christianisme comme répartissant les richesses des miséricordes divines avec tant de prodigalité que ceux qui, par le fait de leurs propres mérites, ne sauraient espérer d'être justifiés devant Dieu, peuvent néanmoins y prendre part en considération du sang de Christ, sous la condition qu'ils rempliront préalablement les obligations

tainement paraître parfaitement clair à ceux qui observent que la conclusion qu'il déduit de tout son raisonnement, dans les versets 23 et 26, se rapporte en entier à la foi. « *Abraham a cru en Dieu*, *etc*. *La foi sans* » *les œuvres est morte*, » *etc*. Son grand objet est d'établir ce qui constitue la véritable foi, et de contester l'utilité ou la valeur de celle qui usurpe faussement ce titre. Voyez Jacq. II. 14 et suivans.

très-modérées que leur impose la Justice divine. En développant aux autres ce but de l'Évangile, ils sont encore disposés à s'étendre beaucoup trop sur les conventions et les œuvres en vertu desquelles ils acquèrent le droit de recueillir les fruits des souffrances de Christ, tandis qu'ils devraient bien plutôt apprécier les avantages de cette rédemption, qui leur est accordée gratuitement, « sans argent et sans prix (*a*). »

Les conséquences *pratiques* de ces erreurs sont ce qu'on doit en attendre. Elles tendent à étouffer le sentiment de notre misère et de notre incapacité naturelles, tandis que nous devrions l'entretenir avec le plus grand soin, ainsi qu'une profonde impression de gratitude pour les mérites et l'intercession de Christ, auquel seul nous devons le bienfait de notre réconciliation avec Dieu, ainsi que la volonté et le pouvoir d'opérer notre propre salut. Ils considèrent cette réconciliation beaucoup trop comme un contrat stipulé entre deux parties, dont chacune a des conditions déterminées à remplir : celles de l'homme, — de faire son devoir; celles de Dieu, — de le justifier et de l'accepter pour l'amour de Christ. S'ils ne manquent à aucune des conditions qui leur sont imposées, certainement celles qui regardent Dieu

(*a*) Voyez chap. IV. sect. VI.

seront fidèlement exécutées. C'est pourquoi nous trouvons, dans le fait, que ceux qui présentent le but de l'Évangile sous le point de vue que nous venons de fixer, mettent en évidence le sujet dont leurs cœurs sont particulièrement remplis, par leur promptitude à se livrer à des recherches purement morales, tout en ne faisant aucune mention des souffrances et de l'amour de leur Rédempteur, ou en ne se les rappelant que d'une manière très-superficielle; se montrant par là peu disposés à s'enflammer au nom de leur Sauveur, ou comme les apôtres, à se trahir par leur ferveur à exalter, avec un noble courage, les richesses de son inépuisable miséricorde. Quand ils s'adressent à des personnes qu'ils supposent vivre dans l'habitude du péché, et sous le poids de la colère de Dieu, ils les persuadent d'amender leur conduite, afin de se préparer à aller à Christ, plutôt qu'ils ne les exhortent à se prosterner, dans une profonde humilité d'ame, au pied de la Croix pour solliciter leur pardon et obtenir le secours et la grâce de Dieu pour le tems du besoin.

La haute importance de ce sujet justifiera, sans doute, l'auteur de l'avoir considéré d'une manière si particulière. Il a d'ailleurs été animé par le désir que, dans une matière d'une telle excellence, il devienne impossible de se méprendre

sur

sur ses vraies intentions. Après tout ce qui a été dit, il est essentiel qu'on se souvienne, qu'à moins qu'il ne s'agisse de l'instruction des autres, le point essentiel est la disposition intérieure du cœur. Espérons donc qu'on assignera un rang convenable à la dépendance qui est exigée du Chrétien pour obtenir son pardon et parvenir à la sainteté, quelle que soit la manière vague avec laquelle les hommes s'expriment à ce sujet. Espérons encore que Celui qui sonde les cœurs discernera de bonnes dispositions en plusieurs des personnes qui se permettent le langage dangereux et erroné sur lequel ont été fondées nos objections.

Si l'erreur, trop générale, que nous venons de réfuter, et qui porte sur la nature de l'Évangile, est telle que nous l'avons établie, elle expliquera facilement cette langueur dans les affections à l'égard de notre divin Sauveur qui s'empare de presque toutes les ames, ainsi que l'impression imparfaite que produit en nous la nécessité et la valeur de l'assistance du Saint Esprit. On se conformera encore aux principes les plus sains du raisonnement, en alléguant, comme une nouvelle preuve de l'exactitude de notre assertion, qu'elle s'accorde exactement avec ces phénomènes, et qu'elle en rend un compte très-naturel. Car, en admettant que les

personnes dont nous venons de parler, particulièrement celles de la dernière classe, se reposent, pour le fond, sur l'expiation de Christ, cependant il doit nécessairement résulter de leur système, que les objets vers lesquels elles dirigent le plus habituellement leurs regards, qui occupent le plus fortement leurs pensées, et qui leur offrent la plus douce satisfaction, ce sont les qualités qu'elles s'attribuent, et les services qu'elles croient avoir rendus, quoiqu'elles en reconnaissent l'imperfection, bien plus que les souffrances et la mort expiatoire d'un Sauveur crucifié. Nos affections à l'égard de notre Seigneur, d'après la théorie des passions que nous venons de développer, ne peuvent atteindre au degré de vivacité qu'elles devraient présenter, parce qu'elles ne reçoivent point la nourriture que nous avons jugée nécessaire à leur accroissement. Si nous aimions Jésus-Christ avec autant de sincérité que les premiers Chrétiens, si nous nous réjouissions en lui d'une manière aussi triomphante, nous apprendrions alors à placer en lui notre entière confiance, et nous adopterions ce langage de l'Apôtre : « A Dieu ne plaise que je » me glorifie en autre chose qu'en la croix de » Notre-Seigneur Jésus-Christ (*a*), qui nous a

(*a*) Gal. VI. 14.

» été fait, de la part de Dieu, sagesse, jus-
» tice, sanctification et rédemption (*a*). »

Il a sans doute existé beaucoup trop de gens qui, pour leur ruine éternelle, ont abusé de la doctrine du salut par la Grâce, et se sont vainement reposés sur Jésus-Chrit pour leur pardon et leur justification, tandis que leur conduite vicieuse prouvait évidemment combien leurs prétentions étaient mal fondées. On connaît l'arbre à ses fruits; et combien n'y a-t-il pas de raisons de craindre qu'il n'y ait là aucun principe de foi, puisqu'elle ne manifeste point son existence par des fruits de sainteté. Elle sera sans doute épouvantable, elle sera même bien plus sévère pour eux que pour tout autre, la sentence qui sera prononcée contre ces méprisables professeurs du Christianisme auxquels le Sauveur adressera, au dernier jour, ces terribles paroles : « Je ne
» vous ai jamais connus; retirez-vous de moi,
» vous tous qui vous adonnez à l'iniquité. »
Cependant le danger de tomber dans une erreur ne doit jamais nous rendre insensibles à celui que présente l'erreur opposée, erreur contre laquelle il est particulièrement nécessaire de nous tenir en garde dans ce siècle. Ici l'auteur de cet

(*a*) 1 Cor. 1. 30.

ouvrage s'écarterait tout-à-fait de son but, s'il se plongeait dans les subtilités d'une vaine controverse. Mais il nous sera permis, sans risquer d'être accusés de nous écarter de notre dessein, d'affirmer que ceux qui admettent, dans toutes ses parties, la doctrine de l'Église Anglicane et des Églises réformées de France, sont tenus de reconnaître la nécessité de leur dépendance en leur divin Sauveur, et de la regarder comme la seule cause méritoire de leur réconciliation avec Dieu, comme le vrai moyen d'obtenir tous ses fruits divins et toutes ses glorieuses conséquences. Il faut encore qu'ils soient persuadés que cette dépendance ne doit pas être une simple formalité, une soumission purement nominale, mais un sentiment réel et substantiel, sans froideur, sans partialité, sans tergiversation; en un mot, qu'elle doit être directe, complète et partant du cœur. « La re» pentance envers Dieu et la foi en Jésus-Christ » Notre-Seigneur : » voilà le sommaire de toutes les instructions apostoliques. Ce n'est point par une invocation accidentelle du nom de Christ, ou par un aveu transitoire de son autorité, que nous exécuterons, dans toute son étendue, l'injonction qui nous est faite « *de croire en Jésus*. » Nous trouverons que ce devoir n'est point facile à remplir; et bien que nous soyons convaincus que nous croyons, nous ferions peut-être

tous bien de nous écrier, dans le langage d'un suppliant qui ne supplia point en vain : « Sei- » gneur, aide-nous dans notre incrédulité. » Oui, nous devons avoir un profond sentiment de notre misère et de notre corruption, nous repentir sincèrement de nos péchés, prendre la ferme résolution de nous en corriger, « chercher » notre refuge dans l'espérance qui nous est » proposée, » fonder sur les mérites de notre Rédempteur crucifié tout notre espoir d'échapper au châtiment encouru par nos désordres, nous environner enfin de tous les moyens de nous délivrer de leur tyrannique autorité. Voilà quel doit être notre premier, notre dernier, notre unique but. Remettons donc notre sort dans les mains de notre adorable Sauveur; « lavons-nous dans son sang; » sanctifions-nous par son Esprit; acceptons-le pour notre Seigneur et notre Maître; instruisons-nous à son Ecole, et gardons religieusement tous ses commandemens.

Quoique nous ayons traité ce sujet avec de grands développemens, il n'est cependant pas inutile d'ajouter quelques mots pour prévenir une objection qu'on ne manquera pas de nous opposer : c'est que nous nous jetons dans des distinctions délicates et métaphysiques, tandis qu'il s'agit et d'une matière d'un intérêt général,

et d'un système originairement promulgué avec cette clause spéciale, qu'il aurait pour objet particulier le pauvre et le simple. Il sera néanmoins de toute évidence pour tout homme qui réfléchit, et l'expérience le lui démontrera pleinement, que ce n'est point la parfaite intelligence d'une multitude de distinctions subtiles et abstruses qui est exigée de nous, mais qu'on nous demande un cœur sincère et constant dans ses affections. Quant aux premières, il est évident que le pauvre et l'ignorant ne sauraient y atteindre, tandis qu'ils sont bien mieux disposés que le grand et le savant, à se prosterner devant « cette prédication de la croix, qui est une folie » pour ceux qui périssent; mais qui est la puissance et la sagesse de Dieu pour ceux qui » sont sauvés. » Les pauvres ne sont point exposés à être étourdis par les fumées enivrantes de l'ambition et de la grandeur humaines. Ils sont moins sujets à être détournés d'entrer dans la voie étroite et difficile; et quand ils y sont parvenus, ils ne sont ni forcés à rétrograder, ni retardés dans leurs progrès par les inquiétudes ou les plaisirs de la vie. Ils s'expriment mal, sans doute; mais cela n'empêche point que leurs intentions ne puissent être pures, et leurs cœurs humbles, sincères, repentans. Ainsi donc, ici comme dans d'autres circonstantes, c'est le vul-

gaire qui est le sujet des phénomènes, et c'est le savant qui les explique. Le premier ne connaît point la théorie de la vision ou de la sensibilité; mais cette ignorance ne l'empêche ni de voir ni de sentir; il est incapable de disserter avec profondeur sur les passions; mais il est susceptible du plus vif attachement pour ses enfans, ses amis, sa patrie.

Après cette digression, si l'on peut donner ce nom à des réflexions qui, en éloignant une objection formidable, rendent la vérité des propositions que nous cherchons à établir et plus claire et plus incontestable, nous allons reprendre le fil de notre argument. Nous sollicitons de nouveau l'attention des personnes qui ne sont point habituées à réfléchir, avec quelque profondeur, sur la nécessité de cette confiance indivisible et inaltérable dont nous avons cherché à établir l'importance. Mais nous voudrions nous adresser plus particulièrement à ceux qui sont disposés à croire que, quoiqu'il faille ranger, d'une manière vague et indéterminée, dans le nombre des articles fondamentaux de la confession de foi, le dogme de la mort de Christ considérée comme une satisfaction sans laquelle nous ne saurions obtenir la rémission de nos péchés et nous assurer le bonheur éternel,

ainsi que celui de l'influence sanctifiante du Saint Esprit, ces dogmes sont néanmoins si fort au-dessus de notre portée, ils sont si peu accommodés à notre faible capacité, que le parti le plus sage est de détourner nos yeux de ces abstraites spéculations, pour les fixer sur les préceptes pratiques et moraux de l'Évangile. « Voilà » les connaissances qu'il nous importe sur-tout » d'acquérir. Recherchons-les donc avec le » plus grand soin. Telle est la fragilité de » notre nature, telle est la multitude et la vio» lence de nos tentations, que nous trouverons » bien assez d'occupations en mettant en pra» tique la morale de l'Évangile ; et en dirigeant » toute notre attention vers ses préceptes, plutôt » que vers les dogmes sublimes et mystérieux » que vous nous recommandez avec tant d'ins» tance, nous nous préparerons bien mieux à » nous approcher de Dieu dans ce jour for» midable où il jugera tous les hommes selon » leurs ŒUVRES. »

« Tout cela n'est qu'une vaine sagesse, une fausse » philosophie ! »

Pour détruire d'un seul mot un si futile raisonnement, il suffit d'emprunter les propres expressions de notre divin Sauveur et celles de son disciple bien-aimé : « *L'œuvre* que Dieu

» demande de vous, dit Jésus-Christ, c'est de » *croire* en celui qu'il a envoyé (*a*). » C'est ici son *commandement*, « que nous *croyions* en son Fils » Jésus-Christ, et que nous nous *aimions* les uns » les autres, comme il nous l'a commandé (*b*). » Il est très-vrai qu'il suffit de considérer, un seul instant, les opinions de ceux qui offrent de tels argumens, pour en découvrir toute l'absurdité. Que les Unitaires modernes réduisent l'Évangile à un pur système de morale : ils sont en cela conséquens à leurs principes. Mais nous, qui sommes des Chrétiens, ne nous montrerons-nous pas déraisonnables, au degré le plus éminent, si nous admettons toutes les grandes vérités du Christianisme ; et si, après les avoir adoptées, nous les négligeons, ou ne nous en occupons pas du tout? « Dans quel but, pourrait dire » le Socinien ; dans quel but a été construite une » machine si coûteuse et si compliquée. Semblable au système astronomique de Ticho-Brahé, elle est surchargée de rapports compliqués et d'inutiles difficultés. Elle ressemble » si peu à la simplicité de la nature ; elle est » tellement indigne de la main qui créa l'univers, qu'elle outrage même ces lois de la convenance que nous demandons qu'on respecte

(*a*) Jean. VI. 29. (*b*) 1 Jean. III. 23.

» dans les compositions imparfaites de l'enten-
» dement humain (*a*). »

Il est bien permis au Socinien de prendre ce ton élevé avec ceux auxquels nous nous adressons maintenant. Si tels sont réellement les dogmes de la Révélation, le sens commun nous suggère que leur nature et leur grandeur les rendent dignes de la plus sérieuse attention. La théologie d'Épicure admettait elle-même l'existence de ces « choses célestes; » mais elle leur refusait toute relation avec les affaires humaines et toute influence sur nos actions. Indépendamment de ce que cette conduite a de déraisonnable, nous pourrions encore fortement insister sur cette réflexion, que c'est une vraie profanation que de considérer comme des matières d'un intérêt secondaire, ces parties du système du Christianisme qui ont des droits si sacrés à notre respect par la dignité de la Personne à laquelle elles se rapportent. Cet argument est pressé fréquemment et fortement par les Auteurs sacrés (*b*).

L'irrévérence et la profanation de cette conduite n'est cependant pas plus frappante que son ingratitude. Si, après avoir lu que « notre
» Sauveur était la splendeur de la gloire de son
» Père, et l'image empreinte de sa personne,

(*a*) *Nec Deus intersit*, etc.

(*b*) Hébr. II. 1 et suivans.

» soutenant toutes choses par sa parole puis» sante, » nous considérons le but qu'il s'est proposé en descendant sur cette terre, et tout ce qu'il a fait et souffert pour nous, certainement, s'il nous reste une étincelle de candeur, nous nous condamnerons comme coupables de la plus noire ingratitude, de ce que nous n'en faisons mention que rarement, ou de ce que nous nous détournons avec froideur et sous les plus frivoles prétextes, de la contemplation de ces miracles de miséricorde et d'amour. C'est pour ces ames méprisables, sur lesquelles la crainte seule peut exercer quelque influence, que ce motif est présenté; et nous sommes prévenus d'avance, d'une manière ou directe ou indirecte, par l'exemple de la nation Juive, que Dieu ne regardera point comme innocens ceux qui ne réfléchissent jamais sur les actes les plus signalés de sa condescendance et de son affection. Mais comme cette question appartient proprement à la doctrine de la Révélation, les raisonnemens déduits de la probabilité ne sauraient être regardés comme décisifs. Nous en appellerons donc à la Révélation; et de peur de lasser la patience de nos lecteurs en entamant une laborieuse discussion sur ce sujet, nous les renverrons à nos écrivains sacrés, qui leur donneront, à cet égard, une complète satisfaction. Nous leur re-

commanderons encore, d'une manière très-pressante, de peser avec un soin extrême les passages de l'Écriture où les dogmes spéciaux du Christianisme sont expressément enseignés; nous les inviterons, enfin, à accorder la plus respectueuse attention aux éclaircissemens et à la confirmation que ces passages reçoivent des autres parties de la Parole de Dieu, et aux conséquences qu'on peut en déduire. Ceux qui soutiennent l'opinion que nous combattons, se convaincront par là que leur système n'est réellement point une Religion *scripturaire*. Alors, loin de détourner les yeux des dogmes qui sont particuliers au Christianisme, ils apprendront à considérer sans cesse le vaste principe dont toutes les autres vérités religieuses doivent tirer leur origine et recevoir leur plus solide appui (*a*).

(*a*) Ceux qui voudront approfondir ce sujet, feront très-bien de méditer avec soin l'Essai de Mc Laurin, sur les préjugés contre l'Évangile. — Il n'est point hors de propos de diriger ici l'attention du lecteur sur plusieurs argumens fondamentaux, dont quelques-uns sont tirés de l'ouvrage dont nous lui recommandons, avec raison, la lecture. — Qu'il estime, avec maturité, la force des termes dont l'Apôtre se sert dans les versets ci-dessous, pour désigner et caractériser tout le système chrétien : — « Nous prêchons Christ crucifié. » — « Je n'ai pas jugé que je dusse savoir autre chose » parmi vous que Jésus-Christ, et Jésus-Christ cru-

Ainsi donc que chacun de nous se demande à lui-même, *s'il* a cherché son refuge dans l'espérance que nous avons déterminée? et s'il l'a

» cifié. » La valeur de cet argument sera appréciée par tous ceux qui considèrent qu'un système n'est jamais désigné par une de ses parties immatérielles ou inférieures, mais par ce qui constitue son objet principal et sa distinction essentielle. La conclusion suggérée dans cette remarque est confirmée par ce fait, que la Sainte Cène est la cérémonie que le Sauveur a recommandée à ses disciples pour conserver la mémoire de son sacrifice; et que le sacrement du baptême nous donne une leçon semblable, puisqu'il est le symbole de la purification de nos ames par le sang de Christ. Observez de plus que l'Écriture fait très-fréquemment mention de la mort de notre Sauveur, ainsi que de ses souffrances, et qu'elle les représente comme des motifs pratiques.

« L'ame des Apôtres paraît pleine de ce sujet. Cha» que chose leur rappelle son souvenir; ils ne se sont » point permis de le détourner long-tems de leurs » regards, et aucune autre branche d'instruction » spirituelle ne le leur a fait perdre de vue. » Considérez encore cette partie de l'Épître aux Romains, dans laquelle Saint Paul parle de ceux qui cherchent à établir leur propre justice, et qui ne se sont point soumis à la justice de Dieu. Cette accusation ne peut-elle pas être intentée à quelques égards et même avec beaucoup plus de force que par rapport aux Juifs, à ceux qui se contentent de considérer la médiation de notre Sauveur d'une manière vague, générale,

constamment considérée comme la seule source de consolation? « L'homme ne peut poser aucun » autre fondement. » Il n'a aucune autre base

accidentelle, et dont le caractère et la conduite sont pour eux, comme nous l'avons développé plus haut, le sujet d'une perpétuelle complaisance et la source des plus douces satisfactions? Cependant Saint Paul déclare à ceux auxquels il fait ce reproche, et dont la misérable condition ne saurait être trop vivement déplorée, « qu'il a éprouvé à leur sujet une grande tris» tesse et un continuel tourment de cœur, » ajoutant des expressions encore plus énergiques pour leur peindre toute l'amertume de ses regrets.

Examinons de plus, et méditons avec le plus grand soin, l'Épître aux Galates; et demandons, avec franchise, dans quels défauts les Chrétiens judaïsans tombaient en particulier, et ce qui leur méritait les sévères reproches qui leur étaient adressés dans les termes les plus expressifs? En effet, il est dit d'eux qu'ils anéantissaient la Grâce de Dieu, et se privaient de tous les avantages de la mort de Christ. Cependant les Judaïsans convertis n'étaient point immoraux. Il paraît qu'ils avaient accueilli les principaux dogmes relatifs à notre Sauveur. Mais ils étaient disposés à fonder, *non pas entièrement, nous devons aussi l'observer, mais seulement en partie*, leur réconciliation avec Dieu, sur les institutions mosaïques, au lieu de l'établir entièrement sur les mérites de Christ. Il est essentiel de se rappeler ici que l'Apôtre prouve, par sa propre conduite, que toutes les fois qu'une complaisante adhésion à ces institutions ne conduisait pas à cette conséquence,

de dépendance, aucun autre espoir de pardon; c'est ici seulement que peut être assise la plus excellente de toutes ses espérances. Travaillons donc à imprimer dans nos cœurs cette profonde conviction que nous avons un besoin immédiat d'un Rédempteur et des fruits salutaires de la médiation qu'il nous a offerte. Prosternons-nous avec humilité devant le trône de Dieu; implorons ses compassions et notre pardon, au nom du Fils de son amour. Supplions-le de nous douer d'un véritable esprit de repentance, d'une foi solide et d'une confiance absolue en notre Seigneur

il ne la regardait nullement comme criminelle. Il résulte clairement de là, ainsi que des propres expressions de cette Épître, que l'offense des Chrétiens judaïsans qu'elle condamne, est exactement celle que nous avons établie; et que s'ils étaient criminels, ce n'était point parce qu'ils continuaient à adhérer, avec opiniâtreté, à une dispensation dont le Christianisme avait abrogé le cérémonial, ou parce que les sacrifices de la loi lévitique n'avaient, par leur nature, aucune efficacité pour la rémission des péchés, — voyez Hébr. x. 4. etc. — ou parce que le fondement sur lequel ils bâtissaient, était assis sur le sable; mais parce qu'ils bâtissaient sur tout *autre* fondement que celui qui avait été établi dans l'Évangile. Ce n'était point parce qu'ils avaient fixé leur confiance sur un objet faux ou défectueux; c'est parce qu'ils ne l'avaient pas dirigée exclusivement vers le seul objet d'espérance qui nous est présenté dans l'Évangile.

Jésus. Ne soyons satisfaits que quand la sincérité de notre croyance sera confirmée par ce caractère qu'un écrivain inspiré attribue à la vraie foi : « que » Jésus-Christ est précieux pour tous ceux qui » croient en lui. » Efforçons-nous d'augmenter de jour en jour l'*amour* que nous portons à notre divin Sauveur, et prions Dieu avec ardeur de nous remplir « de toute sorte de *joie* et de *paix* dans » la foi, afin que nous abondions en *espérance* » par la puissance du Saint Esprit. » Mettons diligemment en pratique les directions que nous avons déjà données pour entretenir et cultiver le principe de l'Amour de Christ. Dans ce but, travaillons avec assiduité à augmenter nos connaissances, afin que notre affection pour notre Seigneur qui nous a rachetés, soit raisonnable, et pousse de profondes racines. Méditant fréquemment sur les circonstances de la vie du Sauveur, et bien plus sur celles de sa mort ; rappelant souvent dans notre esprit l'état dont il se propose de nous retirer, et la gloire de son royaume céleste ; entretenant avec lui un commerce habituel de prières et de louanges, de dépendance et de confiance au moment du danger, d'espérance et de joie dans les jours de la prospérité : ayons-le sans cesse présent à notre esprit, et cherchons à rendre toutes les idées que nous nous formons de son essence, plus distinctes

distinctes et plus vives. Et, je le demande, le titre de Chrétien ne sera-t-il pas pour nous un vrai reproche, si nous nous détournons de Celui de qui nous l'avons reçu? Que le nom de Jésus ne soit point pour *nous*, comme celui de Alla pour les Mahométans, une amulette ou un talisman placé sur notre bras, comme le signe extérieur et le symbole de notre profession, et pour nous préserver de tout mal par un pouvoir inintelligible et mystérieux; mais qu'il soit gravé profondément dans notre cœur; qu'il y soit écrit, par le doigt de Dieu lui-même, en caractères inaltérables. Alors, il deviendra pour nous un titre assuré et incontestable à la paix sur cette terre, à la gloire dans la vie à venir. L'assurance qu'il nous donne d'une brillante régénération adoucira les fardeaux et allégera les peines de notre vie; et, dans des momens plus heureux, il nous communiquera quelque chose de cette plénitude de joie qui est à la droite de Dieu; il nous mettra à même d'entonner dès ici-bas ce céleste Hozanna: « L'Agneau qui a été immolé est digne de re» cevoir la puissance, les richesses, la sagesse, » la force, l'honneur, la gloire et la bénédic» tion (*a*). » — « A l'Agneau appartient la béné» diction, l'honneur, la gloire et la puissance, » aux siècles des siècles (*b*). »

(*a*) Apoc. v. 12. (*b*) Ib. 13.

CHAPITRE IV.

Imperfection des idées dominantes sur la nature et la sévérité des devoirs du Christianisme (a).

SECTION I.

Une partie de ce titre causera peut-être, au premier aspect, quelque surprise à ceux de mes lecteurs qui ont tiré une conséquence trop précipitée des instructions que nous avons développées dans les deux chapitres précédens. Ils ont pu penser, en effet, que ceux qui ne se sont formé que de très-faibles idées de la corruption de la nature humaine, se montreront moins indulgens à l'égard de sa fragilité; et que ceux qui ne comptent que très-peu sur la rémission de leurs péchés par Jésus-Christ et sur l'opération du Saint Esprit, deviendront par là même plus sévères, et exigeront des travaux plus actifs pour parvenir à une sainteté universelle. Cela devrait du moins être ainsi, puisque dans leur système, c'est essentiellement sur nos propres efforts et sur nos œuvres que nous

(*a*) Of Practical Christianity.

devons nous reposer pour mériter l'approbation de Dieu.

Mais une telle espérance serait grandement trompée. Il existe, en effet, une région habitée par la vérité, et une région gouvernée par l'erreur. Ceux qui maintiennent la doctrine fondamentale de l'Écriture dans toute sa force, maintiennent aussi dans toute sa pureté, le système de morale que l'Écriture développe. Mais ceux qui dénaturent la première en cherchant à l'expliquer, atténuent également le second en le rabaissant au niveau du plan défectueux qu'ils ont formé. Ce n'est point par la confiance qu'ils accordent à la supériorité de leurs propres œuvres, ou par la vigueur des efforts qu'ils font pour parvenir à la vertu, qu'ils prétendent excuser leurs faibles idées sur la satisfaction de Jésus-Christ et sur l'influence du Saint Esprit. Il paraît plutôt qu'ils ont formé le plan d'atténuer les motifs qui doivent les porter à la pratique des devoirs moraux, afin que personne ne reste en défaut et n'ait besoin d'un secours plus éminent pour se mettre en état de les observer. Il résulte néanmoins des tentatives qu'ils font pour simplifier leur méthode de morale, ainsi que des procédés que beaucoup de gens se vantent de posséder pour abréger l'étude d'une science, que, méprisant les routes battues dans lesquelles des esprits plus sobres et

plus modestes se sont contentés de marcher, ils se sont précipités, avec impétuosité, dans des sentiers qui n'avaient point encore été fréquentés; mais loin d'arriver, en les suivant, au but qu'ils s'étaient proposés, ils ne sont parvenus qu'à une vaine ignorance et à un fol entêtement.

C'est une opinion assez communément reçue de nos jours, que si un homme admet dans un sens général les vérités du Christanisime, quoiqu'il ne considère nullement les caractères particuliers de cette doctrine, et s'il ne s'abandonne pas habituellement à quelque vice grossier à l'égard de ses semblables, nous n'avons pas de grands sujets d'être mécontens de lui, ou de lui disputer la validité de ses droits, soit au titre de Chrétien, soit aux prérogatives qui y sont attachées. A les croire, ce titre n'impose d'autre loi qu'un assentiment de pure forme au Christianisme pris dans son sens le plus général, et qu'une adhésion à des principes moraux légèrement supérieurs, s'ils le sont en effet, à ceux qui sont exigés d'un bon Déiste, d'un Musulman ou d'un Hindou.

Quelqu'un est-il disposé à contester la fidélité de ce tableau de la religion que professe trop universellement le monde Chrétien, nous lui demanderons si, au cas que l'on parvienne à

lui démontrer que le Christianisme n'est qu'une imposture, cette triste vérité opérera un grand changement dans sa conduite morale, ainsi que dans les habitudes de son ame? Cette découverte produira-t-elle sur lui quelqu'autre effet que d'altérer un petit nombre d'opinions spéculatives qui, quand on les sépare de la pratique, ne présentent souvent, dans son système, qu'une importance très-secondaire? Il fréquentera, il est vrai, avec quelque assiduité le culte public, parce qu'il est persuadé que la religion exerce une puissante influence sur l'esprit des classes inférieures de la société, et qu'il sait que le bon exemple exige qu'il assiste de tems en tems aux assemblées religieuses. Mais le respect qu'il porte à son caractère, à la conservation de sa santé, à ses jouissances domestiques et sociales ne continuera-t-il pas à le détourner de tout excès vicieux, et à l'engager à l'observation de tous les devoirs de son état, selon la mesure que le moment présent leur assigne? Consentira-t-il à se voir dépossédé de ce qu'il regarda jusqu'alors comme le dépositaire des plus sages conseils et des plus solides instructions, la règle de sa conduite, la source de sa paix, de ses espérances, de ses consolations?

Il était bien inutile de présenter ces questions. Elles sont, dans le fait, déjà répondues par la conduite de plusieurs incrédules très-connus,

entre lesquels et les Chrétiens de nom, des hommes intimement liés avec les uns et les autres, quoique pleins de discernement et habiles à observer, ne découvriraient que peu de différence, soit dans leurs mœurs, soit dans l'état habituel de leur ame. Que le Christianisme mérite donc peu le titre d'innovation et de supériorité qui lui est donné presque universellement! Qu'il a peu de droits à aucune prééminence comme code pratique sur tous les autres systèmes de morale! et qu'elles furent usurpées, ces louanges que lui prodiguèrent ses amis; louanges auxquelles ses ennemis se sont vus souvent forcés d'acquiescer, quoiqu'ils n'aient jamais été disposés à lui faire aucune concession!

Et ce serait dans ce but seul que le fils de Dieu aurait consenti à devenir notre instituteur et notre modèle, « nous laissant un exemple afin » que nous suivions ses traces? » Ce serait pour obtenir un si faible résultat, que les Apôtres de Christ se seraient soumis volontairement à la faim, à la nudité, à la souffrance, à l'ignominie, à la mort, quoiqu'ils aient été prévenus d'avance par leur divin Maître que les plus cruels traitemens deviendraient leur partage? Ce serait, en dernière analyse, pour que leurs disciples n'atteignissent pas à un degré de vertu supérieur à celui de ces hommes qui rejettent leur divine

autorité, et pour qu'ils continuassent à adhérer aux principes de l'ancienne philosophie ?

On objectera, peut-être, que nous oublions une observation que nous avons faite nous-mêmes. C'est le Christianisme qui a arboré le majestueux étendard des bonnes mœurs ; et l'Infidélité trouve maintenant qu'il est prudent de se ranger sous ses lois, tournant à son profit l'excellente morale du Christianisme, et cherchant à s'en faire un trophée, tout en diffamant ses auteurs, et en leur prodiguant les épithètes de dupes pleines d'ignorance ou d'astuce.

Mais demanderons-nous alors : les motifs que présente le Christianisme sont-ils si peu nécessaires pour déterminer à la pratique des vertus qu'il recommande, et ses principes pour amener à leurs conséquences, que les uns puissent être mis de côté, tandis que les autres conservent une force inaltérable ? S'il en est ainsi, ses *dogmes* ne sont plus qu'une théorie stérile, inapplicable, ou du moins inutile. Ajoutons qu'il serait très-convenable de lui substituer un plan plus simple et moins ambitieux.

Mais cela peut-il être ainsi ? Le Christianisme est-il donc réduit à une simple profession de foi ? Son influence pratique est-elle resserrée dans les limites d'un petit nombre de qualités spé-

cieuses ? Son essence consiste-t-elle uniquement dans quelques opinions spéculatives, dans quelques dogmes sans importance et sans avantage? Est-ce là le fondement de cette terrible distinction que le Précurseur de Jésus établit d'une manière si peu équivoque, entre ceux qui acceptent et ceux qui rejettent l'Évangile? « Celui qui croit au Fils, » a la vie éternelle; mais celui qui ne croit pas » au Fils, ne verra point la vie, mais la colère » de Dieu demeure sur lui. » Ce serait exactement tomber dans cette même erreur que les Chrétiens de nom sont si empressés de condamner; ce serait déclarer qu'une foi stérile est la règle du jugement futur de Dieu, et le fondement d'une éternelle séparation des justes et des méchans. Ainsi que ces navigateurs rivaux de l'Espagne ou du Portugal, qui étant partis pour faire le tour du Monde, et ayant dirigé leurs vaisseaux dans des routes opposées, se sont trouvés en présence à l'instant même où ils se croyaient le plus éloignés l'un de l'autre; ainsi les Chrétiens de nom parviennent, quoique par une direction contraire, à peu près au même point; ils occupent presque la même position que cette secte d'enthousiastes qui se reposent aussi sur une foi stérile, secte à laquelle, au premier abord, ils paraissaient le plus opposés, et dont ils faisaient profession de détester les dogmes

exagérés. Par quel funeste raffinement de langage se fait-il qu'un si misérable système ait reçu le nom de Christianisme?

La morale de l'Évangile n'est point un ouvrage d'une si légère construction. Le Christianisme présente, dans toutes ses parties, des preuves irréfragables de sa divine origine. Ses préceptes sont aussi purs, que ses dogmes sont sublimes. Quelles injonctions plus strictes dans leur mesure et plus vastes dans leur capacité, que celles qu'on rencontre si abondamment dans la Parole de Dieu! « *Tout ce que vous faites*, nous dit-elle, » soit par *vos paroles*, soit par *vos actions*, faites-» le au nom du Seigneur Jésus. » — « Soyez » saints, *car Dieu est saint.* » — « Soyez *parfaits* » comme votre Père qui est dans les Cieux, est » *parfait.* » — Une *parfaite* sainteté nous est recommandée, « afin que nous allions à la *per-* » *fection.* »

Telles sont les exhortations de l'Écriture. Certainement ceux auxquels elle les adresse, ne sauraient se borner sans danger à ne leur accorder qu'un faible acquiescement. Voilà une conclusion à laquelle nous sommes conduits aussi bien par la force des expressions que l'Écriture emploie pour caractériser les Chrétiens, que par le changement radical qui, suivant elle, s'opère en tout

homme lorsqu'il devient un véritable Chrétien. « Que quiconque a cette espérance en Dieu, » dit-elle, se sanctifie comme Dieu est saint. » Elle déclare encore que « les vrais Chrétiens sont » rendus participans de la nature divine; » — qu'ils sont créés de nouveau à l'image de Dieu; « qu'ils deviennent les temples du Saint Esprit. » Et quels sont les effets de cette régénération? « C'est qu'ils vivent dans la justice, dans la » sainteté et dans la vérité. »

Quelque grands qu'aient été les progrès que l'Apôtre Saint Paul avait faits dans toutes les vertus, il déclare néanmoins « qu'il s'efforce » toujours d'aller en avant pour atteindre le » but, oubliant les choses qui sont derrière lui » et s'avançant vers celles qui sont devant lui. Il prie pour ses disciples bien aimés, « afin qu'ils » puissent être enrichis de toute la plénitude des » dons de Dieu, » qu'ils puissent « être remplis » de tous les fruits de la justice, » qu'ils puissent « se conduire d'une manière digne du Seigneur, » pour lui plaire en toutes choses, fructifiant » par toutes sortes de bonnes œuvres. » Une des demandes que notre divin Sauveur a insérées dans ce sublime formulaire de prière qu'il nous a donné comme un modèle que nous devons imiter, nous autorise à inférer que le sentiment habituel de nos cœurs doit être « que la volonté de

» Dieu soit faite sur la terre comme *elle l'est au Ciel.* »

Ce petit nombre d'extraits de la Parole de Dieu servira abondamment à convaincre que la morale Chrétienne est *stricte* dans son objet; mais nous établirons plus pleinement encore cette vérité, si nous nous occupons à rechercher les *principes* sur lesquels est fondé le caractère du vrai Chrétien.

Voici, je le pense, ce caractère essentiel et pratique des vrais Chrétiens. Pleins de confiance dans la promesse faite aux pécheurs, que s'ils se repentent sincèrement de leurs fautes ils obtiendront leur grâce en vertu du sacrifice de leur Rédempteur, ils ont abandonné tout autre maître, et se sont dévoués à Dieu cordialement et sans réserve. Telle est, en effet, la véritable image que le baptême présente chaque jour à nos yeux. Semblables au père d'Annibal, nous portons notre enfant à l'autel, nous le consacrons au service de son *véritable Maître*, et nous jurons, *en son nom*, une guerre éternelle aux ennemis de son salut. C'est ainsi que les Chrétiens sont devenus les adversaires jurés du péché. Ils ne consentiront, par conséquent, à aucun pourparler; ils ne l'accueilleront sous aucune forme; ils ne stipuleront avec lui aucune composition; la guerre qu'ils lui ont déclarée sera sincère, universelle, irréconciliable.

Mais ce n'est pas tout. — Ont-ils pris la ferme résolution de se dévouer sans réserve au service raisonnable de leur légitime Souverain? Dès-lors, « ils n'appartiennent plus à eux-mêmes. » — Leurs facultés physiques et spirituelles, leurs talens naturels et acquis, leur fortune, leur autorité, leur tems, leur influence : tous ces avantages, ils les considèrent comme une propriété qui leur fut donnée, non pour s'en servir selon leur bon plaisir, mais comme autant d'instrumens qu'ils doivent consacrer à l'honneur de Dieu et dévouer à son service. Voilà le principe essentiel auquel ils doivent subordonner tous les autres. Quelle qu'ait été jusqu'alors leur passion dominante; quelle qu'ait été leur recherche principale; qu'elle ait été sensuelle ou intellectuelle; qu'elle ait eu des rapports avec la science, le goût, l'imagination ou le sentiment, elle ne doit plus occuper qu'une place secondaire; et même, pour parler correctement, elle ne doit exister que selon le bon plaisir de son véritable et légitime supérieur; elle doit être placée sous son entière direction, sous son immédiate surveillance.

La prérogative du Christianisme consiste donc à « amener captives *toutes les pensées*, et à les sou-» mettre à l'obéissance de Christ. » Ceux qui éprouvent réellement son pouvoir sont résolus

à « ne plus vivre pour eux-mêmes, mais pour » Celui qui est mort pour eux. » Ils ont, il est vrai, la conscience de leurs propres infirmités; ils savent que la voie dans laquelle ils sont entrés est étroite et difficile; mais ils ont reçu cette promesse encourageante que « ceux qui s'attendent à l'Éternel prennent de nouvelles forces; » et se reposant sur cette vivifiante déclaration, ils forment la ferme et libre résolution de régler, autant qu'ils en seront capables, toute leur conduite sur cette maxime fondamentale, que tout ce que le Chrétien fait, « *il doit le faire pour la* » *gloire de Dieu.* »

Voyez cette plante; elle n'est d'abord qu'un principe séminal, renfermant dans son sein, comme le germe dans ses enveloppes, les élémens de toutes les véritables vertus. Sa tige paraît faible et rampante dans ses premiers accroissemens; mais bientôt ses racines percent la terre à une grande profondeur. Elle fait dans le silence de graduels progrès; elle arrive à une pleine maturité, malgré la température froide et brumeuse qu'elle éprouve dans ce monde; elle élève vers le Ciel une tête majestueuse; elle étend au loin des rameaux chargés de fruits abondans; fruits précieux de rafraîchissement et de consolations; fruits dont les productions si vantées de la philosophie ne présentent qu'une

stérile imitation dénuée de tout parfum, de toute suavité. Mais

Igneus est ollis vigor et cœlestis imago.

Enfin, elle sera transplantée dans sa véritable patrie. Là elle jouira d'un climat plus analogue à sa nature, et d'un sol plus favorable à ses développemens. Là elle étalera tout le luxe de sa parure. Là elle brillera d'une inaltérable beauté; elle exhalera la plus suave odeur; elle fleurira enfin, pour jamais, dans le Paradis de l'Éternel.

Mais, pendant les jours que les serviteurs de Christ continuent à passer sur cette terre, quelque glorieuse que doive être l'issue de leurs travaux, ils recueillent de bien humilians souvenirs des imperfections qui les accablent; et ils ont de continuelles raisons d'avouer qu'ils n'ont pas la force de faire tout ce qu'ils désireraient. Leur *détermination* néanmoins est inébranlable; et le désir fixe de leur cœur est de se perfectionner dans toute *la sainteté;* — et cela, il faut l'observer, sous une infinité de rapports. Un grand nombre de passions concourent à les pousser en avant; ils sont tourmentés par la crainte de succomber au milieu de leurs travaux pénibles, mais nécessaires; ils ne se confient point, puisqu'il s'agit de leur bonheur, à de vives émotions ou à des impressions intérieures, quelqu'ardentes

qu'elles puissent être. L'exemple de Christ est leur modèle ; la parole de Dieu est la règle de leur conduite. Ils y lisent que, « sans la sancti- » fication, personne ne verra le Seigneur; » qu'ils sont changés graduellement dans l'image de leur divin Maître ; et ils n'osent regarder comme assurés leurs droits à cette prérogative, qu'autant qu'ils pourront discerner en eux-mêmes les progrès croissans de cette divine ressemblance.

Ce n'est cependant pas la crainte seule de la misère et le désir du bonheur, qui les animent dans les efforts qu'ils font pour parvenir à la sainteté ; ils l'aiment à cause d'elle-même. Ce n'est pas *seulement* la considération de leur intérêt particulier (principe, il faut l'avouer, d'un ordre inférieur, mais qui est souvent condamné avec beaucoup d'injustice), qui influe sur leur détermination à obéir à la volonté de Dieu et à cultiver sa protection. Cette détermination prend, il est vrai, sa source dans un sentiment profond et humiliant de la sublime majesté de Dieu et de son pouvoir suprême, comparés à leur extrême infériorité et à leur profonde bassesse; et ce sentiment est accompagné d'une conviction solidement fondée, que leur devoir, en qualité de créatures, est de se soumettre en toutes choses, à la volonté de leur puissant Créateur. Mais ces terribles impressions sont allégées et

ennoblies par une sainte admiration pour les perfections infinies et l'ineffable excellence du caractère de Dieu; elles sont exaltées par un espoir plein de confiance, en même tems que d'humilité, en sa paternelle bienveillance, en son inépuisable protection; elles acquèrent enfin un plus haut degré de vivacité, par le souvenir reconnaissant de ses bienfaits, immenses sans doute, quoique se renouvelant sans cesse. Voilà l'amour que le vrai Chrétien accorde à Dieu; amour qui se compose d'admiration et de préférence; amour qui espère, qui se confie, qui se réjouit; amour modifié par une crainte respectueuse, alimenté par une continuelle gratitude!

Je veux m'exprimer ici avec réserve, de peur de blesser, sans intention, le cœur de quelque croyant faible, mais sincère. Les principes élémentaires que nous venons d'énumérer, peuvent présenter divers degrés et diverses proportions. Une différence dans les dispositions naturelles, dans les événemens de la vie passée et dans une infinité d'autres circonstances particulières, peut établir des nuances fort tranchantes dans le caractère dominant de tel ou de tel Chrétien. Dans l'un, c'est l'amour de Dieu qui maîtrise son ame; dans l'autre, c'est sa crainte; celui-ci est inspiré par la confiance; celui-là

par

par la gratitude; mais ce qu'ils ont de commun a un degré inférieur ou plus élevé, c'est une cordiale satisfaction à reconnaître la souveraineté de l'Être suprême, c'est un sentiment très-exalté de ses perfections, c'est une vive gratitude de ses bienfaits, c'est l'humble espérance d'en obtenir la continuation. Ce qu'ils ont de Commun, — c'est la résolution de se dévouer sans réserve au service de Dieu et à sa gloire. Ce qu'ils ont de Commun, — c'est le désir ardent de parvenir à la sainteté et de faire des pas continuels vers la perfection. Ce qu'ils ont de Commun, — c'est la conscience accablante de leur indignité; c'est celle de leurs infirmités nombreuses et permanentes, qui s'interposent si souvent pour corrompre la simplicité de leurs intentions, pour traverser l'exécution de leurs plus sages projets, pour anéantir les résolutions qu'ils forment dans les instans qu'ils consacrent à de saintes méditations.

Quelques personnes ne refuseront peut-être pas directement d'adopter les conclusions auxquelles nous avons cherché à les amener; mais elles s'efforceront d'en éluder la puissance. Elles allégueront que c'est aller trop loin que de faire une application générale de ces conséquences; qu'elles peuvent être vraies à l'égard de quelques individus d'un ordre supérieur, mais qu'on peut affirmer qu'elles ne sont nullement appli-

cables aux Chrétiens ordinaires ; qu'on ne peut certainement point exiger d'eux qu'ils remplissent dans toute son étendue un devoir si difficile, et qu'il leur est peut-être permis alors de recourir en secret à ces adoucissemens, dont on suppose que la dispensation chrétienne offre l'espoir pour modifier la rigueur des commandemens divins ; et nous avons déjà établi que cette opinion prévaut parmi les Chrétiens de nom. Ce point est trop important pour le passer sous silence. Appelons donc à notre secours l'autorité de l'Écriture. Ici la difficulté n'est point de trouver des preuves, mais de choisir avec prudence dans la multitude de celles qui se présentent à nous. Ici encore, ainsi que dans les exemples précédens, les injonctions positives de l'Écriture sont confirmées et éclairées par des considérations et des exemples puisés dans d'autres parties de nos saints Livres, et conduisant tous à cette conclusion qui par cela même devient infaillible.

En premier lieu, les préceptes de l'Évangile sont exprimés dans les termes les plus généraux. Rien en eux ne nous autorise à croire que nous sommes exemptés de les observer ; et si quelqu'un était disposé à faire valoir des motifs pour s'en dispenser, rien ne serait plus propre à lui inspirer une sérieuse appréhension, que de recher-

cher comment une semblable excuse serait accueillie par les tribunaux humains. Ceci n'est point un faible argument pour ceux qui sont familiarisés avec les saintes Écritures, et qui savent combien de fois Dieu y est représenté comme raisonnant avec les hommes, en vertu des principes qu'ils ont établis eux-mêmes pour régler leur conduite à l'égard de leurs semblables.

En second lieu, les préceptes de l'Évangile renferment en eux-mêmes des preuves d'autant plus abondantes de leur *universelle* application, qu'ils sont fondés sur des circonstances et des relations communes à *tous* les Chrétiens, et qu'ils offrent des avantages si précieux, que nos Adversaires eux-mêmes, quoiqu'ils voulussent bien en éluder les conséquences pratiques, ne consentiraient nullement à abandonner les droits qu'ils croient avoir sur eux. Les Chrétiens ne sont point à eux, « puisqu'ils ont *été achetés à un grand* » *prix*. » Ils ne sont point destinés à vivre pour eux seuls, mais « *pour celui qui est mort pour* » *eux*. » Il leur est ordonné de pratiquer les devoirs les plus difficiles, « afin qu'ils puissent » devenir les enfans de leur Père qui est dans » le Ciel. » Il n'y a donc que l'homme « né » *d'esprit, qui puisse entrer dans le Royaume de Dieu*; » parce qu'alors seulement il devient enfant de

» Dieu. » Et c'est parce qu'ils sont *ses enfans* que Dieu les a doués de ce que l'Écriture appelle *l'esprit d'adoption*. Aussi n'est-ce que de ceux qui sont conduits *par l'esprit de Dieu*, qu'elle dit « qu'ils sont les enfans de Dieu. » Elle va même plus loin ; car elle déclare expressément, afin de prévenir toute fausse profession du Christianisme, sur-tout celle que nous combattons ici, que « *tout homme* qui n'a point » l'esprit de Jésus, n'est point à Jésus. » En un mot, elle désigne à chaque page les Chrétiens en général, comme les *serviteurs et les enfans* de Dieu; et elle les exhorte à le servir avec cette soumission, cette obéissance, cette affectueuse promptitude qui sont la conséquence nécessaire de ces délicieuses relations.

Évaluez de plus toute la force de ce passage si bien connu : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu » de *tout* ton cœur, de *toute* ton ame, de *toute* ta » force et de *toute* ta pensée ! » Ce commandement nous est fréquemment prescrit dans l'intention, sans doute, de forcer au silence les sophistes les plus disputeurs, et de fixer les idées des esprits les plus inconsidérés. Et bien que par égard pour ceux avec lesquels nous argumentons, nous puissions accorder, pour un instant, que les *qualifications* indiquées ci-dessus, ne nous prescrivent pas indispensablement une

affection *ardente et vigoureuse*, cependant, si ces paroles présentent quelque sens, il est incontestable que le plus faible sentiment qu'on puisse exiger de nous est cette estime fixe et prédominante, cette cordiale préférence dont nous démontrons maintenant l'indispensable nécessité. La conclusion que ce passage nous oblige de tirer, est clairement confirmée par d'autres déclarations de l'Écriture. Dans quelques-unes, l'amour de Dieu est fortement recommandé à *toute* l'Église Chrétienne (*a*), tandis que dans d'autres l'absence de cet amour (*b*), ainsi qu'une affection qui ne domine pas toutes les autres, sont reprochées à ceux qui usurpent le beau titre de Chrétiens, et présentées comme suffisantes pour détruire toutes leurs prétentions à ses prérogatives, ou comme étant la même chose que s'ils reniaient cette qualité (*c*). Qu'ils se gardent donc de se faire illusion au point d'imaginer qu'il n'y a qu'un renoncement absolu à l'amour et à la faveur de Dieu qui soit *ici* condamné. Dieu n'acceptera point une affection *divisée;* et il déclare, en termes très-formels, que ce qu'il requiert indispensablement de nous, c'est un *seul*

(*a*) 2 Cor. XIII. 14.

(*b*) 1 Jean. III. 17. — Rom. XVI. 18. — Comparé avec Philip. III. 19. et avec 1 Cor. XVI. 22.

(*c*) Tim. III. 4.

cœur et un *seul* œil. Jésus-Christ ordonne à ceux qui désirent d'amasser des trésors dans le Ciel, de *chercher, par-dessus tout,* la faveur et le service de Dieu; et le motif qu'il en donne, c'est que « *là où est notre trésor, là aussi sera notre cœur.* » C'est sur ce principe que se fonde l'Écriture, lorsqu'en parlant de quelques vices particuliers elle emploie souvent des expressions qui indiquent que leur criminalité consiste essentiellement à détourner le CŒUR de Celui qui est le juste objet de sa préférence; et les péchés que nous pourrions croire très-différens par leur criminalité, elle les range dans la même classe, parce qu'ils offrent tous ce grand caractère. Il ne s'agit pas seulement d'une préférence sur les affections intrinsèquement vicieuses, et auxquelles le Christianisme a déclaré une guerre ouverte, mais encore sur celles qui sont non-seulement légitimes, mais même très-expressément prescrites. « Celui qui aime son père ou » sa mère plus que moi, n'est pas digne de » moi (*a*). » L'esprit de ces commandemens est en harmonie avec plusieurs préceptes de l'Écriture qui nous recommandent le zèle pour l'honneur de Dieu, ainsi qu'avec cette énergique expression de dégoût et d'horreur, « contre les

(*a*) Matth. x. 37.

» tièdes, qui ne sont ni froids ni bouillans, » que le Sauveur regarde comme plus méprisables et plus outrageans que ses ennemis déclarés.

Nous trouvons une autre classe d'exemples tendant au même but, dans ces nombreux passages de l'Écriture, où elle nous prescrit l'avancement de la gloire de Dieu comme notre objet suprême et universel; et où elle déclare que l'honneur qui *lui* est dû est du nombre des sentimens qu'il ne permet à aucun compétiteur de partager avec lui. Nos Saints Livres sont, s'il est possible, plus péremptoires sous ce rapport que sous le précédent. Ils sont en même tems si pleins de cet objet, qu'il est inutile d'offrir des citations particulières, même à ceux qui n'ont qu'une connaissance très-superficielle de la Parole de Dieu.

Présentons cet objet sous un nouveau point de vue. Tous ceux qui ont lu les Saintes Écritures doivent avouer que l'idolâtrie est le crime contre lequel Dieu exprime sa colère avec le plus de force, et auquel il dénonce ses châtimens avec le plus de sévérité. Mais ne nous faisons point illusion. L'idolâtrie consiste moins à plier le genou devant une idole, que dans l'hommage que notre cœur lui rend, que dans ce sentiment d'amour suprême, de respect, de reconnaissance que nous éprouvons pour elle,

tandis que Dieu se le réserve pour lui seul, comme une prérogative qui lui appartient exclusivement. D'après ce principe, tout ce qui distrait notre cœur de son amour, tout ce qui nous inspire un respect plus profond, tout ce qui occupe la première place dans notre estime et nos affections, n'est pas moins une idole aux yeux de notre raison, qu'une image de bois ou de pierre, puisque nous nous prosternons devant lui pour l'adorer. Et gardez-vous de ne voir là qu'une analogie forcée ; c'est le vrai langage, c'est l'argument de l'inspiration. Il est ordonné au serviteur de Dieu de ne point élever d'idole dans son cœur ; et la sensualité, la soif de l'or sont itérativement qualifiées d'idolâtrie. Le même Dieu qui déclare « qu'il ne donnera » point sa gloire à un autre, ni sa louange aux » images taillées, » défend aussi « au sage de se » glorifier en sa sagesse ; au fort, de se glorifier » en sa force ; et au riche, de se glorifier en ses » richesses. » Il veut qu'aucune chair ne se glorifie en sa présence, « mais que (*a*) celui » qui se glorifie, se glorifie en l'Éternel. » La prompte vengeance qu'il exerça sur Hérode, pour le punir de sa vaine gloire, de son ostentation, et de l'orgueilleuse complaisance avec laquelle

(*a*) Jérém. IX. 23.

il recevait la servile adulation de la multitude qui l'admirait, tandis qu'il ne donnait point *gloire* à Dieu, est un épouvantable commentaire de cet exprès commandement.

Il est bien à craindre que ces déclarations si solennelles n'obtiennent qu'une très-faible attention. Que le Grand et le Sage, que le Savant et l'Heureux de ce siècle les impriment fortement dans leurs cœurs; qu'ils s'efforcent continuellement de considérer que leur supériorité, soit qu'ils la doivent à la nature, à l'étude ou à la fortune, est une émanation de la suprême gratuité de Dieu dont ils sont bien loin d'avoir mérité tant de bienfaits. Cette réflexion tendra naturellement à produire en eux une disposition opposée, à tous égards, à cet orgueilleux amour-propre, si prompt à enfler le cœur humain; disposition honorable pour Dieu et utile à l'homme; caractère composé de respect, d'humilité, de gratitude; offrant les plus pures délices à celui qui se livre à la louange, et qui se dévoue au service du Bienfaiteur de tout le genre humain.

Pour revenir à notre sujet, il nous reste seulement à remarquer, qu'ici comme dans les exemples précédens, le caractère du juste et celui du méchant, tels qu'ils sont tracés dans l'Écriture, correspondent exactement avec les

commandemens qu'elle nous a prescrits, et dont nous venons de présenter le sommaire.

Nous avons insisté très-long-tems sur la nécessité de ce dévouement cordial et sans réserve à la gloire et au service de Dieu, non-seulement parce qu'il forme un des traits essentiels du caractère du vrai Chrétien par son importance intrinsèque, mais aussi parce que ce devoir paraît trop généralement négligé. Une fois bien établi, il servira de principe fondamental, et pour gouverner notre cœur, et pour régler notre conduite; on trouvera même qu'il sera éminemment utile à résoudre un grand nombre de questions morales qu'il serait sans cela difficile d'assujettir sans contestation à une règle parfaitement convenable.

SECTION II.

Après avoir essayé d'établir les principes stricts, et de tracer les caractères essentiels du Christianisme pratique, présentons quelques détails plus particuliers sur le système moral de la foule des Chrétiens de nom (*a*).

(*a*) Le lecteur voudra bien se rappeler que l'objet de cet ouvrage est de ne signaler les vices, les défauts et les opinions erronées de ce siècle, qu'autant qu'ils font partie du système religieux dominant, qu'ils sont

On a remarqué précédemment que l'important objet de la Religion est souvent considéré à un si grand éloignement, qu'on ne peut l'apercevoir que dans son ensemble. Nous craignons maintenant de trouver ici trop de motifs de croire que ceux qui s'en approchent davantage, et qui attribuent au Christianisme une forme plus distincte, ne se placent néanmoins pas à une assez grande proximité pour discerner ses traits particuliers et ses exactes proportions. L'auteur espère qu'on ne le comprendra point assez mal pour supposer qu'il entend que les fausses notions qu'il aura l'occasion de signaler, se présentent généralement d'une manière qui approche de la précision, encore moins qu'elles sont rédigées sous la forme d'un système régulier; il pense encore qu'on ne s'attend point à les trouver toutes réunies dans la même personne, ou à ne jamais les rencontrer différemment combinées, distribuées et modifiées dans différentes personnes selon leurs diverses circonstances. Ce sera donc bien assez si nous réussissons à en tracer les traits saillans et généraux. La physionomie humaine peut être parfaitement

tolérés par ceux qui l'ont embrassé, et qu'ils ne sont point suffisans à leurs yeux pour les empêcher d'être, à tout prendre, estimés comme des Chrétiens très-supportables.

décrite en dessinant ses caractères les plus frappans. Quoiqu'elle soit variée à l'infini par les traits particuliers qui distinguent les individus, elle présente souvent des ombres et des nuances délicates qui peuvent frapper vivement nos perceptions ; mais elles surpasseraient néanmoins la force de notre entendement, si nous voulions les définir, et même celle du langage, si nous entreprenions de les exprimer.

Il paraît qu'on se forme de très-fausses idées sur la véritable nature de la Religion. La Religion, ainsi que nous l'avons précédemment établi, et l'importance du sujet nous excusera si nous tombons dans des répétitions, peut être considérée comme l'impression d'un principe actif et vigoureux ; elle a son siége dans le cœur, et l'autorité qu'elle y exerce est regardée comme souveraine ; de sorte que, bannissant peu à peu tout ce qui lui est opposé, elle soumet toutes les affections, tous les désirs, à son inspection et à son gouvernement.

Mais, quoique le cœur soit sa principale résidence, on peut dire qu'elle possède, à quelques égards, la toute présence de son divin Auteur. Elle doit présider à tous les efforts, à toutes les recherches ; et ce qui n'a pas reçu l'empreinte de son sceau sacré, doit être condamné et abandonné à l'instant même, comme radicalement

défectueux. On peut la comparer au principe vital qui animant chaque partie du corps humain, distribue une douce chaleur dans toute sa substance, et répand ses salutaires émanations dans les fibres les plus déliées et les plus éloignées du centre du mouvement. Mais les idées que la plupart des hommes se forment sur la Religion paraissent diamétralement opposées à celles que nous venons de présenter. Ils commencent, à la vérité, afin de se soumettre à ce qu'elle défend d'une manière formelle, par séparer du domaine des actions humaines un arrondissement particulier, fertile en fruits abondans, sur lesquels ils jettent d'envieux regards, mais ils reconnaissent que l'abord leur en est interdit. Ils assignent ensuite à la Religion un domaine plus ou moins étendu, en raison de leurs circonstances et de leurs projets, mais sur lequel ils ne lui accordent qu'une juridiction fort restreinte. Cela fait, ils conçoivent qu'ils ont le droit de circuler à volonté et sans obstacle dans l'espace qui demeure vacant. Ils n'accordent à la Religion qu'une influence déterminée sur leurs pensées, leur tems, leur fortune, leur pouvoir, ou s'ils lui abandonnent libéralement une de ces prérogatives, elle doit en être parfaitement satisfaite; toutes les autres demeurent à leur disposition, et il leur est permis d'en faire l'usage

qu'ils jugeront convenable. Ils ont payé la dîme; disons mieux, ils ont rempli l'engagement qu'ils avaient stipulé eux-mêmes. Les demandes de l'Église ont été satisfaites; ils ont donc acquis le droit de jouir de ce qui leur reste sans être tourmentés, et même sans que personne ait à se mêler de leurs affaires.

Il n'est guère possible de présenter avec trop de force les malheurs qui résultent de cette erreur fondamentale. En même tems, ses conséquences sont si naturelles, si frappantes, qu'il serait bien difficile de n'en pas prédire l'infaillible résultat. De cette manière, la plupart des actions humaines sont considérées comme indifférentes. Si l'on ne peut pas imputer à un homme des vices effectifs ; s'il remplit avec décence ses devoirs religieux ; s'il ne se permet aucune invasion dans le domaine dont l'entrée lui est interdite ; s'il ne viole pas le territoire qu'il a concédé, que peut-on attendre de plus de lui? Au lieu de se tenir à une juste distance de *tout péché*, et c'est sur cela que repose toute notre sûreté, il sera fort disposé à ne point craindre de trop s'approcher de ce qu'il regarde comme la ligne de démarcation ; tant qu'il ne l'aura pas franchie, il croira n'avoir point fait de tort et n'avoir commis aucun

délit. C'est ainsi que l'esprit libre et actif de la Religion est « borné et circonscrit ; » elle est arrêtée dans ses dispositions à étendre son territoire et à agrandir la sphère de son influence ; il faut qu'elle se resserre dans les limites qui lui ont été assignées ; et tous les efforts qu'elle ferait pour les reculer, éprouveraient la même résistance que si elle entreprenait une usurpation.

Ce n'est pas tout. Puisque chaque invasion qu'on se permet dans le domaine de la Religion, et que tout ce qu'on peut en distraire sert à agrandir le pays de la liberté ; puisque ceux qui l'habitent peuvent s'étendre au loin, sans entrave et sans contrainte, ils resserreront continuellement, mais d'une manière imperceptible, les limites de l'apanage de la Religion, d'une part ; et de l'autre, ils affaibliront de plus en plus la barrière qui les sépare de ce terrain défendu. La Religion fera quelques tentatives pour défendre ses frontières, mais elle se verra bientôt contrainte à les abandonner. L'étendue du domaine qui lui avait été accordé diminuera tellement qu'il deviendra à peine visible ; au point que son esprit étant éteint et sa vigueur anéantie, elle ne sera guère plus que le propriétaire nominal des étroites limites dans lesquelles on l'aura audacieusement confinée.

Il est bien à craindre que ce tableau de l'état général des choses ne soit une trop fidèle représentation de notre situation actuelle. L'avancement de la gloire de Dieu et la possession de sa faveur ont cessé d'être les objets de notre suprême respect et de nos efforts soutenus ; ils ne sont plus pour nous un principe d'action vigoureux, habituel, général. Nous agissons pour nous-mêmes ; nous sommes devenus nos propres maîtres. Le sentiment d'un hommage constant et d'un service continuel nous paraît fastidieux, incommode ; nous nous réjouissons même d'en être affranchis comme d'un servage honteux et fatigant. Ainsi la véritable redevance et la condition auxquelles notre existence et toutes nos possessions avaient été soumises, ont subi un changement absolu. Toutes les facultés, toutes les puissances de notre ame sont maintenant à nous seuls ; tout ce qui est en nous, nous le regardons comme une propriété, plutôt que comme un dépôt ; ou, si nous conservons un léger souvenir des demandes que nous a faites notre suprême Souverain, nous nous contentons de reconnaître, quand l'occasion se présente, qu'il a sur nous un droit nominal ; nous lui payons un léger tribut, et nous nous réservons la libre jouissance de tous nos domaines.

Telle est la raison pour laquelle une si faible

responsabilité

responsabilité est attachée à la possession d'un rang distingué, d'un talent éminent, d'une brillante fortune et de tant d'autres instrumens d'utilité. Elles sont oubliées ces exhortations si instructives : « Rends compte de ton adminis- » tration ; — travaille jusqu'à ce que je vienne. » Ou si quelques hommes, dont les vues sont plus vastes, nous enseignent qu'il faut recourir à un principe supérieur à celui de nos jouissances individuelles, c'est tout au plus à l'intérêt de la société, ou au bien-être de notre famille, qu'ils nous invitent à travailler. Les obligations qu'imposent ces relations sont même rarement fortifiées en nous par une sanction plus respectable que celle du bonheur de nos proches, de l'intérêt social et de l'estime publique. Outre cela, combien n'y a-t-il pas de personnes sans parens, placées dans une situation isolée, n'ayant de goût que pour la retraite, et avec lesquelles aucune raison ne nous engage à nous lier ? Dans combien de circonstances, enfin, ne penserons-nous pas qu'il n'est point nécessaire que nous étendions scrupuleusement nos relations ? Nous trouvons donc que, *dans le fait*, la plupart des personnes placées dans des conditions supérieures jouissent d'une pleine liberté, sinon de se livrer au vice, du moins de ne consulter que leur seul avantage dans la formation de leurs plans, dans

l'ordre de leurs études, le choix de leur résidence, l'emploi et la distribution de leur tems, leurs pensées, leurs conversations, leurs amusemens.

C'est ainsi que nous étouffons cet esprit généreux et vigilant de la Bienveillance Chrétienne, qui cherche et rencontre par-tout les occasions d'étendre son empire; c'est ainsi que le système d'un *décent égoïsme* s'établit ouvertement sur ses ruines; et ce système ne mérite pas moins d'être abjuré à cause de l'impiété qui lui donna naissance, que d'être abhorré à cause de sa froide insensibilité à saisir les occasions de propager le bonheur. « Mais pourquoi tant de rigueur? N'avons-nous » point de famille, ou bien est-elle abondam- » ment pourvue? Sommes-nous riches; et ne » sommes-nous pas tenus d'exercer une profes- » sion? Sommes-nous jeunes et actifs, dans la » saison de la gaîté, de la vigueur? — Il nous est » d'ailleurs bien permis de nous livrer à quelque » plaisir. Nous ne négligeons aucun de nos » devoirs. Nous ne sommes adonnés à aucun » vice; nous ne faisons aucun tort à notre » prochain. Nous avons sans contredit le » droit de nous procurer quelque satis- » faction dans ce monde. Au reste, nous » n'avons rien de mieux à faire, et nous en » gémissons, car le tems nous paraît bien long,

» et nous n'éprouvons que trop d'ennui de
» n'avoir aucune occupation. »

Il nous fait une grande pitié, cet homme qui peut voyager depuis Dan jusqu'à Beer-shaba, et s'écrier : « Tout est stérile. » Personne n'a le droit de vivre dans l'oisiveté. — Sans parler de ce grand ouvrage, que nous devons tous accomplir (et il faut bien tous les instans d'une vie courte et précaire pour travailler à un intérêt éternel), quel est celui qui, jouissant d'une solide santé, d'un doux loisir ou d'une belle fortune, ne trouve pas dans un monde tel que celui-ci quelques ignorans à instruire, quelques torts à redresser, quelques misères à secourir ? L'Ambition et l'Avarice ne dormiront-elles jamais ? Ne manqueront-elles jamais d'objets d'attachement ? Seront-elles toujours si attentives à découvrir, si ingénieuses à discerner, si ardentes, si patientes à poursuivre ; et la Bienveillance des Chrétiens demeurera-t-elle constamment sans exercice ?

Cependant la vie s'écoule ; un grand nombre d'entre nous la consument dans une oisiveté bien déraisonnable. L'amusement est notre principale affaire. Les eaux thermales, ces rendez-vous de plaisir, les parties de chasse, les cartes, les cartes que l'on trouve partout, les assemblées, — le théâtre, — tout vient à

notre secours. — Nous multiplions habilement les objets de distraction; nous les combinons, nous les varions à l'infini, afin de remplir le vide d'une existence languissante et sans énergie. Souvent même nous formons une sorte de plan *sobre* de dissipation domestique ; nous en calculons la dépense avec une économie qui nous permet de faire un usage judicieux de ces différens genres de plaisir, et de dissiper les années l'une après l'autre, avec toute la décence imaginable, mais dans une inaction inutile et à nous-mêmes et à la société. Souvent la vieillesse nous atteint, tandis que nous nous agitons encore dans le même cercle que nous nous étions tracé dans notre première jeunesse. Cependant, comme notre conscience nous rend le témoignage que nous ne nous livrons à aucun désordre notoire, peut-être même que nous ne commettons aucune action irrégulière, et que nous ne négligeons point les devoirs de la Religion, nous nous persuadons que nous n'avons nulle raison de nous livrer à l'inquiétude. Dans le fond, nous ne nous écartons point des mœurs que se sont généralement prescrites les personnes de notre état ; nous pouvons donc nous permettre de suivre le courant, sans craindre les conséquences.

Quelques hommes, dont on distingue difficilement le caractère d'avec celui dont nous venons de présenter le tableau, s'abandonnent entièrement aux plaisirs des sens. Tout le bonheur de leur vie consiste à se livrer à quelqu'une des jouissances animales; et l'on trouvera peut-être que ces personnes composent un ordre assez nombreux. Il est bon qu'on se souvienne qu'il n'entre nullement dans notre plan de faire mention de ces débauchés grossiers et scandaleux qui renoncent à toute prétention au nom de Chrétiens, mais de ceux qui conservant une certaine décence dans leur caractère, et observant avec quelque régularité les rites sacrés de la Religion, peuvent être appelés, avec un peu d'exactitude, de *sobres amis des sens*. Ceux-ci, quoique moins impétueux dans leurs idées et plus mesurés dans leurs jouissances, ne sont pas moins fermes et constans dans la poursuite de leurs objets favoris, que ceux qui professent ouvertement un goût criminel pour les plaisirs licencieux. « Crucifier sa » chair avec ses passions et ses convoitises, » voilà le *précepte* du Christianisme; fournir sa carrière dans la mollesse et la luxure, voilà la *pratique* de la plupart des Chrétiens modernes; et cette constante modération, cette salutaire discipline, cette retenue, ce renoncement à

soi-même, si nécessaires pour prévenir les imperceptibles usurpations des appétits d'un ordre inférieur, semblent tout-à-fait hors d'usage, et relégués dans le méprisable catalogue des austérités de la superstition monacale.

Le Christianisme appelle ceux qui le professent à une infatigable vigilance et à un service plein d'activité. Mais les hommes dont nous parlons oublient également et les devoirs qui les concernent et ceux qui les unissent à leurs semblables. Ils agissent comme si leur condition n'exigeait d'eux qu'une indulgence uniforme, une oisiveté sans énergie ou une infructueuse nonchalance. Multiplier les jouissances de la fortune, travailler à satisfaire ses désirs, se livrer à la volupté sans nuire à sa santé, et à l'indolence sans se lasser jamais : voilà la principale étude de leur vie. On ne peut pas même exclure de cette classe ceux qui, par une erreur trop commune, substituent les moyens à la fin, et font de la santé de leur corps et de la vivacité de leur esprit, non des instrumens d'utilité, mais les sources où ils puisent le plaisir, leur grande affaire, leur soin continuel.

D'autres semblent s'attacher à ce qui est fort bien appelé « les pompes et les vanités » de ce monde. » De magnifiques hôtels, de

brillans équipages, de nombreux domestiques, des fêtes splendides, des liaisons du haut ton, des amis à la mode : voilà à leurs yeux ce qui constitue le suprême bonheur. Si nous ne nous trompons pas, cette classe est très-nombreuse dans ce siècle ; et l'on doit considérer que c'est *le cœur rempli de ces choses* qui constitue le vrai caractère. Il arrive souvent que les personnes au rang et à la situation desquelles ces jouissances appartiennent plus particulièrement, sont celles qui les regardent avec le plus d'indifférence. On remarque que la condamnable sollicitude de les posséder est plus commune dans celles d'un rang inférieur et d'une fortune plus bornée ; il n'est même pas rare de découvrir en elles des efforts plus soutenus et une industrie plus raffinée, pour concilier la parade avec l'économie, et pour briller au plus bas prix possible. Ce goût pour l'ostentation et la concurrence, présente un contraste direct avec la conduite humble, modeste et sans prétentions du vrai Chrétien ; et par-tout où l'on remarque un effort continuel de se distinguer par les avantages particuliers dont nous avons fait mention, ainsi qu'un désir marqué de rivaliser avec ses supérieurs, de surpasser ses égaux, d'éblouir ses inférieurs, il est évident que le grand but de la vie et de toutes ses jouis-

sances, cesse d'être l'objet qu'on a principalement en vue; et il est fort à craindre que le désir de satisfaire une vaine ostentation ne soit devenu la disposition dominante du cœur.

Ainsi qu'il existe une *sobre* sensualité, ainsi il est une *sobre* avarice et une *sobre* ambition. Le monde commercial et industrieux est la sphère où elles exercent leur principale influence. Souvent elles sont signalées et ouvertement avouées comme le principe fondamental de l'activité sociale. Mais quand elles ne le seraient pas, elles prennent des formes si plausibles, elles sont désignées par des noms si spécieux, elles présentent des prétextes si puissans, qu'elles sont reçues avec cordialité; on leur permet d'ailleurs d'autant plus volontiers d'acquérir de la force, qu'elles n'inspirent aucun soupçon. Escortées de ces séduisantes considérations qu'il nous importe de mettre beaucoup de diligence dans nos entreprises, d'obtenir un grand succès dans notre profession, enfin, de faire d'abondantes provisions pour nos enfans, elles parviennent aisément à tromper les meilleurs jugemens. « Nous nous levons matin, nous nous » couchons fort tard, et nous mangeons le pain » de l'application. » Dans les courtes interruptions de nos travaux, nos esprits épuisés ré-

clament quelque délassement. Mais les sérieuses sollicitudes de notre ame immortelle sont des matières de spéculation trop graves, trop sombres, trop abstraites, pour remplir notre but. Nous recourons donc à ce qui mérite mieux le nom de récréation, jusqu'à ce que nous soyons rappelés aux travaux journaliers que notre vocation nous impose.

En attendant, la Religion se rencontre rarement sur nos pas; à peine fixe-t-elle quelquefois nos pensées; et si nous commençons à éprouver quelques secrets pressentimens à son égard, la compagnie étouffe bientôt nos appréhensions naissantes; les amusemens auxquels nous nous livrons les dissipent aisément; enfin, nos occupations accoutumées détournent insensiblement nos terreurs ou en adoucissent l'amertume. Les personnes qui font un commerce ou qui exercent une profession, si elles sont douées d'un esprit de réflexion plus qu'ordinaire, et si l'habitude de la piété n'est pas tout-à-fait bannie de leur ame, calment aisément leur conscience par cette considération qu'elles doivent une attention continuelle à leurs affaires, et qu'il ne leur reste point de tems à consacrer à cet important objet. « Les hommes qui ont » du loisir, avouent-elles, seraient bien cou- » pables s'ils ne lui donnaient pas beaucoup

» d'instans. Elles sont décidées à le faire elles-» mêmes dès qu'elles se seront retirées des af-» faires. Jusqu'alors elles continueront à s'occuper » utilement ou du moins innocemment. » C'est ainsi que les affaires et les plaisirs du monde, se partageant tout notre tems, nous font oublier « la seule chose nécessaire. » Respectés par nos semblables, nous nous applaudissons en secret nous-mêmes; peut-être encore nous félicitons-nous de n'être ni dissipateurs comme cet homme-ci, ni avares comme celui-là. Mais c'est le vrai principe d'action qui nous manque; c'est notre avancement personnel et l'acquisition des richesses qui sont l'objet de nos désirs les plus vifs, de nos recherches les plus actives.

Ce serait trop présumer de la patience du lecteur, que d'essayer d'esquisser les divers caractères du politique, du métaphysicien, du littérateur, du poëte, du musicien, de l'homme de goût; et d'énumérer toutes les variétés qu'ils présentent. Il suffit de les mander, ainsi que beaucoup d'autres, que nous pourrions également indiquer, au tribunal de leur propre expérience, pour établir la vérité de cette observation, qu'ils sont entièrement subjugués par les objets de leurs différentes recherches. Il est vrai qu'en général un esprit généreux se livre à ses travaux avec moins de réserve, et se laisse absorber par eux

avec une plus intime confiance, parce qu'il a la conscience qu'il n'est mû par aucun motif d'intérêt personnel. De là vient que les hommes sont ardens, actifs, laborieux et persévérans, qu'ils pensent, parlent et agissent en raison de la persuasion où ils sont que leur bonheur dépend entièrement du succès ou du renversement de leurs projets. Si elle est imperturbable la tranquillité de ceux qui ne s'occupent que de bagatelles, il cesse d'être étonnant que ceux qui se vouent aux sciences et aux lettres, et dont l'esprit est absorbé dans ces différentes recherches, aient bien plus de force pour réprimer toutes les craintes qui pourraient s'élever dans leur cœur, et pour leur imposer silence par la réflexion que leurs travaux sont loin de présenter aucun danger, et qu'ils font un emploi méritoire des facultés dont ils furent doués? C'est à juste titre que la société offre un tribut d'actions « de grâces à ces esprits délicats, qui, supérieurs » et aux séductions de l'opulence et aux tentatives de l'avarice, dévouent leurs veilles et » leurs talens au travail bien peu lucratif de » reculer les limites des sciences, de perfectionner le caractère social, et de donner un » nouveau lustre à leur patrie, en contribuant » aux progrès des arts libéraux, et en multipliant » les innocens plaisirs ou les talens aimables

» qui embellissent le cours de la vie. » L'auteur espère qu'il ne sera pas assez mal compris pour qu'on puisse lui supposer l'intention d'insinuer que la Religion est l'ennemie des études destinées à perfectionner le goût, encore moins de celles qui ont pour objet d'augmenter les progrès des sciences et des arts. Ce qu'il demande, c'est qu'on fixe le rang qui leur convient dans l'estime du genre humain; mais il ne faut pas que ce soit la place la plus distinguée. Il faut qu'elles connaissent leur juste *subordination*. Elles ne méritent point d'être le *premier* objet de nos sollicitudes. Il en est un autre avec lequel elles ne supportent pas plus la comparaison, sous le rapport de l'importance, que l'existence d'un jour ne la soutient avec l'éternité.

. . . .

Ainsi le centre vers lequel devraient converger les principaux désirs du cœur, perdant sa force attractive, nous permettons à nos affections de prendre la direction qui convient le mieux à notre caractère naturel, ou vers laquelle les entraînent notre situation et nos circonstances. Quelquefois elles paraissent se diriger exclusivement vers un seul objet; mais il arrive plus fréquemment que les lignes dans lesquelles elles se meuvent sont tellement entrecoupées et diversifiées, qu'il nous devient très-difficile,

même quand nous cherchons à lire dans notre cœur, de discerner l'objet vers lequel elles tendent principalement, ou d'évaluer avec précision la somme de leurs forces respectives dans les différentes directions qu'elles suivent. « Connais-toi toi-même : » voilà une injonction à laquelle l'homme indolent et inattentif est incapable de se soumettre; cependant cette soumission est bien nécessaire, si l'on veut obéir à ce précepte de l'Écriture : « Garde ton cœur » plus que toutes les choses qu'on garde. » Le genre humain est généralement plongé dans une déplorable ignorance sur sa vraie situation; il existe même peu d'hommes qui aient une idée distincte de la force réelle des liens qui les enchaînent aux différens objets de leur attachement, ou qui sachent évaluer combien est légère la portion de respect qu'ils accordent à ces précieux intérêts sur lesquels ils devraient fixer exclusivement toute leur attention.

Mais s'il est réellement vrai qu'à moins que les affections de notre ame ne s'élèvent d'une manière suprême vers Dieu, et que le désir qui nous domine et nous subjugue, ainsi que le premier objet de nos recherches, ne soit de posséder sa faveur et d'avancer sa gloire, on peut nous considérer comme ayant rendu la foi et hommage à un usurpateur, et comme nous

étant mis en révolte ouverte avec notre Souverain légitime. Si telle est véritablement la doctrine de l'Ecriture, tous les attachemens qu'on remarque dans les différentes classes de la société, et que nous venons d'énumérer, s'ils intéressent les affections et prennent possession du cœur avec un tel degré de force qu'on puisse les appeler *prédominans*, sont autant d'expressions variées de *déloyauté*. Dieu exige que nous élevions son trône dans nos cœurs. Il veut y régner sans concurrence. S'il est dépossédé de ses droits, peu importe le rival qui le supplante. Cette révolte peut être ou plus éclatante ou plus secrète; cette trahison peut être le résultat d'une préférence délibérée ou d'une légéreté irréfléchie; nous pouvons nous déclarer les sujets d'un maître plus ou moins digne de notre confiance; nous pouvons être employés à un service ou plus grossier ou plus délicat; mais que nous soyons les esclaves de l'avarice, de la sensualité, de la dissipation, ou de la paresse; que nous soyons asservis par l'ambition, le goût ou la mode; que nous soyons despotiquement gouvernés par la vanité ou par l'égoïsme, par le désir d'acquérir une réputation littéraire ou par l'ambition de cueillir des lauriers dans la carrière des armes, nous ne nous éloignons pas moins des domaines de notre légitime Souverain. Que

ceci néanmoins ne nous paraisse pas une supposition trop sévère. Elle ne semblerait telle, qu'autant qu'on ne réfléchirait nullement sur ce que nous avons présenté comme la *nature essentielle* de la vraie Religion. Celui qui pliait le genou devant le Dieu de la médecine ou de l'éloquence, n'était pas moins idolâtre que celui qui adorait les protecteurs déifiés de la débauche ou du vol. Dans les différens cas que nous avons spécifiés, il est vrai que les *actes extérieurs* sont différens, mais en *principe* la déloyauté est la même; et à moins que nous ne rentrions sous le joug de l'obéissance, nous pouvons nous attendre à recevoir le titre de rebelles et à encourir une juste punition, dans ce jour épouvantable où toutes les fausses couleurs seront ternies, et où (comme il n'y aura alors aucun moyen d'évasion pour les sophismes du monde ou pour les douces insinuations de son langage), « ce qui est le plus élevé devant les hommes » paraîtra une abomination aux yeux de Dieu. »

Ces vérités fondamentales semblent être totalement bannies de nos ames. Aussi considérons-nous, chaque jour, les objets sous un aspect moins religieux. Sans présenter un plus grand nombre d'exemples relatifs à *nous-mêmes*, et qui démontrent l'invincible pouvoir qu'exerce

un appétit satisfait pour aveugler le jugement le plus réfléchi, ou pour forcer à s'en défier; sans reproduire les motifs qui déterminent la conduite des hommes et les dirigent quelquefois ouvertement dans les circonstances les plus importantes de *leur* vie, bornons-nous à rechercher quels sont les jugemens qu'ils prononcent à l'égard de *leurs semblables*. La paresse, la prodigalité, l'irréflexion, la recherche du plaisir, la dissipation du tems, l'abus des talens, la vie entière employée à de frivoles occupations ou à des études insignifiantes : tous ces excès nous pouvons regretter de voir ceux qui nous environnent s'y livrer, et cela sous le rapport de leurs intérêts temporels. Mais nous ne les considérons nullement sous un point de vue religieux; nous ne déplorons jamais le danger que court leur bonheur éternel. Une excessive vanité, une ambition désordonnée, nous les considérons comme des faiblesses, plutôt que comme des péchés ; l'avarice, quelque haïssable que soit cette passion, n'offre, tant qu'elle ne conduit pas à des excès, aucun des caractères de l'*irréligion*. Un ami et même un individu de notre connaissance tombe-t-il malade, ou quelque fâcheux accident l'afflige-t-il ? avec quelle sollicitude nous nous informons de sa santé, avec quelle tendresse nous le visitons! Comme nous

regrettons

regrettons qu'il n'ait pas un meilleur médecin ! Comme nous sommes empressés à lui prescrire des remèdes salutaires ; et que de reproches nous nous adresserions, si nous négligions aucun moyen de contribuer à son rétablissement ! Mais « l'esprit » malade, » nous ne prenons à lui aucun intérêt. — « Ce n'est point là notre affaire ; ou bien nous » espérons (quoique nous ne le croyions réellement » pas), que tout va bien au dedans de lui. » La vérité est que ses intérêts spirituels n'excitent en nous aucune sollicitude. Nous le traitons comme l'infortuné voyageur de l'Évangile ; nous ne voyons que trop bien sa misérable condition ; mais, semblables au prêtre et au lévite, nous passons de l'autre côté du chemin, et nous l'abandonnons à l'active compassion de quelque Samaritain pauvre et méprisé.

Appliquons ces réflexions à nos propres enfans. Notre cœur prend, sans doute, le plus sincère intérêt à leur avancement et à leur bonheur. Nous désirons avec ardeur de les diriger d'après les plus sages principes. Néanmoins dans toutes les occasions où l'on peut établir sur une base solide nos jugemens les plus réfléchis, comme dans leur éducation, leur mariage, le choix de leur profession, l'examen comparatif des différens traits de leur caractère, et l'opinion que nous en portons, qu'il est rare

que nous réfléchissions qu'ils sont des êtres immortels! Santé, science, crédit, talens agréables, brillantes qualités, par-dessus tout fortune et succès dans le monde : voilà ce qui nous occupe, avec raison sans doute; mais que nous sommes loin de nous inquiéter des effets probables que ces avantages peuvent produire sur leurs intérêts éternels! Ah oui! les objets de nos recherches mutuelles, de nos félicitations, de nos condoléances, indiquent trop clairement sans doute quelles sont les considérations qui, dans ces circonstances, élèvent au plus haut degré et nos pensées et nos désirs.

Tels sont les funestes et trop contagieux effets qui résultent naturellement de l'admission de cette erreur fondamentale que nous venons d'indiquer, erreur qui nous conduit à ne point considérer la Religion comme un principe d'une application et d'une autorité universelles. Dépossédée de sa plus puissante énergie, la Religion prend alors la forme d'une froide compilation de contraintes et de prohibitions. Nous la regardons simplement comme un code de lois pénales, sages et raisonnables sans doute, mais qui mettent néanmoins, par-tout où elles sont promulguées, des entraves à notre liberté na-

turelle; et rien de ce qui se présente sous cet aspect n'obtient de nous un accueil favorable.

Atqui nolint occidere quemquam, posse volunt.

Considérant de plus que ces lois ne sont pas en général d'une nature satisfaisante, et que la partialité de tout homme qui s'établit juge dans sa propre cause, l'engagera selon les apparences à les interpréter libéralement et en sa faveur, nous pouvons former d'avance un jugement assez juste sur la manière dont elles sont actuellement entendues. Tantôt nous nous attachons à la lettre des préceptes de l'Écriture, plutôt qu'à leur esprit, sans considérer le principe sur lequel ils sont fondés, tandis qu'une connaissance plus approfondie de la Parole de Dieu nous aurait évidemment conduits à en déduire des conséquences plus raisonnables. Tantôt « l'es- » prit du précepte est tout, » et nous mettons tant d'adresse à le discerner, que nous parvenons bientôt à affaiblir, à détruire même la sévérité des expressions. « Tout ce qui n'est pas expres- » sément défendu n'est réellement pas *très-* » criminel; tout ce qui n'est pas positivement » ordonné n'est pas indispensablement néces- » saire. — Si nous ne transgressons point les » lois, que peut-on attendre de plus? — Les » personnes auxquelles les préceptes formels

» de l'Évangile furent immédiatement prescrits, » se trouvaient dans des circonstances bien dif- » férentes des nôtres. Ces commandemens ont » été énoncés dans des termes plus sévères que » cela n'était nécessaire, afin qu'ils fussent sus- » ceptibles de quelque adoucissement dans leur » pratique. Les expressions des auteurs sacrés » sont figurées; le style oriental est incontes- » tablement hyperbolique. »

Voilà les subterfuges que nous mettons en œuvre, et auxquels nous en ajoutons d'autres également honteux (quoiqu'au reste ils ne nous trompent nous-mêmes que quand nous pensons tromper les autres), lorsque nous entreprenons de commenter la morale pure, mais sévère, de la Parole de Dieu. C'est ainsi que nous adoucissons les articles que nous trouvons trop rigoureux; et pour y parvenir nous employons avec adresse la même logique que mettent en usage ceux qui prétendent éluder l'observation des lois humaines. Semblables aux frères infortunés dont parle Swift (*a*), nous sommes souvent assaillis par de grandes difficultés; mais notre ingénuité ne le cède point à la leur. Si nous ne pouvons les résoudre totidem verbis (*b*), nous essayons d'y parvenir totidem syllabis; si nous

(*a*) Dans le conte du Tonneau. (*b*) Ibid.

échouons dans le totidem syllabis, nous faisons usage du totidem litteris; alors nous découvrons dans notre affaire, comme ils y parvinrent dans la leur, un sens allégorique que nous pouvons opposer au sens littéral; et si toute autre ressource nous manque, nous sommes du moins conduits à la même conclusion qui dirigea les trois frères, savoir qu'à tout prendre ces clauses rigoureuses demandent quelqu'adoucissement, qu'elles permettent une favorable interprétation, et qu'il n'est point défendu de les entendre « cum grano salis. »

Mais quand la loi est inflexible, et ne saurait être altérée, soit dans son esprit, soit dans sa lettre, il nous est bien permis de couper le nœud que nous ne pouvons délier. — « Nous nous flattons » que nos péchés sont très-excusables. Une » agréable galanterie qui ne fait de tort à per- » sonne, une plaisanterie tout-à-fait innocente, » un amusement sans conséquence, de folâtres » distractions que nous nous permettons par » habitude et sans mauvaise intention, un » léger coloris dans nos peintures, quelque » licence dans nos expressions, un peu de » chaleur dans notre langage quand nous » peignons la gaîté de notre cœur : tout cela » sans doute n'est pas d'une stricte morale. » Mais ce serait pousser la rigueur à l'excès,

» que d'y voir autre chose que des infirmités
» vénielles; et les hommes les plus graves, les
» plus religieux sont souvent tentés de se les
» permettre quand il leur arrive de sortir un
» instant de leur caractère, pour se livrer à
» d'innocentes récréations. Nous servons un Être
» plein de miséricorde; il connaît la fragilité
» de notre nature, le nombre et la violence de
» nos tentations. Il ne traitera donc pas avec
» une extrême sévérité les torts légers dont
» nous nous rendons coupables. Les tribunaux
» même les plus sévères font quelques conces-
» sions à la faiblesse humaine. C'est une maxime
» générale que « De minimis non curat lex. » Nous
» osons espérer que nous ne valons pas moins
» que le gros de la société. Tous les hommes
» sont imparfaits. Nous avouons donc que nous
» avons des infirmités; nous confessons nos
» fautes; nous désirons d'être meilleurs; et nous
» sommes pleins d'espoir de le devenir quand
» nous aurons atteint la vieillesse; nous sommes
» prêts à reconnaître que si nous sommes ap-
» pelés au bonheur éternel, nous ne devrons
» point notre admission à notre propre mérite,
» mais à la clémence de Dieu et à la miséricorde
» de notre Rédempteur. »

Qu'on ne confonde point ce langage avec celui de la véritable humilité chrétienne, dont

l'essence consiste à sentir tout le poids du péché et à désirer ardemment d'en être soulagé. Il est encore deux objets qu'il faut bien se garder de confondre, car ils présentent des différences fondamentales : le premier est que nous ne généralisons point assez notre détermination d'obéir à la volonté de Dieu, et nos efforts pour y parvenir; le second, que nous n'exécutons qu'avec une extrême imperfection les résolutions que nous avons formées, imperfection que les hommes les plus vertueux ont de trop fréquentes occasions de déplorer. Les personnes dont nous parlons démontrent par l'insouciance qui les accompagne jusque sur les bords de l'abîme du vice, et par la familière aisance avec laquelle elles jouent avec lui, lorsqu'il prend des formes moins dangereuses, qu'abstraction faite de ses conséquences, il n'est nullement l'objet de leur aversion; qu'elles n'éprouvent rien qui ressemble à de l'amour pour la sainteté; qu'elles ne font aucun effort pour y parvenir; qu'elles ne prennent aucun soin pour préparer leur ame à recevoir ce divin principe; enfin, qu'elles ne cherchent ni à écarter ni à vaincre les ennemis qui pourraient s'opposer à sa prise de possession, ou à lui en disputer la souveraineté.

Voici une conséquence bien déplorable de

cette habitude de considérer la Religion comme une compilation de statuts plutôt que comme un principe intérieur : c'est qu'elle conduit à la dangereuse persuasion que le but du Christianisme est de régler *les actions extérieures* plutôt que *les habitudes de l'ame*. Ce sentiment s'insinue même avec audace dans le cœur, et il s'y maintient sous le masque d'une sollicitude extraordinaire pour la *Religion pratique ;* mais il ne tarde point à mettre à découvert toute la fausseté de ses prétentions, et à décéler sa véritable nature. Cet espoir d'atteindre à la supériorité dans la pratique, sans fixer en aucune manière son attention sur les principes intérieurs qui seuls peuvent y conduire, est à peu près aussi raisonnable, il réussit presque aussi bien que l'économie de cet architecte qui regarderait comme une vraie prodigalité de consumer quelques-uns de ses matériaux à jeter des fondemens, tandis qu'il peut les employer plus utilement à élever au-dessus du sol la maison qu'il construit. Nous savons quel serait la durée d'un semblable édifice.

Il est une vérité que nous ne devrions jamais bannir de notre esprit : c'est que toutes nos prétentions à des principes intérieurs de sainteté, demeureront illusoires tant que nous les démentirons par notre conduite. Mais ce qui n'est

pas moins vrai, c'est que le seul moyen efficace de perfectionner la dernière, est une vigilante attention à fortifier les premiers. De là ce précepte de notre divin Sauveur : « Rendez l'arbre » bon. » — Il regarde cette précaution comme absolument nécessaire pour obtenir de bons fruits ; aussi l'Écriture multiplie-t-elle les exhortations pour nous persuader que notre principale affaire consiste à cultiver notre cœur avec tout le soin possible, à examiner son état d'un œil impartial, à veiller enfin sur lui avec une continuelle sollicitude. En effet, c'est le *Cœur* qui constitue l'*Homme ;* et les actions extérieures déduisent toujours leurs caractères et les intentions dans lesquelles elles sont faites, des motifs et des dispositions dont elles sont la conséquence. Il est vrai que les tribunaux s'attachent spécialement à découvrir ces actions; mais ils ne procèdent de cette manière que parce que les connaissances humaines sont limitées, et qu'il est bien rare qu'on puisse employer d'autres moyens pour établir clairement les motifs secrets qui déterminent à agir. Cependant le véritable objet des recherches des tribunaux humains est la disposition *intérieure ;* c'est sur cette connaissance qu'ils règlent la nature de leurs punitions, et qu'ils en proportionnent la rigueur.

Cette vérité est si frappante, elle est si solidement établie, qu'il paraît tout-à-fait inutile de la porter à un plus haut degré d'évidence. Néanmoins, lorsqu'il nous arrive de faire la revue de notre caractère religieux, nous ne sommes que trop disposés à la méconnaître, et à penser qu'elle est en guerre ouverte avec l'*habitude* que nous avons contractée de considérer la Religion comme la règle de nos actions extérieures, plutôt que comme le principe de nos sentimens intérieurs. Cette manière de juger peut être vraiment regardée comme *habituelle*. Car quoique plusieurs personnes l'adoptent après une mûre réflexion, et qu'elles l'avouent ouvertement, il arrive néanmoins, dans beaucoup de cas, et quand on n'emploie pas une vigilance convenable, qu'elle s'empare insensiblement du cœur, qu'elle y établit son domicile sans inspirer aucun soupçon, et qu'elle est mise en pratique comme les autres habitudes, sans qu'on en ait le sentiment intime ou même qu'on en ait fait l'observation.

Plus ce pernicieux principe exerce d'influence sur notre cœur, plus ses résultats sont funestes et déplorables. Les affections vicieuses, semblables à des herbes malfaisantes, naissent spontanément dans l'ame ; elles y croissent, elles s'y reproduisent trop naturellement ; tandis

que les grâces du caractère du Chrétien (qui ne sont qu'exotiques dans le cœur humain), ont besoin, comme les productions les plus délicates du monde végétal, pour devenir vivaces et pour conserver leur force, leur santé, non-seulement de la lumière et du souffle de l'Éternel, mais encore de notre continuelle surveillance et de nos soins les plus assidus. Cependant, loin de rechercher ces grâces avec ardeur et de les entretenir précieusement, en adressant à Dieu de continuelles prières pour solliciter sa bénédiction, sans laquelle tous nos travaux n'auraient aucune efficacité, tel est le résultat du principe que nous condamnons ici, qu'il ne nous engage à aucune tentative pour les obtenir, et que nous les laissons se dessécher et mourir sans faire aucun effort pour leur conserver la vie. Chaque jour nous nous occupons moins de la culture de notre ame; nous finissons même par l'abandonner entièrement. Quel est le résultat de cette négligence? Nous laissons ainsi les autres dispositions germer sans obstacle, se développer spontanément, et terminer avec rapidité la conquête de notre cœur. Nous ne cherchons même point à discerner en quoi elles sont contraires à l'esprit du Christianisme. Peut-être enfin ne soupçonnons-nous leur présence que quand notre conduite manifeste leur exis-

tence et leur nature par des caractères trop évidens pour nous permettre de les méconnaître et de persévérer dans notre erreur.

Essayons de jeter un nouveau jour sur cet objet, et de l'éclaircir par quelques exemples particuliers.

Premièrement, voici en abrégé le Caractère du vrai Chrétien : « Il marche par la foi et non par » la vue. » Par là nous entendons, non-seulement qu'il admet sans restriction la doctrine des récompenses et des punitions futures ; que cette persuasion le maintient dans les sentiers du devoir, et qu'elle lui donne la victoire, lorsqu'il est tenté de sacrifier son salut à des jouissances et à des intérêts temporels ; mais encore que les grandes vérités révélées dans l'Écriture, concernant le monde invisible, occupent la première place dans son esprit ; et que c'est à ces pensées que son cœur prend habituellement le plus vif intérêt. Cette situation de notre ame contribue à rectifier les illusions du sens de la vue, s'il est permis de se servir de cette expression ; elle rapproche de nous ces objets éternels, dont l'éloignement est cause ou que nous ne les apercevons point, ou qu'ils ne répandent qu'une faible lumière, jaillissant des limites les plus reculées de notre horizon. Enfin elle

fait rétrograder et réduit à leurs justes dimensions les objets de la vie présente qui ne parviennent si facilement à éblouir les yeux de l'homme, et à lui présenter une fausse grandeur, que parce qu'ils sont placés à un trop grand voisinage de lui. Le vrai Chrétien apprend néanmoins, par sa propre expérience, que les objets célestes n'échappent que trop aisément à ses regards, tandis que les avantages temporels acquièrent à ses yeux une importance sans cesse croissante. Il prend donc un soin continuel à considérer ces objets du point de vue fidèle et éclairé dans lequel il a été placé par un bienfait spécial de la miséricorde divine. Non qu'il témoigne aucun désir d'abandonner ce monde où Dieu l'a établi pour remplir les importans devoirs qu'il lui a prescrits ; au contraire, il travaille avec activité aux affaires de cette vie, et il jouit des douceurs qu'elle lui offre avec autant de modération que de reconnaissance, mais il n'est point « totus in illis. » Il ne leur consacre point son ame toute entière ; il subordonne habituellement l'estime qu'il leur voue à celle que doivent lui inspirer des objets d'une plus haute importance. Il a gravé profondément dans son cœur cette auguste vérité, que « les choses visibles ne sont que pour un » tems, mais que les choses invisibles sont éter-

» nelles. » Au milieu du tumulte et du tourbillon de la vie, une voix faible encore tempère ses passions en lui annonçant tout bas « que la » figure de ce monde passe. » Cette circonstance est bien suffisante pour établir une immense différence entre l'état habituel de son ame et celui de la plupart des Chrétiens de nom. Ceux-ci sont presqu'exclusivement absorbés par les sollicitudes de ce monde; ils *savent* qu'ils sont mortels, mais ils n'en *sentent* point les conséquences. La vérité s'arrête à la porte de leur entendement, sans pénétrer jusque dans le fond de leur cœur. Cette persuasion spéculative diffère en tout point de cette profonde impression *pratique* que produit l'importance infinie des biens éternels, que fortifie le sentiment de la briéveté et de l'inconstance de tout ce qui appartient à cette terre, et qui inspire une nouvelle activité par la certitude que « la nuit s'approche » dans laquelle personne ne pourra travailler. » Cette persuasion produit encore en nous une vigueur morale qui nous aguerrit contre les disgraces de la fortune, et empêche que nous ne soyons trop fortement affectés par les intérêts et les inquiétudes, les avantages et les privations qui se succèdent dans ce séjour d'épreuves. C'est ainsi qu'une juste impression de la valeur relative des biens temporels et éternels, entretient dans notre

ame une élévation pleine de sérénité au milieu de toutes les vicissitudes humaines. Elle donne de la vie à nos travaux, mais elle en modère l'ardeur; elle nous excite à d'importantes recherches, mais elle écarte l'inquiétude du succès; et c'est ainsi qu'elle nous dispose, suivant les expressions de l'Écriture, « à user de ce monde sans en abuser; » c'est ainsi qu'elle nous rend également utiles aux autres et agréables à nous-mêmes.

Ce n'est pas tout. — Indépendamment de cette distinction entre les Chrétiens de nom et ceux qui se montrent vraiment dignes de ce titre, résultant des impressions produites respectivement dans leur ame par *l'éternelle durée* des biens célestes, il en est une autre qui est fondée sur leur *nature*, et celle-ci n'est ni moins frappante ni moins essentielle. L'Écriture déclare non-seulement qu'ils sont dignes de fixer toute l'attention du vrai Chrétien sous le rapport de son intérêt personnel, mais qu'ils sont approuvés par sa raison, portant en eux la conviction de leur excellence, parlant à sa sensibilité, présentant une parfaite harmonie avec son cœur régénéré. S'il en était autrement, si leur valeur réelle ne s'élevait point à la hauteur de ses désirs, il pourrait bien s'en occuper par un principe de devoir, il pourrait acquérir une froide conviction de leur mérite supérieur; mais il ne se

consacrerait point à leur recherche avec une sincère satisfaction ; il ne les regarderait point comme la source intarissable des plus pures délices. Quel est donc le point de vue sous lequel le vrai Chrétien les considère habituellement ? Il marche dans les voies de la Religion, non par contrainte, mais volontairement. Pour lui ces voies sont non-seulement sûres, « mais » elles sont agréables et tous ses sentiers ne » sont que prospérité. » L'expérience l'a sans doute convaincu de la nécessité d'un constant appui et d'une continuelle vigilance. Il sait que sans ces secours il courrait le danger d'apprécier les choses comme il le faisait autrefois, et de redonner aux anciens objets de ses affections toute l'influence qu'ils exerçaient sur son ame. C'est donc en sollicitant le secours de Dieu par de ferventes prières, c'est par une jalouse circonspection, c'est par un renoncement absolu qu'il parvient à se garantir de tout ce qui pourrait obscurcir de nouveau *son jugement* après l'avoir *éclairé*, ou corrompre ses goûts après les avoir purifiés ; c'est en faisant d'infatigables efforts pour avancer dans la connaissance et dans l'amour des choses célestes, qu'il leur accorde une plus ardente admiration, et qu'il se pénètre plus fortement du sentiment de leur excellence.

Voulons-nous nous convaincre que tel est le

jugement

jugement habituel et la principale disposition des vrais Chrétiens, consultons nos saints Livres, le vrai modèle sur lequel nous devons chercher à nous former. Mais en vain nous peignent-ils le Chrétien comme ayant placé ses *affections* dans les choses qui sont en haut, comme goûtant le plus *sincère plaisir* à servir Dieu, et les plus pures délices à lui offrir un culte solennel. Le Plaisir et la Religion sont des termes contradictoires pour la multitude des Chrétiens de nom. Peut-être se rappellent-ils avec une secrète satisfaction les heureux momens qu'ils consacrèrent au service religieux ; peut-être même en éprouvent-ils quelque retour quand ils assistent au culte divin, dans l'idée qu'ils sont occupés à remplir un devoir : mais cette satisfaction est d'une nature toute différente de celle qui accompagne l'exercice d'une fonction excellente en elle-même, et dont nous nous acquittons avec un plaisir tout particulier. Nous ne les condamnons point, parce que leurs affections religieuses manquent de *chaleur* et de *véhémence*. Nous ne recherchons point si le service de Dieu et le culte qu'ils lui rendent sont pour eux une source abondante de *délices* et de *consolations* ; mais nous leur demanderons si leur ame éprouve quelque chose de cette calme jouissance, de cette douce gratitude qui annoncent qu'elle

est en paix avec elle-même et avec tous ceux qui l'entourent, si le service auquel elle s'est engagée est conforme à ses goûts, si en s'y livrant elle a consulté ses plus intimes inclinations.

Pour mieux apprécier la solidité de leurs principes religieux, recherchons l'emploi qu'ils font du jour spécialement consacré au culte de l'Éternel. Saisissent-ils avec un joyeux empressement cette heureuse opportunité pour s'arracher aux affaires et aux soucis de la vie? Sont-ils heureux de ce qu'il leur est permis d'interrompre les devoirs de leur profession, pour détacher leur cœur des affaires terrestres, pour augmenter de plus en plus leur espérance en l'immortalité, pour acquérir une plus profonde connaissance des objets célestes, et se livrer plus intimement à leur recherche? Consacrent-ils avec alégresse ce saint jour aux exercices de piété pour lesquels il fut institué? Entrent-ils avec joie « dans les parvis de l'Éternel? » A quoi emploient-ils le tems qu'ils ne dévouent pas aux devoirs d'un culte solennel? Passent-ils ces heures précieuses à étudier la Parole de Dieu, à méditer ses augustes perfections, à suivre les dispensations de sa Providence, à admirer ses sublimes ouvrages, à faire l'énumération de ses inépuisables miséricordes,

de cette miséricorde sur-tout qui nous a rachetés de nos pêchés, à chanter ses immortelles louanges, à glorifier son saint Nom? La retraite dans laquelle ils passent ces heureux momens ajoute-t-elle à la ferveur de leurs prières et à la sincérité de leurs actions de grâces, à la diligente impartialité si nécessaire pour accomplir l'œuvre important de l'examen de leur cœur, enfin à l'observation du devoir bienveillant d'intercéder pour leurs frères? Répondent-ils au but excellent de l'institution du Dimanche, en faisant de ce jour une époque de délassement et d'édification pour leurs serviteurs et leurs subordonnés? En consacrent-ils une partie à l'instruction de leur famille, de leurs voisins, des pauvres et des ignorans? Si Dieu leur accorda des talens ou de la fortune, emploient-ils soigneusement une partie de ce loisir à soulager l'indigent et à visiter le malade, à consoler l'affligé, à former des projets pour le bonheur de leurs semblables, à avancer les intérêts temporels et spirituels de leurs amis et de leurs connaissances; ou s'ils sont placés dans une plus vaste sphère d'activité, à rechercher les moyens de devenir, avec la bénédiction divine, d'honorables instrumens d'une propagation plus rapide et plus étendue de la vérité Évangélique? Dans les heures qu'ils accordent à leur famille

et à la société, leur conversation indique-t-elle l'importance des objets dont leur cœur est rempli? Leur langage et leurs manières démontrent-ils qu'ils sont devenus plus doux, plus affectueux, plus disposés à rendre service, qu'ils ont calmé la violence de leurs passions, qu'ils ont réprimé l'irascibilité de leur humeur?

Un jour entier consacré à une si grande variété d'occupations utiles, pourra-t-il nous paraître trop long? Ne regarderons-nous pas même comme un privilége le bonheur d'être appelés à passer ces courts instans dans la présence immédiate de notre Père céleste, dans les exercices d'une humble admiration et d'un hommage reconnaissant, dans l'effusion des sentimens les plus affectueux envers notre famille et la société, dans l'épanchement enfin de ces émotions excellentes que notre nature nous inspira, et qui sont dirigées par les plus saints motifs, conformes à nos véritables intérêts et tendant au plus noble but? Tous les chagrins ne seront-ils pas adoucis, toutes les inquiétudes suspendues, toutes les craintes réprimées, toutes les irritations de la colère calmées; notre cœur ne sera-t-il pas purgé de toute envie, de toute vengeance, de toute malignité? Tranquille, purifié, agrandi, ennobli, ne jouira-t-il pas d'un avant-goût de la félicité céleste; ne deviendra-t-il pas, pendant ces heures si sainte-

ment employées, le séjour de l'amour et de la joie, de la confiance et de l'harmonie des cœurs?

Nous avons jugé convenable de nous arrêter un peu particulièrement sur la nature, l'utilité et le sage emploi du Sabbat des Chrétiens, non-seulement parce qu'on peut en conclure que ce jour, quand on le consacre à ces édifiantes occupations, tend éminemment, par la bénédiction divine, à maintenir les principes religieux dans toute l'activité, toute la vigueur qui forment leur essence, mais encore parce qu'on a souvent remarqué que beaucoup de personnes d'un extérieur grave et décent se privent néanmoins des saintes ressources que la Religion leur offre. Pour elles le Dimanche devient, pour ne pas dire plus, un jour *d'ennui* dont elles passent péniblement et dans une langueur accablante, la partie qu'elles ne sont pas obligées de consacrer au culte public ; ou bien elles consument ces pieux instans en discours frivoles, oiseux et sans avantage, soit pour leur esprit, soit pour leur cœur. Sans parler de ceux qui, par une audacieuse profanation de cette sainte journée, violent ouvertement les lois et insultent à la Religion de leur patrie, combien de Chrétiens paraissent mal saisir *l'esprit* de cette institution, quoiqu'ils ne refusent néanmoins pas une sorte de respect aux formes extérieures du culte ! Qu'ils sont

satisfaits, quand ils peuvent adoucir la rigueur de leurs travaux religieux! Avec quelle ardeur ils s'élèvent contre la contrainte de sacrifier un jour *entier* à la Religion; et quel mérite ne se font-ils pas de lui en céder une partie, pleins d'espoir d'acheter à ce prix le droit de consacrer le reste au plaisir! Avec quelle adresse ne saisissent-ils pas toutes les excuses plausibles pour renvoyer au Dimanche quelques-unes des occupations des jours ouvriers, sans qu'on aperçoive jamais en eux le même empressement à se livrer les autres jours de la semaine à quelques-unes des occupations réservées pour le Dimanche! Que de prétextes ne trouvent-ils pas pour entreprendre un voyage, pour écrire des lettres, pour balancer des comptes, en un mot, pour faire ce jour-là ce qu'un facile arrangement leur aurait permis ou d'anticiper ou de différer sans inconvénient! Le travail même est pour eux une récréation, s'ils le comparent aux devoirs religieux; aussi dès qu'ils ont rempli les fastidieuses fonctions de ce saint jour de repos, ils courent chercher du soulagement dans leurs occupations habituelles.

D'autres sont bien disposés à considérer le travail comme une profanation; ils déclament même contre les attraits séducteurs du jeu; mais comme il faut que ce jour-là se passe, ils cher-

chent une innocente ressource dans une compagnie agréable ou dans des visites de famille. Là, ils ne paraissent faire aucun effort pour diriger la conversation sur les objets qui pourraient contribuer à leur instruction religieuse ou au perfectionnement de leur esprit. Pendant ce tems-là, ils négligent leurs enfans, ils privent leurs domestiques des priviléges dont doivent jouir tous les Chrétiens; et leur exemple est imité par d'autres personnes, qui ne croient point employer leur tems d'une manière moins religieuse en se permettant une innocente partie de cartes ou en se délassant dans une salle de concert.

Mais quels que soient les artifices que nous employons pour *profaner* le Dimanche, et dénaturer son saint caractère, j'allais presqu'ajouter, pour adoucir l'horreur qu'il inspire, nous ne prouvons que trop clairement que la Religion, quoique nous soyons très-empressés de chercher un refuge dans son sanctuaire, lorsque nous sommes privés de toute autre consolation, et de nous réserver cet asile, afin qu'il puisse nous recevoir quand nous serons forcés de nous soustraire aux peines et aux jouissances transitoires de ce monde, nous présente en elle-même un aspect sombre et rebutant, plutôt qu'un visage de joie et de contentement; que

le culte que nous offrons à l'Éternel est un service *contraint*, plutôt que *volontaire*, et que nous sommes charmés de l'abréger, puisque nous n'osons pas nous soustraire à son observation.

Il est à la vérité des Chrétiens qui confessent, avec une douloureuse anxiété, que telle est la situation mélancolique et insupportable de leur ame. Ils prient avec humilité; ils font les efforts les plus soutenus pour suspendre les écarts d'une imagination trop distraite pendant les heures qu'ils consacrent au service de l'Éternel, pour disposer leurs cœurs à apprécier l'excellence des biens célestes, et pour les tenir soigneusement en garde contre tout ce qui pourrait restreindre leurs affections aux jouissances temporelles. Qu'ils ne se livrent donc point au découragement. Ce ne sont pas eux que nous condamnons; ce sont ces hommes qui reconnaissent que tel est l'état de leur conscience, qui l'avouent même, et qui marchent néanmoins dans une route directement contraire à celle du devoir; paraissant à peine soupçonner qu'il y ait dans leur conduite quelque chose de répréhensible; persévérant volontairement dans une situation d'esprit diamétralement opposée aux commandemens de Dieu; établissant un parfait contraste avec le caractère que l'Écriture nous offre du fidèle Chrétien; et présentant,

dans leurs traits principaux, une trop frappante conformité avec les objets du déplaisir de Dieu dans cette vie, et ceux de ses punitions dans la vie à venir.

Néanmoins, ce n'est pas seulement en ce qui constitue essentiellement la vraie dévotion, que les Chrétiens de nom sont dignes de blâme. Ils déclarent sans réserve (puisant peut-être une secrète satisfaction dans la franchise de cet aveu), qu'ils n'aspirent point à un degré de piété si éminent. Leur négligence à se revêtir des principales dispositions du Christianisme, se manifeste particulièrement en ce que leur ame est dépourvue de tout sentiment de douceur, de bonté, de patience, de longue attente, surtout de cette vertu qui forme le tronc sur lequel seul ces dispositions peuvent croître et fleurir; je parle de cette *humilité*, de cet *abaissement d'esprit*, qui constituent, peut-être mieux que toute autre qualité, la véritable essence, le principe vital du caractère chrétien. Non-seulement ces dispositions sont négligées, mais elles sont méprisées, condamnées; et les vices opposés, s'ils ne sont pas portés à l'excès, on les avoue, on les préconise. Un *juste orgueil*, un *orgueil bien placé*, voilà des termes que nous entendons sortir chaque jour de la bouche des Chrétiens. Posséder un *esprit élevé*, montrer une *noble fierté* lorsqu'on

éprouve quelque injustice,—et l'on entend par là cette vive impression que les injures font sur l'ame, et cette promptitude avec laquelle on témoigne son ressentiment :—voilà ce qui recommande à l'estime du monde ; tandis que cette disposition à la douceur et à l'indulgence, dont l'Écriture fait un si bel éloge, exprime toujours une idée de désapprobation et de mépris. On permet à la vanité et à la fausse gloire de s'emparer du cœur et d'y exercer un empire absolu.— Mais ici se présente un sujet d'une si haute importance ; il a fait naître tant d'erreurs, soit dans les écrits de plusieurs auteurs respectables, soit dans les opinions régnantes dans le monde, qu'il nous est bien permis de lui donner quelques développemens. Nous allons donc lui consacrer une section particulière.

SECTION III.

Du Désir de l'Estime et des Louanges humaines.—Les Opinions générales sur ce sujet mises en opposition avec celles du vrai Chrétien.

Le désir d'être estimé, distingué, honoré, de fixer l'attention de ses semblables et d'obtenir leurs applaudissemens, si nous le considérons dans toute son étendue et dans ses nombreuses

modifications, depuis la soif de la gloire jusqu'à la crainte de la honte, voilà la passion dont l'empire est le plus universel, et l'autorité peut-être la plus respectée. Quoique son pouvoir soit moins frappant et son influence moins répréhensible dans les classes les plus élevées de la société, semblable à ce conquérant auquel rien ne saurait résister, ce désir n'épargne ni l'âge, ni le sexe, ni la condition, il prend mille et mille formes, il s'insinue sous les prétextes les plus spécieux, il emprunte, quand il le juge nécessaire, les plus ingénieux déguisemens, il masque sa route quand il n'ose se montrer à découvert, il s'unit, en un mot, à tout ce que nous pensons, à tout ce que nous disons, à tout ce que nous faisons. Dans quelques occasions, c'est une recherche positive et déterminée, un principe fondamental et pratique ; dans d'autres, il est le ressort le plus puissant de l'action, il anime la beauté, il enflamme l'écrivain non moins que le soldat, souvent même il devient la passion dominante de l'ame.

Ce principe, les parens se plaisent à le découvrir dans leurs enfans dès leurs plus tendres années ; ils l'alimentent, ils le fortifient dans un âge plus avancé. Tous les réglemens qui régissent les écoles et les colléges tendent à

l'exciter et à l'entretenir, en lui donnant le titre d'une honorable émulation, d'une louable ambition de se distinguer par un mérite supérieur. L'auteur s'attend bien qu'on va le taxer de pousser ses opinions beaucoup trop loin, puisqu'elles le portent à attaquer ce grand principe des actions humaines; « principe, » s'écrieront peut-être ceux qui embrassent sa défense, « dont l'anéan-
» tissement, si vous pouviez réussir dans votre
» téméraire entreprise, serait semblable à
» celui que produirait dans le monde matériel la
» destruction de sa force motrice; car hors de lui
» tout serait sans énergie, sans chaleur et sans
» fruit. Nous accordons, » pourront-ils observer,
« que nous ne devrions jamais nous écarter du
» sentier du devoir, dans l'intention de nous
» concilier les applaudissemens de nos sem-
» blables ou de nous épargner leurs reproches;
» nous avouons même que cette loi n'est que
» trop rarement mise à exécution. Nous accor-
» dons encore que la recherche des louanges
» devient dans quelques circonstances une pré-
» tention ridicule, et dans d'autres une passion
» dangereuse. Elle a engendré la race des
» coquettes et des petits maîtres; elle a produit
» un fléau bien plus funeste: les héros et les con-
» quérans. Nous sommes encore prêts à lui
» sourire avec dédain comme une faiblesse,

» quand elle se montre sous les dehors de la
» vanité, ou à la condamner comme un crime,
» lorsqu'elle emprunte les couleurs de la fausse
» gloire. Mais toutes ces nuances ne sont que
» l'envers du tableau; et s'autoriser de ces
» exemples pour lui contester sa véritable
» forme et limiter son exercice légitime, ce
» serait tomber dans la même erreur que vous
» avez condamnée vous-même il y a quelques
» momens; ce serait proscrire tout-à-fait l'usage
» d'un principe salutaire, par la raison qu'il
» peut conduire à des abus accidentels. Re-
» connaissons plutôt que l'amour des louanges
» conduit à toutes les entreprises honorables et
» généreuses, quand il reçoit une sage direction
» et qu'il tend au but qui lui est assigné.
» Alors il devient érudition au portique, science
» au lycée, éloquence au sénat, victoire sur
» le champ de bataille. Il force l'indolence à
» se changer en activité; il arrache même au mé-
» chant des actes de générosité et de vertu. L'ame
» est-elle enflammée de cette noble ardeur,
» alors aucune difficulté ne la décourage, aucun
» danger ne l'épouvante, aucun travail ne
» l'épuise. C'est ce sentiment qui, attribuant à
» tout ce qui est vertueux et honorable une
» juste supériorité sur les dons de la fortune
» ou de la naissance, préserve le riche d'un

» honteux asservissement aux plaisirs des sens, » et lui fait préférer une carrière de travaux » et de fatigues à une existence pleine de mol- » lesse et de douceurs. C'est lui qui persuade » l'homme dont le nom fut illustré par de nobles » aïeux, de ne point se contenter de cette gran- » deur héréditaire, mais de rechercher des » distinctions *personnelles*, et de mériter une » noblesse qu'il puisse nommer à juste titre son » propre bien. C'est lui qui tempère et modifie » l'excessive inégalité des conditions hu- » maines. Il fait plus : atteignant même ceux » qui se croient au-dessus de la sphère des lois, » et étendant son influence sur ceux qui sont » hors de leur domaine, il limite et circonscrit » le pouvoir du tyran sur son trône; il adoucit » par la bonté les rigueurs de la guerre, et par » l'humilité les excès de l'orgueil.

» Mais son action n'est point resserrée dans » les limites de la vie publique; il n'est pas » l'apanage exclusif du grand et du magnifique. » C'est encore à lui qu'il faut attribuer en grande » partie cette politesse, ce désir de plaire qui, » se manifestant naturellement par une appa- » rente réciprocité de bienveillance et de bons » offices, composent à quelques égards toutes les » douceurs de la vie privée et répandent les agré- » mens les plus exquis dans le commerce social

» et domestique. La force de l'habitude est » même si grande, que cet amour nous suit » jusque dans la solitude. Nous agissons sou» vent, dans la retraite la plus secrète, comme » si notre conduite était soumise à l'observation » des hommes; et nous ne puisons pas une » faible satisfaction dans les imaginaires applau» dissemens d'un spectateur idéal. »

En voilà assez sur les *effets* de l'amour des louanges et des distinctions. Maintenant, après en avoir énuméré quelques-uns, si vous vous occupez à en rechercher la nature, « nous » avouons, » pourrez-vous ajouter, « qu'un monde » impatient et prompt à porter de faux juge» mens, se trompe souvent dans la distribution » qu'il fait de la louange et de la censure; et » puisque nous admettons que les éloges du » petit nombre d'hommes en état d'apprécier le » mérite, sont les seuls qui soient vraiment » précieux, nous reconnaissons par là même » qu'il vaudrait bien mieux que l'homme se » déterminât toujours d'après le sentiment du » bien et l'amour de la vertu, que d'en appeler » sans cesse à l'opinion de ses semblables. Nous » pensons même, qu'abstraction faite de ses » conséquences, cette méthode serait peut-être » en elle-même un plus grand effort de vertu. » Mais en vain espérerait-on de rencontrer

» parmi les hommes une si grande pureté.
» Quand on révoque en doute *l'excellence intrin-*
» *sèque* de ce principe, il faut se souvenir du
» moins que, pour exprimer son plus haut
» degré, il a été nommé « la faiblesse des ames
» *nobles*, » par un homme qui avait plutôt l'in-
» tention d'affaiblir son mérite que de l'augmen-
» ter; et certainement puisque ce principe croît
» naturellement dans ce sol et qu'il y fleurit,
» ce n'est pas une faible preuve de l'élévation de
» son origine et de la supériorité de sa nature.

» Mais quand ce principe serait douteux;
» quand il ne présenterait qu'une magnifique
» erreur, néanmoins comme il suit souvent
» une bonne direction, il suffit de dire en sa
» faveur qu'il est le ressort d'une *action* réelle et
» d'une énergie digne d'approbation. Autant la
» pratique surpasse la théorie, et une solide
» réalité des vaines spéculations, autant ce
» principe doit être préféré pour l'usage général
» à ces sublimes préceptes de morale, qui
» sont justes et excellens en eux-mêmes, mais
» que vous vous efforceriez en vain d'approprier
» aux affaires et aux affections du genre hu-
» main « pris en masse. » Ne rejetez donc point
» un principe si universel dans son influence,
» si précieux dans ses effets; principe qui,
» quel que soit le nom qu'il vous plaira de lui

donner,

» donner, est mis en activité par des motifs et des » considérations conformes à notre condition, et » qui, en le portant au plus bas, fournit, dans » notre état actuel d'infirmité, un secours » habituel et un soutien permanent à la » faiblesse de notre vertu! Dans un monde » peuplé d'égoïstes, il produit l'effet du dé- » sintéressement; et quand l'esprit public est » éteint, il supplée le patriotisme. Recourons » donc avec reconnaissance à son appui; et ne » repoussons pas le bien qu'il nous offre si li- » béralement, pour courir après je ne sais » quelles vaines ombres d'une pureté plus « qu'humaine et d'une inaccessible perfection. »

Voilà en substance ce que peuvent objecter les avocats de ce principe favori. Ils pourraient même porter plus loin sa défense. Ce serait néanmoins une tâche peu difficile que de prouver que rien en lui ne justifie un si bel éloge. Passant sous silence la plus forte partie de l'argument de notre Opposant, qui décèle, si même elle n'en procède pas, une dangereuse persuasion qu'elle est innocente l'erreur contre laquelle nous avons déjà formellement protesté, le principe dont il s'agit est sans contredit d'une nature inconstante et variable; aussi inconstante, aussi variable que les innombrables diversités de la

mode, des habitudes et des opinions, dans les différentes périodes et les différentes classes de la société. Ce qu'il tolère dans un siècle, il le défend dans un autre ; ce qu'il prescrit et loue dans un pays, il le condamne ailleurs et le note d'infamie. Souvent il prend ouvertement le vice sous sa protection, et se place dans une opposition directe avec la vertu. Il produit *l'apparence* de l'excellence morale plutôt que sa *réalité*, et défend non *d'aimer* le vice, mais de le *commettre*. La plupart de ces considérations avaient été reconnues et proclamées par les philosophes, et même par les poëtes du monde payen. Ils condamnaient ce principe, parce qu'ils le regardaient comme sans consistance, sans solidité ; ils déploraient les funestes effets qu'il avait produits sous le nom de fausse gloire ; ils gémissaient de ses désastreuses influences sur la paix et le bonheur du genre humain ; ils réprouvaient sa recherche, quand elle jetait ses partisans hors des sentiers de la vertu ; ils enseignaient enfin que la louange du sage et du juste est la seule qui soit durable.

Il était réservé aux saintes pages de l'Écriture de fixer d'une manière distincte le point où ce principe commence à devenir dangereux ou vicieux, et de mettre à découvert sa nature

usurpatrice et ses funestes directions. Elles nous enseignent en même tems que, quand il est dégagé de ses qualités corrompues, et soumis à une juste subordination, il peut être mis légitimement en activité, et dirigé vers le but auquel il doit véritablement tendre.

Nos Livres sacrés nous rappellent sans cesse que nous sommes des créatures de Dieu, et que nous dépendons continuellement de sa bonté. Ils nous donnent de douloureuses leçons sur la dégradation de l'homme et sur son indignité. Nous y lisons que l'humilité et la contrition de l'ame sont les dispositions les plus agréables à Dieu. Nous y apprenons que pour réprimer, pour éteindre même cet esprit d'arrogance et d'importance personnelle si naturel au cœur humain, nous devons prendre le soin le plus attentif de conserver et de cultiver précieusement ces modestes habitudes; nous étudiant à entretenir ce sentiment continuel que, non-seulement tous les avantages *naturels* qui nous élèvent au-dessus des autres, mais encore toute notre supériorité morale, sont un bienfait de notre Père céleste, et que nous sommes loin de le mériter. On peut dire que le grand dessein de toute la révélation et principalement de l'Évangile est de corriger notre orgueil naturel, de modérer notre excessif amour-propre, et d'en prévenir les fatales conséquences;

de nous inspirer un juste sentiment de nôtre faiblesse et de notre *dépravation;* de nous disposer enfin à nous prosterner dans une sainte humilité devant la grandeur suprême de l'Éternel, et à donner gloire à son auguste nom. « Aucune chair » ne peut se glorifier en sa présence. Que celui » qui se glorifie, se glorifie en l'Éternel. Les » yeux hautains des hommes seront abaissés; » ceux qui s'élèveront seront humiliés; et » l'Éternel sera seul élevé en ce jour-là (*a*). »

Ces solennelles exhortations sont trop généralement méprisées; et leur intime liaison avec le sujet que nous développons, paraît trop souvent méconnue par les moralistes Chrétiens eux-mêmes. Loin de s'attacher à considérer quel est le grand ressort et le principe intérieur de la conduite, ces écrivains se plaisent à professer que l'amour des applaudissemens humains est méritoire ou répréhensible, selon qu'il manifeste le désir d'une vraie ou d'une fausse gloire, et que les actions extérieures qu'il produit, ou les démarches auxquelles il conduit, sont avantageuses ou funestes au genre humain. Mais ce qui est incontestable, c'est qu'aux yeux de Dieu, l'amour des éloges et des applaudissemens mondains est dans sa *nature* comme dans son essence,

(*a*) Esaïe II. 11.

radicalement corrompu, dès qu'il encourage en nous la disposition de nous élever et de nous agrandir à nos propres yeux, de nous enorgueillir de nos talens naturels ou acquis, enfin de nous attribuer tout le mérite de nos bonnes qualités, au lieu de donner gloire à Celui auquel seul nous en sommes redevables. Son *crime* ne peut donc être évalué dans ce cas-là, d'après les effets qu'il produit sur le bonheur du genre humain; et l'on ne doit point le nommer une gloire *vraie* ou *fausse*, suivant que l'objet de ses recherches est juste ou injuste, avantageux ou nuisible; mais il est faux, parce qu'il élève ce qui devrait être abaissé; il est *criminel*, parce qu'il usurpe une des prérogatives de l'Être suprême.

L'Écriture nous enseigne de plus, non-seulement que l'homme est sujet à l'erreur, et qu'ainsi ses éloges sont souvent mal fondés, mais que son jugement étant obscurci et son cœur dépravé, il peut distribuer par système et d'une manière très-déplacée, et ses mépris et ses applaudissemens; que l'esprit bienfaisant et désintéressé du Christianisme, ainsi que sa tendance à avancer le bonheur domestique et social, ne peuvent que réunir en sa faveur de justes applaudissemens; mais que s'il aspire à un degré d'excellence plus qu'ordinaire, s'il excite dans

les autres de secrètes méfiances, ou un sentiment d'infériorité toujours pénible et accompagné d'envie, il ne peut manquer d'inspirer souvent du dégoût et même du scandale. La parole de Dieu nous apprend que si les dogmes et les préceptes du Christianisme qui coïncident avec nos projets et nos intérêts temporels, nos principes et nos systèmes, peuvent être professés sans danger, cependant ce qui leur est opposé, et même ce qui présente quelque différence, sera regardé comme offrant une précision et une sévérité fort inutiles, l'indulgence d'une humeur morose et mélancolique, le symptôme d'un esprit étroit et superstitieux, l'indice d'une intelligence bornée, servile et irrésolue. Ce motif, ainsi que plusieurs autres, doivent disposer le disciple de Christ, non-seulement à *abandonner occasionnellement* la recherche de la faveur mondaine, mais à se pénétrer d'une sainte jalousie et d'une modeste défiance de soi-même, quand cette faveur lui est accordée avec prodigalité et en termes généraux.

Quand les lois de l'estime du monde différeraient moins de celles de l'Évangile, cependant, puisque nos affections doivent se diriger vers les objets célestes, et se fixer sur eux seuls; puisque l'amour et la faveur de Dieu doivent

en particulier exciter nos désirs suprêmes et habituels, et qu'il faut que tout autre sentiment leur soit subordonné, il en résulte que l'amour des applaudissemens humains doit être évidemment préjudiciable, en ce qu'il tend à concentrer notre attention dans les affaires temporelles, et à circonscrire nos désirs dans les étroites limites de cette terre; et qu'il doit être impur, parce qu'il est vicié par la disposition où nous sommes de porter notre mérite à une trop haute valeur, et de faire trop de cas de l'opinion, ainsi que des éloges de nos semblables.

Mais quoique l'Écriture sainte emploie ces instructions et d'autres considérations pour nous armer contre le désir effréné ou l'ardente recherche de l'estime et du respect du monde, quoiqu'elle les réduise à leur plus faible valeur, et qu'elle nous dispose ou à les perdre sans éprouver de surprise, ou à les abandonner sans répugnance, cependant elle nous enseigne que non-seulement les Chrétiens ne sont point condamnés à les fuir ou à y renoncer volontairement, mais que quand ces éloges sont le prix d'une suite d'actions intrinsèquement bonnes, nous devons les recevoir comme un don de la Providence destiné à nous présenter, dans ce monde si plein de désordres, et un encouragement dans nos travaux et une récompense de nos vertus. Il y

a même plus : elle nous apprend que dans notre conduite générale, dans les petits détails de notre vie, quelqu'indifférens qu'ils soient, dans les *circonstances* qui accompagnent des actions qui présentent en elles-mêmes un caractère déterminé et une indispensable obligation, (en nous préservant néanmoins, même au plus faible degré, de tout artifice ou de toute tromperie), dans la recherche des occasions de rendre de légers services, dans nos soins d'éviter la singularité, et même de nous accommoder aux préjugés quand nous pouvons le faire sans insulter à la vérité et au devoir, nous devons toujours accorder un juste respect à l'approbation et à la bienveillance de nos semblables. Nous ne devons néanmoins pas les regarder comme le seul objet de notre satisfaction particulière, mais plutôt comme nous fournissant des moyens et des instrumens d'influence, que nous pouvons tourner à notre profit tout en les faisant servir au perfectionnement et au bonheur de nos semblables, par conséquent à la *gloire de Dieu*. Il est sans doute superflu de remarquer que, dans ces occasions, nous devons veiller sur nos cœurs avec le soin le plus attentif, de peur que l'orgueil ou l'amour-propre ne s'y insinuent insensiblement, et ne corrompent la pureté de nos principes si susceptibles de contracter de dangereuses souillures.

Au jugement du vrai Chrétien, le crédit et la réputation ne reposent pas sur un fondement très-différent de celui des richesses. Il n'évalue pas les biens de ce monde à un trop haut prix; il ne les désire et ne les recherche point avec sollicitude; mais s'ils lui sont répartis par la main de la Providence, il les accepte avec un cœur reconnaissant, il en fait un usage modéré, et sait les perdre sans murmure quand la nécessité l'y contraint; se préservant avec la plus rigoureuse circonspection, pendant qu'il les possède, et de cette disposition à la sensualité ou à l'amour-propre, et de cet orgueil, de cette jactance qu'ils ne sont que trop prompts à fomenter et à entretenir; considérant aussi qu'ils sont très-agréables en eux-mêmes, mais que la faiblesse de la nature humaine les rend extrêmement dangereux dans leur possession, il les recherche et les estime, non comme des instrumens de luxe et de splendeur, mais comme offrant les moyens d'honorer son céleste Bienfaiteur, et d'adoucir les misères de l'humanité.

Il importe essentiellement de se rappeler que le Christianisme n'a nullement pour but d'éteindre nos désirs naturels, mais de les contenir dans de justes bornes, et de les diriger vers leurs véritables objets. Dans ce qui con-

cerne et les richesses, et les honneurs, il soutient la dignité de son caractère. Nous ordonne-t-il de ne pas fixer exclusivement nos cœurs sur les trésors de cette terre? il nous rappelle en même tems que nous avons dans le *Ciel* un trésor plus précieux et plus durable que ceux que le monde peut nous fournir; et s'il réprime nos inquiétudes sur la réputation dont nous pouvons jouir ici-bas, s'il modère l'attachement que nous lui portons, il nous exhorte, il nous presse d'aspirer à cet état si excellent, si supérieur aux joies du monde, où résident la vraie gloire et l'honneur et l'immortalité; excitant en nous une ambition conforme à notre sublime origine, digne de notre vaste intelligence, et que tenteraient en vain de satisfaire les distinctions du monde, si futiles, si déplacées, si inconstantes dans leur durée.

Ce serait perdre un tems précieux que de présenter de nombreux et profonds argumens pour démontrer que la plupart des personnes qui prennent le titre de Chrétiens, considèrent l'honneur et l'estime du monde sous un point de vue absolument différent de celui sous lequel l'Écriture place ces avantages. Cet amour *désordonné* de la *gloire mondaine* indique une passion qui, d'après la nature des choses, ne peut

embrasser dans son exercice tout le genre humain, parce que n'étant mise en action que par de grands objets, elle ne se place que rarement dans le champ nécessaire pour effectuer tout son développement. Mais nous découvrons de toute part le même principe réduit aux dimensions de la vie privée, modifié, dirigé suivant l'étendue de la sphère d'activité de chacun de ceux qu'il anime. Nous pouvons le discerner dans cet amour souverain que nous éprouvons pour la distinction, l'admiration et la louange; dans la satisfaction que procure universellement la flatterie; par-dessus tout, dans la haute valeur à laquelle nous élevons notre réputation; dans notre vigilance à la conserver; dans notre jalousie, lorsqu'elle se couvre de nuages; dans notre sollicitude, lorsqu'elle court quelque danger; dans la chaleur de notre ressentiment, lorsqu'elle est attaquée; dans l'amertume de notre douleur, lorsqu'elle est affaiblie ou dégradée. Toutes ces émotions, si elles sont trop manifestes pour être révoquées en doute, sont aussi trop estimables pour que nous devions y renoncer. Le déshonneur, les disgraces et la honte présentent des images trop horribles, trop épouvantables, pour que nous puissions les considérer de sang froid; nous pensons même qu'il

appartient à une ame noble et généreuse de regarder ces maux comme incompatibles avec toute idée de jouissance, de consolation; et même comme un fardeau trop pesant pour qu'elle puisse le soutenir.

Les conséquences de toutes ces observations sont naturelles et frappantes. Quoiqu'on n'avoue pas ouvertement que nous devons poursuivre l'estime du monde, ou nous dérober à sa censure, puisque nous ne pouvons obtenir ses éloges ou échapper à son blâme qu'en nous écartant des sentiers du devoir; il y a plus: quoique l'opinion contraire soit regardée comme la seule véritable, cependant tout l'effet de cette concession purement spéculative, est bientôt détruit *par le fait.* Considérant l'honneur du monde comme l'avantage le plus parfait, et la honte du monde comme le plus grand des maux que nous puissions endurer, nous détournons souvent le sentier du devoir de sa véritable direction, de manière qu'il puisse nous aider à acquérir l'un et à éviter l'autre; ou quand nous ne pouvons y parvenir, nous nous en éloignons courageusement et ouvertement, déclarant que la tentation est trop forte pour qu'il soit en notre pouvoir de lui résister.

Il serait aisé de présenter de nombreuses

preuves de la vérité de ces assertions. Elle est démontrée par la tendance générale à dérober sa Religion aux regards du monde (car nous osons espérer que dans ces cas-là elle n'est pas entièrement éteinte), par les efforts qu'on fait pour la bannir des conversations, et pour lui substituer une licence affectée dans les sentimens et la conduite, je dirai même une fausse apparence d'infidélité. Elle est démontrée par cet acquiescement, cette participation pleine de complaisance aux habitudes et aux mœurs de ce siècle de dissipation, qui ont détruit pour ainsi dire toute distinction extérieure entre le Chrétien et l'Infidèle, et qui sont la cause qu'il est si rare de trouver quelqu'un qui ose braver l'accusation de se singulariser par la pureté de son Christianisme, et affirmer avec l'Apôtre « qu'il n'a point honte » de l'Évangile de Christ. » Elle est démontrée; et cette preuve ne saurait être omise par une personne qui a été si souvent appelée à en être témoin et à en gémir, quelquefois même, elle le craint, à en donner l'exemple; elle est démontrée par ce vif ressentiment, par ces amères contestations, ces aigres répliques, ce malicieux triomphe, cette impatience de l'infériorité, ce sentiment vigilant des défaites passées, cette

promptitude à les venger, qui changent trop fréquemment une Assemblée délibérative, dont tous les membres sont Chrétiens, en une arène de gladiateurs, violant tout à la fois et les convenances qu'on doit respecter quand on exerce des fonctions publiques, et les règles du décorum social; proscrivant enfin et outrageant tout ce qui est charité dans la Religion de Jésus.

Détournons notre attention de toutes ces preuves secondaires, pour en considérer exclusivement une d'une plus vaste étendue et d'un caractère plus déterminé. Le lecteur prévoira sans doute que nous voulons parler du Duel, usage qu'à la honte d'une société Chrétienne, l'on n'a laissé subsister que trop long-tems dans notre patrie, sans entraves, sans opposition.

Cette pratique repose essentiellement sur cette excessive exagération de notre propre mérite, qui nous enseigne que nous devons conserver à *tout prix* l'estime du monde, et éviter à *tout prix* sa disgrace. Combien le duel est *déraisonnable*, c'est ce qui a été fréquemment démontré. On a prouvé avec beaucoup de force qu'il est criminel et qu'il viole plusieurs principes; on l'a même souvent combattu dans une position à peine tenable, particulièrement quand on l'a con-

sidéré comme un symptôme de vengeance et de malignité (*a*). Mais il semble qu'on ne l'a pas assez souvent présenté sous les rapports qui constituent sa *principale* criminalité ; c'est qu'il est le résultat d'une préférence qu'on accorde à la faveur des hommes sur la faveur de Dieu, et cela de propos délibéré, *in articulo mortis*, à une époque enfin où notre propre vie et celle d'un de nos semblables courent un danger imminent, et où nous nous exposons à nous précipiter devant le tribunal de Dieu, dans l'instant même où nous l'offensons de la manière la plus grave. Ce serait nous arrêter trop long-tems, ce serait même nous écarter en quelque façon de notre plan, que d'énumérer les funestes conséquences de cette pratique. Elles sont grandes, en effet, elles sont nombreuses ; et si l'on ne considère que les intérêts temporels des individus et le bien-être de la société, elles ne sont que faiblement contre-balancées par l'excuse qu'allègue en faveur du duel un observateur de bonne foi de la nature humaine, qu'il est le résultat de cette urbanité, de cette délicatesse qui rendent les mœurs modernes fort supérieures à celles de l'antiquité.

(*a*) Voyez le Traité de Key, l'Héloïse de Rousseau, et plusieurs Sermons ou Essais périodiques.

Il est une observation qui ne doit point être passée sous silence, et qui cependant n'a été jusqu'ici que trop dédaignée. Au jugement de cette Religion qui demande tant de pureté dans le cœur, et de cet Être pour lequel « la » pensée est l'action », comme nous l'avons remarqué précédemment, celui-là ne peut être regardé comme innocent d'un crime, qui vit dans l'intention ferme et habituelle de le commettre, dès que les circonstances l'y appelleront (*a*). Cette considération place le duel sous un point de vue bien différent de tout autre forfait ; peut-être même est-il le seul que l'homme se décide à commettre habituellement et avec préméditation, aussitôt qu'il est tenté de le faire. Elle démontre aussi que ce crime est bien plus général dans les classes supérieures, qu'on ne le pense communément ; et que la somme de péché que cette pratique produit est grande, plus grande peut-être qu'on n'a jamais pu le concevoir. L'auteur de cet ouvrage éprouvera une bien douce consolation, s'il parvient à présenter avec quelque solennité cette considération à la conscience des personnes qui

(*a*) Voyez Matth., v. 28. Quiconque regarde une femme pour la convoiter, a déjà commis dans son cœur un adultère avec elle.

ont

ont dans leurs mains le pouvoir de prohiber cet usage impie. Si elles ont vraiment cette faculté, ce qu'il est fort disposé à croire, et qu'elles permettent à ce fléau de continuer ses ravages, alors à elles est le crime, à elles la responsabilité (*a*).

En présentant ces observations, l'auteur n'a point eu l'intention de discuter à fond le vaste sujet de l'amour de l'estime publique. Il aurait dépassé les limites d'un ouvrage de la nature de celui-ci, s'il avait donné à une matière si vaste et en même tems si importante, tous les développemens dont elle est susceptible.

(*a*) L'auteur ne saurait manquer de saisir cette occasion pour déclarer qu'il aurait déjà soumis depuis long-tems ce sujet à l'examen du Parlement, s'il n'avait une parfaite conviction qu'il n'aurait réussi qu'à encourager un système qu'il désire de voir totalement détruit. L'usage du duel a été près d'être éteint par des lois positives, promulguées à diverses époques et chez plusieurs nations du continent ; et l'on ne peut guères douter de l'efficacité d'un moyen qui a été suggéré plus d'une fois. — L'auteur parle d'une Cour d'Honneur appelée à connaître des offenses qui seraient de ce ressort. Pour produire tous les effets qu'on aurait droit d'attendre de cet établissement, il faudrait sans doute qu'il fût fortifié par des dispositions législatives, prononçant des peines directes contre ce délit, et bannissant de la cour, des armées et de la marine, tous ceux qui le commettraient, soit directement, soit indirectement.

Cependant il en a peut-être dit assez pour démontrer que ce principe présente un caractère évidemment *douteux*; qu'il doit être resserré dans des limites très-étroites, surveillé avec le soin le plus jaloux ; et que malgré la hauteur de ses prétentions, il ne peut se glorifier sous aucun titre de cette brillante origine, de cette nature exaltée que de superficiels admirateurs sont si disposés à lui attribuer. On peut en effet demander quelle valeur réelle, intrinsèque, essentielle, il convient de supposer à une vertu qui change complétement de nature et de caractère, dès que l'opinion publique reçoit quelque modification. Mais elle n'a dans le fait qu'une basse extraction; elle ne possède aucune qualité généreuse ; elle résulte de l'égoïsme, de la vanité et de la plus méprisable ambition; c'est à l'aide de ces alimens qu'elle subsiste, qu'elle prospère, qu'elle agit ; et la jalousie, la haine, la discorde, la diffamation, sont ses associés trop fidèles, trop naturels. Disons tout : c'est une plante qui porte des fruits d'une qualité tout à la fois empoisonnée et bienfaisante. Si elle inspire dans quelques occasions des entreprises grandes et généreuses ; si elle conduit à l'industrie et souvent à la supériorité ; si, dans une sphère moins resserrée, elle produit la politesse et l'affabilité, nous devons d'un autre

côté lui attribuer, et cette ambition qui désole les nations civilisées, et ces rivalités, et ces ressentimens qui troublent l'harmonie de la vie sociale. Cette ambition, on la lui a souvent reprochée; mais on n'a pas fait assez d'attention au dernier de ses funestes effets; on n'a même point eu soin de remarquer, et on ne l'a jamais combattue avec force, sa *funeste* influence sur le principe vital du Christianisme, et sur les grâces qui le caractérisent éminemment.

En effet, si l'on parcourt les ouvrages de certains moralistes Chrétiens (*a*), et si l'on observe combien peu ils paraissent disposés à s'occuper de cet objet, à moins qu'ils n'exaltent jusqu'à l'enthousiasme des exploits éclatans, on sera tenté de soupçonner qu'ils le considèrent comme un principe environné d'un si grand pouvoir et d'une si éminente prépondérance qu'ils désespèrent de le réduire à une juste soumission; qu'ils reconnaissent que le seul parti à prendre est de lui faire un bon accueil, comme ces nations barbares qui n'adorent l'Esprit malin qu'à cause de l'effroi qu'il leur inspire; ou plutôt qu'ils cherchent à entamer une négociation avec cet ennemi, puisqu'ils sont hors d'état de

(*a*) Voyez en particulier le 134.e Discours du Mentor moderne, par Addison, sur l'Honneur.

le subjuguer ; et qu'ils consentent à le laisser gouverner sans trouble et selon son bon plaisir, à condition néanmoins qu'il abandonnera la carrière des armes.

La vérité est que les raisonnemens des moralistes Chrétiens ne présentent souvent que des traits fort superficiels du génie de la morale Chrétienne. La question qui nous occupe offre un exemple frappant de cette assertion. Ce principe du désir de la distinction et des applaudissemens du monde, ils l'admettent souvent et le recommandent avec trop peu de restrictions et de trop légères réserves. Ils considèrent le désir excessif des richesses comme une passion basse et sordide ; mais celui de l'honneur est à leurs yeux le caractère d'une ame noble et généreuse. A peine paraissent-ils se rappeler que si le principe qui nous occupe tend à prévenir ces vices grossiers qui attirent toujours le mépris général sur ceux qui les commettent, il ne se borne point à cela ; mais qu'il commence alors à développer une force presqu'égale dans la direction opposée. Ils ne calculent nullement tout le pouvoir que ce principe exerce sur ceux-là même qui se meuvent dans une sphère plus bornée ; combien il nourrit de vains projets et de passions vicieuses ; par-dessus tout, comme il parvient à fixer les affections sur les objets

terrestres et à détourner le cœur de l'amour de Dieu. Ils reconnaissent qu'il est criminel quand il produit de funestes résultats; mais ils oublient que si on lui substitue un motif faux et corrompu, il parvient aussitôt à altérer la pureté des meilleures actions, et à les dépouiller de tout ce qui peut les rendre véritablement et essentiellement estimables. Ils ne considèrent point que tandis qu'ils lui applaudissent avec trop de légèreté, parce qu'ils pensent qu'il a embrassé la cause de la vertu, il travaille souvent à la détruire, en ayant l'air de soutenir son parti ; et que semblable à un vil séducteur, il ne cherche à se concilier l'affection que pour trahir avec plus de succès.

Ce qui constitue essentiellement la gloire du Christianisme, c'est qu'il ne se contente point de superficielles apparences, mais qu'il cherche à rectifier les *motifs* et à purifier le *cœur*. Docile aux leçons de l'Écriture, le vrai Chrétien ne s'environne jamais d'une garde plus courageuse, plus vigilante que quand il est assailli par le désir de se concilier l'estime et la distinction des hommes. Jamais il ne sent plus fortement combien ses forces sont insuffisantes, que quand il est réduit à elles seules ; jamais il ne sollicite avec plus de ferveur et de persévérance le se-

cours de Dieu. Il a bien raison sans doute de veiller et de prier pour éviter les atteintes d'une passion qui, dès qu'on lui permet de franchir ses justes limites, déclare la guerre aux grâces distinctives du caractère Chrétien; d'une passion qui doit acquérir insensiblement des forces, parce qu'elle est mise sans cesse en exercice; d'une passion qu'alimente presque tout ce qui est *hors d'elle,* tandis que tout ce qui *est en elle* est favorisé, entretenu dans son accroissement par l'orgueil et l'égoïsme, auxiliaires d'autant plus redoutables, qu'ils sont les habitans naturels et peut-être indestructibles du cœur humain.

Profondément persuadé de l'indispensable nécessité d'opposer une vigilance continuelle aux progrès d'un principe si entreprenant, et recourant humblement à un secours supérieur, le vrai Chrétien accueille avec reconnaissance les moyens, il fait un usage habituel des considérations et des motifs que la Parole de Dieu lui présente dans ce but. Il est incessamment occupé à découvrir et à contempler les infirmités de son ame. Il s'efforce d'acquérir, d'entretenir une intime conviction de sa profonde indignité. Il se souvient sans cesse que ce qui le distingue des autres ne lui appartient point à lui-même; mais qu'il en est entièrement redevable à l'inépuisable bonté du Ciel. Il fait encore les efforts

les plus diligens pour conserver un juste sentiment de la valeur réelle des distinctions du monde et de ses applaudissemens, persuadé qu'il les convoitera d'autant moins qu'il en connaîtra mieux le véritable prix et qu'il ne l'exagérera point. Il s'applique à se bien pénétrer de cette idée, que ces éloges sont le plus souvent accordés fort arbitrairement, et que rien n'est si précaire que leur possession. La censure des gens de bien lui inspire une juste défiance de lui-même; elle l'engage à examiner avec autant de soin que d'impartialité, quels sont les traits de son caractère et les détails de sa conduite qui ont attiré leur animadversion. L'opinion favorable et les éloges flatteurs des hommes sages lui causent sans doute une bien douce satisfaction, quand ils sont d'accord avec le témoignage de son propre cœur, parce qu'alors ils confirment ce témoignage et en garantissent la vérité. Ces éloges favorisent aussi, ils fortifient les progrès d'une confiance et d'une affection réciproques; car le Chrétien se plaît à former des amitiés non moins utiles que délicieuses, et à établir des relations dont la durée puisse être éternelle. Mais il a beau se concilier les suffrages des gens de bien, il ne se laisse point séduire par leurs attraits, il n'en exagère point la valeur, il ne leur permet

point sur-tout de parler plus haut que sa conscience. Pour se préserver de ce danger, il réfléchit avec quelle confusion nous discernons nos motifs réciproques, combien il est rare que nous nous mettions à la place les uns des autres, quelles erreurs ne peuvent pas commettre les hommes vertueux eux-mêmes lorsqu'ils prononcent un jugement sur notre caractère ou sur nos actions, et qu'il est probable que le tems viendra où nous courrons le danger de perdre leur estime, pour obéir aux impulsions de notre propre conscience.

Si le vrai Chrétien se fait un devoir de se défier même de la faveur et des applaudissemens des gens de bien, à plus forte raison ne recherche-t-il pas ceux du monde en général. Il n'est point insensible sans doute à leurs avantages; il les regarde comme des moyens et des instrumens d'utilité ou d'influence; et tant qu'ils ne dépassent point leurs limites; tant qu'ils ne s'écartent point du but qui leur fut assigné dans l'Écriture, il est diligent à les acquérir, satisfait de les posséder, et soigneux à en mériter la continuation. Il les considère néanmoins, s'il nous est permis d'employer encore la métaphore, comme des métaux précieux; ils ont pour lui une valeur de convention plutôt qu'un prix intrinsèque; et il les désire moins pour les

posséder que pour en faire usage. Sous ce rapport, il se regarde comme responsable de la portion dont il jouit; et, pour suivre notre comparaison, il pense qu'il ne lui est pas permis de laisser ces biens sans emploi, puisque ce serait thésauriser; encore moins de les répandre d'une main prodigue, car ce serait une dépense fort mal entendue; ou de s'en servir avec imprudence, ce qui annoncerait un caprice ou une folie; mais il se croit obligé de considérer qu'ils lui ont été confiés pour les mettre en activité. Il ne pense donc point avoir le droit de les prodiguer, quoiqu'il soit prêt, s'il y est condamné, à les abandonner avec alégresse; il n'ose, d'un autre côté, ni les acquérir ni les retenir par des moyens illégitimes, quel que soit l'usage qu'il a l'intention d'en faire. Il regarde comme un devoir indispensable de rechercher avec soin toutes les occasions de les faire concourir à leur véritable but; et lorsqu'elles se rencontrent, de les employer libéralement et avec joie, mais avec une discrète frugalité; ne mettant pas moins de prudence à en fixer la mesure qu'à choisir les objets de leur application, afin que leur durée soit proportionnée à l'économie avec laquelle il les ménage.

Dirigé par ces principes, il met autant de sagesse que de diligence à faire un bon usage

de la portion de l'estime publique dont il lui est donné de jouir ; cherchant à dissiper les préjugés ou à affaiblir leur influence ; se conciliant la bienveillance de son prochain, pour ouvrir par elle une route plus facile aux progrès de la vérité ; contribuant à ce qu'elle soit entretenue avec franchise et même avec faveur par ceux qui lui fermeraient tout accès, si on la leur présentait sous une forme plus grossière et plus déplaisante. Il se fait un devoir de créer des plans utiles et bienfaisans, d'en accélérer l'exécution ; et s'ils exigent une réunion de travaux, d'obtenir, d'alimenter cette coopération. Il s'efforce encore de démasquer le vice et de faire ressortir la modeste vertu ; de produire, pour ainsi dire, au grand jour les hommes dont le mérite est réel, mais dont le nom est peu connu, les qualités mal appréciées et les manières peu conciliantes, afin qu'ils puissent briller de l'éclat qu'il réfléchit sur eux, et rendre à leur tour d'importans services dès qu'ils seront environnés de toute l'estime à laquelle ils ont le droit de prétendre. Mais tandis qu'il emploie avec ardeur ces moyens et d'autres semblables pour faire concourir sa réputation, tant qu'il en jouit, à l'avancement de la belle cause de la Religion et de la Vertu, ainsi qu'à contribuer au perfectionnement et au bonheur du genre humain, il

ne transgresse aucun des préceptes de l'Écriture pour l'obtenir, la cultiver et l'augmenter; résolu à repousser ce dangereux sophisme : « pourquoi » ne ferions-nous pas du mal afin qu'il en arrive » du bien. » Prêt à sacrifier sa réputation aussitôt qu'il sera appelé à le faire, il ne désire néanmoins pas d'en être privé : il évite même avec soin les occasions de l'affaiblir, au lieu de les rechercher avec scrupule, ou de les multiplier comme l'entreprennent quelquefois des hommes estimables mais imprudens. Il ne manifeste ni une humeur capricieuse, ni un égoïsme révoltant, ni le ton d'un misanthrope, ni des manières impolies, ni une sévérité affectée, ni des expressions singulières, ni une indolente négligence, ni une dédaigneuse violation des modes et des coutumes reçues dans la société. Sa réputation est une propriété qu'il doit employer à des usages trop importans, pour qu'il ose en faire un vain jeu; et il ne se résout à en offrir le sacrifice que quand il y est contraint pour obéir à la voix du devoir. Peut-être sera-t-il accusé par le monde de porter à l'excès l'exactitude et la sévérité dans tout ce qui concerne la Religion. Mais il le forcera de convenir qu'il est respectable dans toutes les autres parties de son caractère. Dans ce cas-ci, comme dans tout autre objet particulier, il réduira les ennemis de la

Religion à répéter cet aveu des accusateurs du conducteur d'Israël : « Nous ne trouverons point » d'occasion contre ce Daniel, — à moins que » nous ne la trouvions contre lui dans la loi de » son Dieu : » encore alors, s'il fait une offense, ce ne sera que quand il n'osera pas agir différemment; et s'il perd l'estime du public, s'il encourt sa disgrace, ce malheur ne pourra être attribué à une conduite véritablement déshonorante, ou même à quelques singularités de sa part, mais à la fausse règle d'après laquelle un monde qui se trompe si souvent dans ses décisions, distribue ses éloges. Quand son caractère est mal jugé ou sa conduite mal interprétée, il ne s'abandonne point à une humeur sombre et mystérieuse; mais il est prêt, dès qu'il trouve quelqu'un qui soit disposé à l'écouter avec patience et candeur, à vérifier ce que sa conduite présente de douteux, à éclaircir ce qui n'est qu'imparfaitement connu, et « se servant du langage de la vérité » avec amour, » à effacer, autant que cela est possible, les fausses impressions qu'on avait reçues sur son compte. Il se fait sans doute un devoir de se justifier publiquement des reproches injustes qu'on lui adresse, et de repousser hautement les malignes accusations de ses ennemis; cependant il évite soigneusement d'y être entraîné par l'orgueil, ou de violer la vérité et

la charité chrétienne, en franchissant un sentier si dangereux. Pendant ce tems-là, il se préserve, dans son intérêt, et cela avec une extrême circonspection, de toute sollicitude mal fondée à l'égard de sa réputation. Après avoir fait tout ce que le devoir lui prescrivait pour se justifier, si ses efforts n'ont pas été couronnés du succès, il n'en est pas profondément affecté; il rend bientôt à son esprit le calme et la paix qui étaient son partage. Si dans tous les siècles et chez toutes les nations, les gens de bien ont été souvent calomniés, diffamés avec injustice; si, dans ces circonstances, ceux même qui étaient plongés dans les ténèbres du paganisme ont eu assez de force d'ame pour se reposer avec patience sur le sentiment de leur innocence, le fidèle, réjoui par l'espérance chrétienne, assuré que le jour viendra bientôt où tout ce qui est secret sera manifesté, où seront rectifiés les faux jugemens des hommes, peut-être même ceux des gens de bien, et « où il aura la louange de Dieu; » le fidèle Chrétien pourra-t-il, dis-je, se laisser abattre? pourra-t-il même se courber et s'affaisser sous le poids d'une telle épreuve? Ils seraient bien plus excusables s'ils exageraient le prix de la réputation humaine, ceux pour lesquels ce qui est au-delà du tombeau devient sombre et mélancolique. Ils seraient bien plus pardonnables

de poursuivre avec ardeur et sollicitude cette gloire qui pourrait leur survivre, cherchant par là à étendre, pour ainsi dire, l'étroite limite de leur existence terrestre. Mais que notre situation est différente, nous aux yeux desquels ces nuages étant dissipés, « la vie et l'im- » mortalité ont été mises en évidence par l'É- » vangile ! » Non que cette faveur et cette distinction ne soient un des meilleurs avantages que le monde puisse offrir ; mais le Chrétien sait que la condition sous laquelle il a été appelé est de croire qu'il ne saurait atteindre ici-bas à son véritable but ; il craint donc qu'il n'en soit de l'estime du monde comme de toutes les autres jouissances terrestres ; et que si ses suprêmes affections sont ici-bas satisfaites, il ne lui soit dit au moment du jugement : « Souviens-toi que tu » as reçu tes biens pendant ta vie. »

Sa sainte vocation lui impose la loi de triompher du monde ; et cette victoire, il ne peut l'obtenir qu'autant qu'il se montrera indifférent et à ses mépris et à son déshonneur. Il se rappelle ces saints hommes qui ont éprouvé les plus cruels affronts ; il se souvient que notre divin Sauveur lui-même « a été le méprisé, » le rejeté des hommes ; » et qu'est-il à son tour pour se croire dispensé de subir le sort commun, ou pour trouver mauvais de supporter le scan-

dale de sa profession ? Si donc il est estimé, aimé du peuple, il considère cet avantage, si l'on peut me pardonner cette expression, comme lui étant accordé par-dessus le marché ; et il veille sur lui avec un double soin pour ne pas se passionner en faveur d'une prérogative qu'il sera peut-être sommé d'abandonner incessamment. Il se rappelle souvent qu'il se trouvera probablement enveloppé dans des circonstances qui le soumettront à des disgraces et à des diffamations. Il se familiarise donc avec cette idée, et se prépare aux affronts afin de n'être point pris au dépourvu quand l'heure de l'épreuve arrivera.

Mais il a mis en réserve le moyen le plus efficace ; et il s'attache à en faire usage pour entretenir dans son ame de sages dispositions, et pour prévenir tout excès dans l'amour des louanges : c'est de cultiver avec soin le désir de « cet honneur qui vient de Dieu. » Chrétien ! souhaite-tu sincèrement de soumettre cette affection à une légitime autorité? — *Sursum corda!* Élève-toi sur l'aile de la contemplation à une hauteur tellement sublime que les louanges et les censures des hommes expirent avant d'atteindre à ton oreille, et que la voix faible encore de ta conscience cesse d'être étouffée par le tumulte de ce monde. Ici-bas tes yeux

sont trop éblouis par l'éclat des objets terrestres, ton ouïe est incessamment étourdie par les sons qu'ils produisent. Là, tes regards seront frappés par la splendeur de cette couronne incorruptible qui est à ta disposition dans le royaume de la Lumière, et ton oreille sera délicieusement réjouie par la mélodie des hymnes que les intelligences célestes entonnent autour du Trône de l'Éternel. Ici nous vivons dans une atmosphère grossière et variable. — Tantôt notre horizon est obscurci par les nuages de la disgrace, tantôt notre œil est offusqué par les rayons étincelans de la gloire. Mais tu t'es élevé fort au-dessus de cette inconstante région ; aucune tempête n'agite l'air que tu respires ; aucun nuage n'en interrompt la sérénité ; et si l'éclair brille, si le tonnerre gronde, ils le font fort au-dessous de tes pieds.

C'est ainsi que s'exerce le Chrétien quand la méditation le transporte au-dessus de sa sphère d'activité; et lorsqu'il redescend de cette sublime région pour se retrouver dans la plaine et se plonger de nouveau dans le tourbillon de la vie, il conserve précieusement les impressions qu'il éprouvait dans les instans de bonheur qu'il consacrait à la solitude. Par leur moyen, il réalise en sa faveur le monde invisible; par elles, il s'accoutume à parler et à agir « en la présence de

» de l'innombrable société des anges et des » esprits des justes qui sont parvenus à la per» fection, et de Dieu qui est le Juge de tous. » La conscience de *leur* approbation satisfait, réjouit son ame au milieu des dédains et des censures d'un monde sans discernement; leurs louanges réunies composent une harmonie qui égaie son oreille, et que ne sauraient altérer les voix discordantes des habitans de cette terre.

Quoique le Chrétien parvienne ainsi quelquefois à triompher de l'amour désordonné des applaudissemens humains, il ne se croit pas pour tout cela inaccessible à ses séductions. Au contraire, il pense que telle est la puissance et l'activité de ce principe vital, que bien qu'il paraisse éteint, il reprend une nouvelle vigueur dès que les circonstances favorisent son retour à la vie; et comme la vigilance du Chrétien ne doit éprouver aucune interruption pendant qu'il existe, parce qu'il ne cesse point de se trouver en présence de cet ennemi, il doit être d'autant plus attentif qu'il ne peut se mettre nulle part à l'abri de ses coups, et que son cœur est ouvert de tout côté à ses attaques. « Sume superbiam quæ» sitam meritis : » telle était la maxime d'un moraliste selon le monde. Mais le Chrétien n'oublie jamais qu'il peut être assailli du côté où

il est le plus fort ; car si ses motifs originairement purs se corrompent insensiblement, il court alors le danger de s'abandonner à des inquiétudes sur la faveur du monde, fausses dans leur principe ou excessives dans leur degré, quand il s'efforce de rendre sa vertu digne de l'amour et du respect de ses semblables, et qu'obéissant aux ordres de l'Écriture, il désire que « sa lu-» mière brille devant les hommes, afin que » voyant ses bonnes œuvres, ils glorifient son » Père qui est dans le ciel. »

Il se tient encore sur ses gardes dans les occasions d'une faible importance, comme dans celles qui présentent un très-grand intérêt. Peu d'hommes, il est vrai, doivent s'attendre à se trouver dans les dernières, tandis que les premières s'offrent à eux à chaque instant. Si donc elles peuvent, sous un rapport, devenir extrêmement utiles pour donner à l'ame de bonnes habitudes relativement à l'opinion du monde ; sous un autre, elles mettent à notre portée les moyens qui peuvent le mieux nous aider à connaître notre véritable caractère. Gardons-nous donc de traiter ce sujet avec indifférence. Si quelqu'un trouve qu'il rougit de l'ignominie et du mépris dont on l'accable dans de légères circonstances, mais qu'il sait se consoler dans la persuasion que, ses esprits étant parfai-

tement disposés au combat, il pourra soutenir avec intrépidité le choc des plus rudes épreuves, qu'il ne se hâte point d'accueillir une si trompeuse suggestion; et qu'il n'oublie point que ces légères circonstances où l'on ne peut acquérir aucune réputation, et où l'homme le plus vain n'a que peu de motifs de s'applaudir de son propre mérite, fournissent peut-être le meilleur moyen de discerner si nous avons honte de l'Évangile de Christ, et si nous consentirions, par des principes réellement purs, à souffrir des affronts pour le nom de Jésus.

Le Chrétien n'ignore point encore que le désir excessif de l'approbation des hommes est une passion d'une nature si subtile, qu'il n'est rien qu'elle ne puisse pénétrer; et comme une longue expérience lui a donné assez de perspicacité pour apercevoir l'embuscade dans laquelle elle se retranche, et pour la discerner au milieu des plus spécieux déguisemens, il trouve que quand cette passion est bannie de toute autre part, elle parvient néanmoins à s'insinuer jusque dans sa Religion, dont elle se plaît particulièrement à s'emparer, et où elle établit une résidence forcée. Une orgueilleuse piété, une charité pleine d'ostentation, et tant d'effets plus funestes encore qu'elle produit dans les cœurs, nous les avons souvent condamnés; parce que nous

avons discerné très-facilement le penchant que nous avons pour elles. Mais quand les résultats de cette passion ne seraient pas si étendus, et qu'elle se présenterait sous des formes moins équivoques, ses opérations doivent néanmoins inspirer de justes soupçons. Que le Chrétien ne se laisse donc point abuser par les dissemblances extérieures qui peuvent exister entre le monde et lui ; et qu'il ne se confie pas trop à la sincérité du principe d'où elles tirent leur origine. Mais qu'il craigne que, dégradée par les insensibles atteintes de cet artificieux usurpateur, et dépouillée peu à peu de son principe vivifiant, sa Religion ne soit à la fin réduite à « la réputation d'être vivante, » et qu'il ne soit maintenu dans sa carrière religieuse par la crainte seule d'être accusé de légèreté s'il abandonnait un sentier où il ne s'était engagé qu'avec beaucoup de réflexion. Si, après s'être livré à un examen sévère et impartial des motifs qui le gouvernent, il peut en conclure avec vérité qu'il n'est pas dans ce cas-là, qu'il prenne garde que ce principe n'altère les traits particuliers de son caractère, sur-tout s'il existe quelques singularités dans ses manières ; et qu'il recherche avec une profonde attention ses motifs apparens, de peur d'être excité plus fortement qu'à l'ordinaire à l'observation des rites religieux, et d'être détourné des

plaisirs licencieux de ce siècle de dissipation, bien moins par la vigueur du principe qui entraîne à une sainteté intérieure, que par la crainte de déchoir dans la bonne opinion du cercle étroit de ses connaissances, ou de perdre l'estime du monde en général, en dégradant le beau caractère dont il n'a emprunté que les faux dehors.

Quant à ceux qui désirent de se conformer aux préceptes de la Parole de Dieu, lorsqu'ils se trouvent dans l'importante situation dont nous venons de nous occuper si long-tems, nous leur recommanderons une infatigable activité, une jalouse surveillance, sur-tout un examen fréquent et fidèle de leur cœur. Par là ils préviendront toutes les illusions qu'ils pourraient se faire sur leur véritable caractère, et ils s'épargneront le regret de n'avoir découvert que trop tard qu'ils méconnaissaient les motifs qui gouvernaient leurs actions. Par-dessus tout, qu'ils travaillent, tout en adressant à Dieu d'humbles prières pour solliciter son puissant secours, à fixer dans leur ame un sentiment profond, habituel et pratique de l'excellence « de cet » honneur qui procède de Dieu, » et à établir combien il est supérieur à l'estime, à la prééminence qui viennent du monde. Dans le vrai, si les affections de notre ame ne se dirigent pas vers ce céleste honneur d'une manière prédo-

minante et de préférence à l'estime du monde, en vain abandonnerions-nous la poursuite de la réputation, nous ne réussirons point pour tout cela à acquérir cette force de constitution spirituelle qui peut seule supporter la disgrace et la honte, sans succomber sous leur poids. Il existe un vaste intervalle entre le dédain de la réputation et la fermeté dans la disgrace. Celui qui, après avoir fait une revue exacte de sa conduite et de ses motifs, trouve des raisons de croire qu'il est arrivé à un de ces termes, ne doit point en conclure qu'il a atteint l'autre. Quelque peu de modération naturelle et de tranquillité dans le caractère suffit pour nous conduire au premier de ces états; mais nous ne pouvons arriver au second qu'en mettant autant de régularité que de lenteur dans notre marche; et lorsque nous penserons avoir fait beaucoup de chemin, nous aurons souvent lieu de reconnaître, quand l'heure de l'épreuve arrivera, que nous avons trop, mais beaucoup trop exagéré nos progrès.

En nous engageant dans cette carrière, attachons-nous à signaler avec une extrême attention les piéges qui couvrent notre route, et les séductions auxquels nous allons être exposés. Ayons soin de nous prémunir encore contre ces trompeuses impostures, en nous formant une idée complète et distincte de la situation d'esprit que nous

prescrit l'Écriture relativement à la faveur humaine, et en examinant continuellement nos consciences et nos actions, pour déterminer jusqu'à quel point elles sont d'accord avec les préceptes de l'Évangile. A l'aide de ces précautions, nous éviterons le danger de substituer la contemplation à l'action, et de nous plonger avec excès dans ces méditations religieuses que nous avons recommandées il est vrai ci-dessus, mais dans lesquelles nous ne devons pas nous concentrer au point de négliger pour elles les *devoirs* ordinaires de la vie. Elles nous empêcheront encore de confondre les jouissances qu'offre un caractère indolent avec le dédain que le Chrétien éprouve pour la réputation ; car, ne l'oublions jamais, nous devons *mériter* l'estime du monde, quoique nous n'espérions point de la *posséder ;* nous devons forcer « les hommes de ce siècle » à reconnaître, que nous n'avons pas besoin de ce ressort tant vanté pour imprimer dans notre ame un rapide mouvement et la diriger dans les voies de la sagesse ; mais que sa place est bien mieux remplie par un autre mobile qui opère tout le bien que ferait le premier sans produire aucun des maux qui l'accompagnent ; démontrant la supériorité du principe qui nous anime par l'étendue de ses avantages et l'excellence de ses effets. Le principe du monde peut nous

disposer, il est vrai, à la douceur, à l'affection, à la bienfaisance; mais le désir d'avancer le bonheur de notre prochain ne produira des fruits qu'autant que nous serons stimulés par celui d'obtenir ses applaudissemens; et ce désir, quelqu'éloge qu'on fasse de son influence dans le commerce social, n'est souvent qu'un vil égoïsme caché sous la superficielle enveloppe d'une politesse extérieure. Le principe Chrétien, au contraire, opérera avec la même uniformité, soit qu'il obtienne l'approbation des hommes, soit qu'il en soit privé. Néanmoins, afin de mériter sa propre approbation, il doit être doué d'une fermeté plus que mortelle; mais encore faut-il qu'il soit adouci par l'amour et tempéré par l'humilité.

L'humilité, de son côté, nous réduisant à notre juste valeur, modérera nos prétentions à l'estime du monde. Elle réprimera notre penchant à une vaine ostentation à un étalage mensonger. Elle nous engagera à éviter les occasions de nous faire remarquer, plutôt qu'à les rechercher. Elle nous maintiendra dans une paisible obscurité, bien qu'en nous jugeant impartialement nous croyions avoir plus de titres à une bonne réputation que ceux qui obtiennent le plus brillant renom; elle fermera enfin l'entrée de notre retraite à cette passion orgueilleuse, pé-

nible et malfaisante, dont nous ne pourrions, dans de telles circonstances, nous garantir si nous adoptions un autre système : la passion « d'un souverain mépris inspiré par le senti» ment que notre mérite a été outragé »

L'amour et l'humilité produisent dans leur concours une disposition d'esprit aussi distincte de l'ardente soif de la gloire, que de ce froid dédain, de cet insolent mépris, de cet orgueilleux renoncement à la faveur et aux hommages du monde que nous lui avons quelquefois opposés. On peut remarquer assez fréquemment ces derniers défauts dans un caractère paresseux, sensuel et égoïste, dans l'opinion qu'on n'est capable d'aucune entreprise grande et généreuse, dans le mauvais succès de nos projets d'ambition et de gloire, dans l'expérience que nous avons faite des caprices du monde et de l'inconstance de son humeur. Alors ce renoncement, quoique solennellement prononcé, est souvent loin d'être sincère; nous ne nous y décidons même pour l'ordinaire que dans le dessein d'atteindre à cette distinction que nous affectons de dédaigner. Dans quelques autres occurrences, le trop haut prix auquel nous portons la réputation humaine, et le désir désordonné qu'elle nous inspire, quoique nous fassions semblant de les désavouer, se distinguent aisément par le mérite que nous

nous attribuons quand nous les abandonnons; ou par cette humeur chagrine et impérieuse qui décèle en nous un esprit sombre, ulcéré, tourmenté, consumé par le chagrin dévorant d'être privé de ce que nous désirons le plus de posséder.

Mais quelle différence ne présente pas le caractère du vrai Chrétien. Ce n'est point une sordide sensualité qui l'anime, ni une indolente apathie, ni un orgueil dogmatisant, ni une ambition trompée. Il est plus indépendant de l'estime du monde que la philosophie avec toute son ostentation. Il forme un parfait contraste avec l'égoïsme épicurien, l'orgueil stoïque ou la cynique brutalité. C'est un composé de fermeté et de complaisance, de paix et d'amour, se manifestant par des actes fréquens de politesse et de bonté. Il n'est ni faux ni léger, mais plein de la plus sincère affection. Dans les heures où il jouit d'une grande popularité, il n'est ni engoué de son mérite, ni animé d'une insolente fierté. L'a-t-il perdue? le chagrin qu'il éprouve ne va pas jusqu'au désespoir. Il continue à être inébranlable dans ses résolutions et infatigable à faire le bien; il est ferme sans rudesse, assidu sans esclavage.

Quelle que soit la haute importance du sujet qui vient d'être développé, il faut que l'auteur suppose à ses lecteurs beaucoup d'indulgence

pour oser espérer qu'ils excuseront la longueur hors de mesure dans laquelle cette discussion l'a insensiblement entraîné. Mais il se flatte qu'elle ne sera pas tout-à-fait sans utilité, s'il a obtenu quelque succès dans les efforts qu'il a faits pour signaler les qualités dangereuses et la direction anti-Chrétienne d'un principe qui exerce un empire si général dans les hautes classes de la société, et s'il a indiqué aux personnes qui cherchent sérieusement la vérité, quelques moyens de le régler et de le contrôler. Comme le principe qu'il vient de combattre est une des modifications les plus habituelles de l'orgueil, sa discussion peut encore servir à réparer une omission bien frappante, omission qu'on doit attribuer à la crainte d'abuser de la patience du lecteur, celle de n'avoir indiqué que fort légèrement la préférence qu'on accorde à cette passion dominante, et la négligence avec laquelle on cultive la vertu qui lui est opposée, vertu par excellence, vertu éminemment Chrétienne, l'humilité.

FIN DU PREMIER VOLUME.

